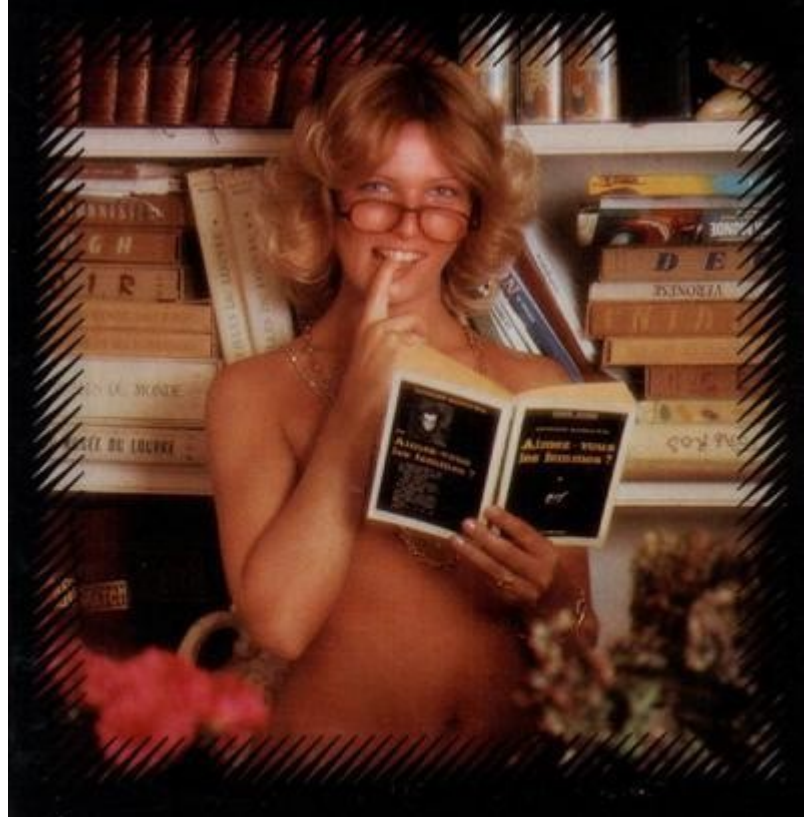


GEORGES BARDAWIL

carre
noir



aimez-vous les femmes ?



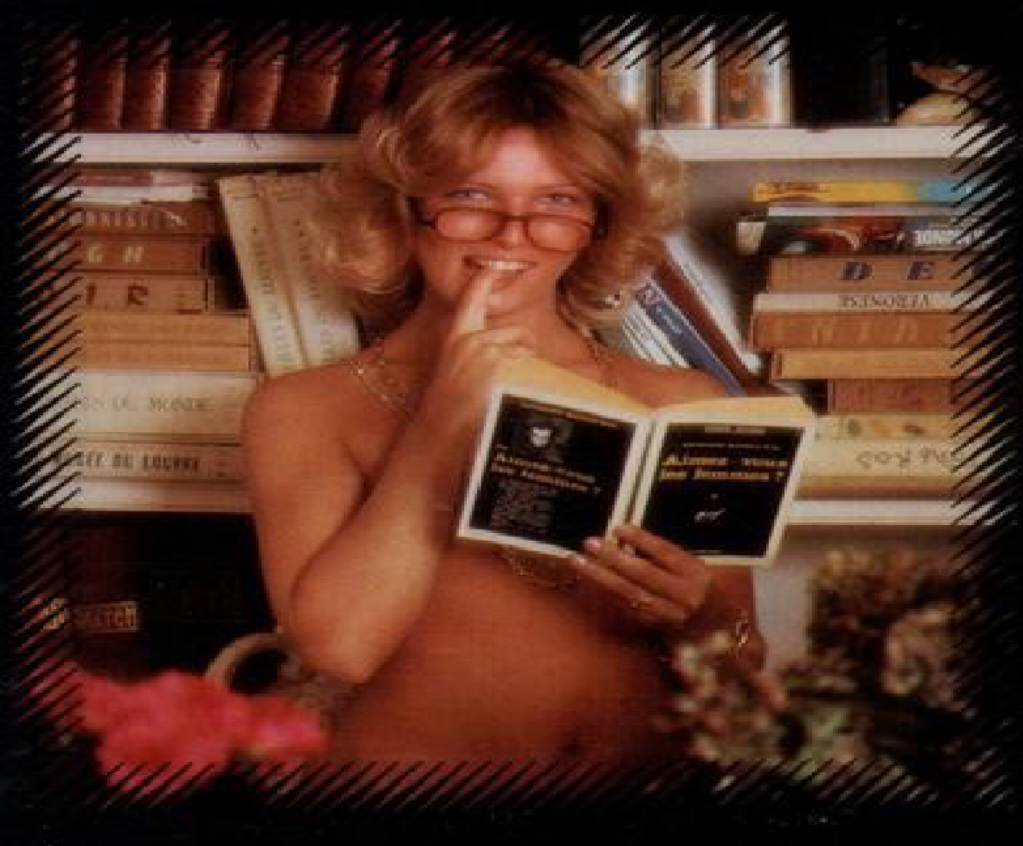


GEORGES BARDAWIL

carre
noir



aimez-vous les femmes ?



CARRÉ NOIR

GEORGES BARDAWIL

**Aimez-vous
les femmes ?**

nrf

GALLIMARD

© Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Éditions Gallimard, 1961.

« Avis au lecteur de cette 3^e édition »

Même si depuis sa première parution certains événements sont venus apporter à cette histoire la tragique caution de leur réalité, il n'en est pas moins que toute ressemblance avec des personnes existantes et toute similitude de situation ne pourraient être imputées qu'à la prémonition. Tant il est vrai que la fiction comme l'apparent sont des ponts jetés vers le réel. »

I

Le menu qui guérit :

Soupe de Miso
Nituké de choux-fleurs
Crème de maïs
Boulgour aux lentilles
Beignets de sarrasin
Escalope de blé
Infusion de thym

« *MACHEZ CINQUANTE FOIS*
CHAQUE BOUCHÉE »

Je jouais distraitemment avec le menu du Gir-Za, ce restaurant végétarien de la Soixante-seizième Rue, où, comme tous les derniers jeudis du mois, j'attendais ma tante, et les cent dollars qu'elle me distribuait avec la régularité prodigue d'une machine à sous détraquée de Las Vegas.

Les yeux fermés, je fis alors un brin de calcul mental pour compter les kilos de steak tartare qu'on pouvait se payer chez Luigi avec une somme pareille. Jugeant le résultat satisfaisant, je jetai aux clientes éparses un œil vague, que je refermai précipitamment pour ne pas avoir le cafard. Gros soupir.

Décidément, c'était la journée des vaches maigres !

Sur la table, près d'une paire de gants, traînait un exemplaire du *New York Times* dont je m'emparai. Je le feuilletai pour constater, avec dépit, que le propriétaire, à coup sûr misogyne, avait mutilé Jane Mansfield en rectangle. Tournant la page, je vis qu'il n'avait, en fait, que prélevé un entrecôte auparavant cerné de rouge, si j'en croyais les deux coups de crayon rageurs qui dépassaient l'encoche. Je reposai le journal sur les gants, écrasai mon mégot dans un cendrier fonctionnel, et cherchai en vain une autre cigarette.

Ça lui faisait tout de même vingt minutes de retard, à tante Flo, et ça faisait bien une heure que je n'avais pas ingurgité la moindre goutte de ce qui fait la force principale d'un roman policier, mais que

l'on trouve plus rarement dans les contes pour enfants : le whisky.

Évidemment, dans la poche arrière, j'avais bien ma flasque, mais j'envisageais difficilement de boire au vu et au su de cet aréopage de vieux machins spiritualistes qui me surveillaient avec la même insistance qu'elles mettaient à mâcher, « cinquante fois par bouchée ».

Bien sûr, il y avait la solution du Johnnie⁽¹⁾. C'est pour cela que je me levai, sortis du restaurant, entrai dans une sorte de cour contiguë et vitrée. Là, la flasque (en argent et rotin, s'iouplé ! – un cadeau) à la main, j'ouvris la porte.

L'homme assis n'avait pas l'air de trouver choquant qu'on ouvrit la porte. Il avait même l'air de s'en foutre. Je m'excusai tout de même, et refermai. Pas assez vite pourtant pour ne pas voir le mouvement désabusé de l'individu. Je rouvris. L'homme piquait du nez ; il s'affala avec un bruit mou et pas deux sous de retenue.

J'aurais bien voulu dire quelque chose comme, je ne savais pas, moi : « Ça va, mon vieux ? » Mais le vieux en question s'était fait soudain très, très vieux et, visiblement, « ça » n'allait pas du tout, en dépit des grimaces qu'il me faisait et de la langue qu'il me tirait, l'espiègle, pour donner le change. L'ennui, c'est qu'elle était grosse, très grosse, sa langue, et violette, avec ça ; les deux mains crispées cherchaient encore à desserrer le col.

Nerveusement, j'avais dévissé la capsule et j'avalai la presque totalité de la flasque. Je pensai, le temps de boire, à ces sortes d'hallucinations que le jeûne peut provoquer, et, ne trouvant pas d'antécédents, je baissai les yeux. Puis je taquinai le corps de la pointe de mon soulier.

— Bon !

Le son de ma voix me fit sursauter, j'avais parlé tout haut. Je levai le bras et la tête pour une autre rasade, et sortis précipitamment dans la rue.

Un gros Irlandais de flic se baladait sur le trottoir d'en face. J'hésitai un instant, pensant à la sale histoire que je risquais d'avoir sur le dos, puis, l'esprit civique l'emportant, je traversai la rue, évitai deux voitures, interpellai le flic :

— Bonjour... Euh...

Il m'observait, le visage fermé, marqué de petite vérole et j'eus brusquement comme si je connaissais la suite des événements, une folle envie de me barrer. Et puis j'étais là, alors autant dire ce que j'avais vu.

— Eh bien... dans les... toilettes – là, il y a un client qui va pas bien du tout... et même... il est mort, je crois...

— Vous croyez ?

— Oui, il tire la langue.

— Et c'est une preuve ?

— D'après moi, oui !

Alors le flic me tira la langue.

— J'suis mort, moi ? me dit-il quand il l'eut rentrée.

— Ça prouve rien.

— Vous êtes un petit rigolo.

— Écoutez, lui dis-je, vexé, je veux bien que vous me tiriez la langue, mais lui (et je désignai la cour du doigt) n'avait aucune raison de le faire. Alors, vous venez ?

Et, désabusé, le flic me suivit.

Je vis tout de suite que la porte que j'avais laissée ouverte, ne l'était plus. Je l'ouvris donc, je regardai par terre, dans la faïence, dans le lavabo, je soulevai la lunette, pas plus de cadavre que de barbaque au restaurant.

Le flic, ironique, jouait avec son bâton ; il me regarda, dubitatif, hocha la tête :

— Et vous croyez que c'est dans la cour d'un végétarien qu'on trouve de la viande froide ?

Je compris que c'était inutile de lui jurer sur la tête d'Abraham Lincoln que j'étais sain d'esprit.

— Irlandais, fît-il.

C'était plus une affirmation qu'autre chose.

— Hon ! Hon ! fis-je.

— Eh bien, mon vieux, ça va pour cette fois ; moi aussi, j'aime bien la rigolade et le goulot, mais être dans cet état à la mi-journée, c'est désolant. Le delirium tremens vous guette. Un caoua bien noir vous fera du bien.

Puis il partit, me laissant seul avec mes doutes. Je retournai au restaurant.

II

J'y trouvai ma tante devant un nituké de choux-fleurs. Elle me tendit une joue agitée par la trentième mastication.

A la cinquantième, elle avala et me dit :

— Alors, toujours en retard, Jérémie ? J'ai commencé sans t'attendre, de toute façon, tu manges comme un fou... Comment peux-tu manger aussi vite ?... Ce n'est pas étonnant que rien ne te profite. Tu es mèèèèègre.

— Mais voyons, tante Flo, je pèse quatre-vingt-cinq kilos !

— Ça n'est rien du tout, quatre-vingt-cinq kilos, grand comme tu es. Et puis ça n'est pas une raison pour t'abîmer l'estomac.

Elle me fit alors un long discours sur l'importance de l'équilibre nutritif, approuvée par les deux vieilles peaux qui nous encadraient et qui hochaient la tête. L'une d'elles, celle de droite, avait une sorte de chapeau étrange en paille verte, orné d'un gros grain froncé jaune d'or. Une énorme épingle à cheveux le traversait de part en part ; on sentait bien qu'en douce elle devait s'en prendre au chignon.

— Hello, Miss Fenwick, dit-elle, profitant d'un regard que ma tante lui jeta, et les trois femmes engagèrent une discussion de techniciennes, qui me laissa à mes réflexions.

J'en profitai pour constater que les gants et le journal n'étaient plus là.

Je commandai un beignet de légumes et un riz complet, et je m'aperçus que, premier cadavre ou pas, j'avais toujours autant d'appétit. Mais était-ce réellement un cadavre ?

C'est entre le beignet et le cadavre qu'elle entra.

Sa démarche souple affirmait le galbe du mollet. Elle était habillée avec distinction. Un tailleur bleu roi. Elle avait un chignon blond. Un pâle sourire relevait la lèvre supérieure ; la lèvre inférieure était charnue et pleine. Son maquillage était discret... plutôt ; les pommettes hautes et saillantes dégageaient les joues et les méplats du nez. Les yeux, largement écartés, soulignaient sa nonchalance. Il me passèrent au-dessus de la tête, au cours du regard circulaire qu'elle jeta sur la salle, comme à la recherche de quelqu'un. Elle regarda sa montre, ôta ses gants et s'installa à une table pour deux.

Je repris lentement ma respiration, et repoussai instinctivement l'assiette d'oignons nouveaux que la serveuse venait d'apporter. Les monstres, eux-mêmes, s'étaient tus. C'est dans le silence qu'elle consulta le menu, fit la moue. C'est dans le silence qu'elle commanda au Chinois qui s'approchait d'elle une escalope de blé.

Je ne la quittais pas des yeux. Elle avait une voix douce qu'un léger accent du Sud rendait mélodieuse. J'avais la gorge sèche. Je lui souris, mais ça ne devait être qu'une grimace car elle détourna la tête. Les conversations reprirent de l'ampleur. Elle regardait les monstres, les yeux légèrement écarquillés, les sourcils levés. C'est ainsi que je me représentais le capitaine Sharper débarquant pour la première fois aux îles Galapagos, une stupeur muette en guise d'expression, et il y avait de quoi regarder, je vous prie de le croire. En plus du régiment de vieux machins sans sexe, institutrices toquées, mystiques de tous poils, il y avait les vicieux de la santé, les maniaques, genre disciples du révérend Fawcett, ou du Father Divine.

A titre de revanche, entièrement rasé, les yeux plissés derrière des verres de myope et se passant constamment la langue sur les lèvres, un petit bout rose de langue qui sortait machinalement pour disparaître presque aussitôt, un homme ne la quittait pas des yeux. Il fit signe au garçon, qui s'approcha pour s'entendre dire quelques mots à l'oreille et sortit par l'office.

Je me penchai vers ma tante, plongée dans une discussion sur la vie de Paracelse avec nos voisines.

— Qui est ce monsieur ? lui dis-je, désignant l'homme d'un mouvement du menton.

Elle se tourna vers lui, et, le reconnaissant, du moins je l'espère, lui sourit ; l'inconnu lui rendit son sourire. Elle se retourna vers moi pour me dire :

— C'est le professeur Khouroulis, un des fondateurs du Gir-Za. Il est resté sept ans au Tibet avant que les Rouges n'y soient ; c'est un saint, il n'a jamais mangé le moindre morceau de viande, et tu vois le bel homme que c'est ! Il est charmant, n'est-ce pas ? Il fait venir toutes sortes de plantes du Tibet, entre autres, de la racine de thé qu'il fait macérer dans du beurre rance de yack ; il prétend que ça garde l'intégrité des diastases. Je crois qu'il a une boutique d'antiquaire du côté de Greenwich Village, mais il doit tout de même avoir une fortune personnelle.

Si ma tante m'avait demandé pour quelles raisons je m'intéressais à ce M. Khouroulis, j'aurais été bien incapable de lui répondre. Elle ne le fit pas.

Entre temps, d'une porte capitonée que cachait un lourd rideau de velours lavande, sortit un homme d'une corpulence peu commune.

Il s'avança jusqu'à voir la jeune fille de face, et là, il pâlit affreusement... Le temps de demander qui il était à ma tante, replongée dans la conversation, il avait disparu. M. Khouroulis, tel un vieux bonze impavide, portait son regard de la fille jusqu'à moi, puis retour tout en sirotant, ou mieux, lapant, un breuvage qui fumait dans un verre.

Le repas prit fin. Je n'avais pour ainsi dire rien mangé. Ma tante me demanda de la raccompagner chez elle. Dehors, il pleuvait à torrent. J'allai chercher la voiture en courant, pour éviter à ma tante de moisir en chemin. Quand je revins, la jeune fille était à ses côtés. Je crus bon de lui proposer de la raccompagner. Elle accepta, de l'air de quelqu'un qui savait que j'allais le faire. Et je l'avais fait, bien sûr !

III

— Je m'appelle Dinah Oliver.

— Et moi, dit ma tante Flo, Florence Fenwick – et voici Jérémie Fenwick, mon neveu.

— Hello ! fis-je à l'adresse du rétroviseur avec un sourire large comme le Golden Gate⁽²⁾.

Elle ne sourit que des yeux, mais ces yeux, ces yeux, mes aïeux ! J'avais l'impression qu'un « Sésame, ouvre-toi » venait de faire de moi l'Ali-Baba le plus riche du monde. Pour l'instant, ils semblaient gris de soucis ou de tristesse, mais je savais qu'ils pouvaient être tour à tour bleu de céruléum, vert pistache, jaunes quand s'y reflètent les ciels d'orage, limpides ou troubles, frangés comme le sont les huîtres, étant de cette espèce qui toujours, de moi, a fait une victime.

Quand je repris mes esprits, ma tante disait :

— ... Moi, je ne fais rien de mes journées, je deviens une vieille gâteuse, mais Jérémie, lui, il est écrivain.

— Écrivain ? s'étonna-t-elle.

— Oui, et même il écrit de très, très charmants contes pour enfants.

Je lui jetai un coup d'œil inquiet, me demandant si elle allait rigoler. Elle n'en fit rien.

Ça fait toujours bizarre, quand je dis que j'écris des histoires pour les gosses ; ça doit être à cause de mon physique, parce que je fais plutôt l'effet, même dans l'intimité, d'un capitaine des Cardinaux de Saint-Louis⁽³⁾.

Puis nous pariâmes de choses et d'autres. Mais nous étions arrivés devant le pavillon de ma tante, et je ne savais pratiquement rien d'elle, si ce n'est qu'elle était bibliothécaire à Charlottesville, en Caroline du Nord. Ma tante s'apprêtait à descendre quand une voiture nous dépassa rapidement.

Le « Oh ! » surpris de ma tante me fit retourner. C'était une Bentley noire et grise.

— Comme c'est curieux, la voiture de M. Khouroulis.

— Tu en es sûre ?

— Absolument. Écoute, Jérémie, j'aimerais que tu cesses de me

considérer comme une vieille cinglée qui ne sait que reconnaître les canaris mâles des canaris femelles.

Elle se tourna vers Dinah pour lui dire :

— Mais, mademoiselle, si vous ne vous fatiguez pas trop vite de Jérémie, vous pourrez venir voir mes petits Pierrots. Alice vient de pondre trois œufs et je pense qu'elle en aura encore un aujourd'hui. Il a fallu que j'enlève les petits de la précédente couvée, elle les aurait tués. C'est cruel, les animaux aussi.

Elle lui serra la main sans la prendre, juste en signe de sympathie, et me tendit la joue.

— Ah ! j'oubliais !...

Elle ouvrit son sac pour en sortir un rouleau de billets gros comme un doigt, qu'elle me glissa discrètement.

Dinah Oliver descendit pour venir s'installer près de moi. Elle alluma la radio et paraissait songeuse. Je démarrai.

— Votre tante est une petite vieille adorable.

— Je trouve aussi. Je vous ramène vers le centre ? dis-je à contrecœur.

— S'il vous plaît.

— Ça ne me plaît pas beaucoup. Vous avez quelque chose à faire, cet après-midi ?

— Je ne sais plus. J'avais rendez-vous avec quelqu'un qui m'a fait faux bond. J'avais arrangé mon après-midi en fonction de ce rendez-vous. Et puis voilà !...

— J'aurais aimé vous faire visiter la ville, mais j'ai rendez-vous dans un salon de thé, avec une amie.

— Je ne voudrais pas vous déranger.

— Mais vous ne me dérangez pas le moins du monde, c'est ma fiancée.

Elle sourit évasivement.

— Alors, c'est oui ? insistai-je.

— C'est oui, dit-elle.

Elle me sourit encore et cette fois de toutes ses dents. Nous étions arrêtés à un feu rouge. Je me sentis la gorge sèche. Je me retournai vers elle ; elle me regardait tout simplement. Ses lèvres remuèrent à peine.

— C'est vert, me dit-elle.

— C'est bon, dis-je, et je me jurai de l'embrasser au feu suivant.

C'est elle qui s'en chargea.

Dix minutes après, nous arrivions au Duke of Bedford Tea Room, qui fait le coin de Bank Street et de Hudson Street. Lillith y était déjà, en partie dissimulée par une montagne de gâteaux. Elle n'est, de toute façon, pas très grande : un mètre quarante tout au plus, mais elle a pour elle l'excuse de n'avoir que huit ans. Elle me présente toujours comme son fiancé, mais, vu la différence d'âge, mes parents ont toujours jugé bon d'attendre.

— Miss Oliver, je vous présente Lillith, ma fiancée ; Lillith, je te présente Miss Oliver.

Dinah s'attendait à tout, mais certainement pas à ça. Elle ne put que dire :

— On m'appelle surtout Dinah.

— 'ullo'inah, parvint à articuler ma fiancée, tout en faisant des efforts pour rattraper un degoulis de groseille issu d'une tarte qu'elle avait tout entière enfournée dans sa bouche.

Une stupeur amusée (la même qui m'avait tant ému au Gir-Za) rendait Dinah charmante. Si nous n'avions pas été dans un salon de thé tout ce qu'il y a de select, je crois bien que je n'aurais pas résisté une seconde de plus. Lillith d'ailleurs paraissait de mon avis ; elle abandonna momentanément les gâteaux pour la bouffer des yeux. Puis, reprenant son rôle de femme jalouse, elle eut une moue déprédatrice et appela la serveuse.

— Dorothée, comme d'habitude pour M. Fenwick. Et vous, Dinah ? Prenez-vous un chocolat et une tarte, ou bien ça vous est interdit pour la ligne ?

Sans attendre la réponse, elle se lécha les dix doigts et s'essuya la bouche avec vigueur.

— Non, dit Dinah sur le ton de la conciliation la plus parfaite, ça ne m'est pas interdit.

Elle essayait visiblement de faire ami-ami, mais ça n'était pas facile avec Lillith !

Celle-ci se tourna vers moi.

— Alors, et Florence ? Elle a craché ?

C'est à moi qu'elle s'en prenait, maintenant, la petite garce ! Je fis dévier la conversation et montrai, en désespoir de cause, une dame toute rose qui en était à son quinzième éclair au chocolat.

— Tu vois, dis-je à Lillith, si tu continues à manger des gâteaux et à dire des méchancetés, tu finiras comme cette dame.

Elle pouffa jusqu'à s'en étrangler. Finalement, elle se calma et, se tournant vers moi :

— Ah ! tu sais, Molly m'a dit de te dire qu'elle ne pourrait pas venir au cinéma ce soir ; elle va avec maman chez les Beverly. Tu

parles d'une corvée ! (Et, se tournant vers Dinah, elle ajouta :) Molly, c'est ma sœur ; elle est jolie, Molly. Hein, qu'elle est jolie, Molly ? insista-t-elle, voyant que je n'approuvais pas.

Dinah préféra nous laisser à nos conversations intimes. Elle prit son sac et partit se faire une beauté. C'est du moins ce qu'elle affirma.

Lillith en profita pour prendre une tarte aux airelles et, la bouche pleine, elle me dit :

— Oh ! tu sais, j'ai trouvé la fin de l'histoire du petit nuage. Quand je l'ai racontée à table, papa se bidonnait.

— Ah ! bon, fis-je, mais surtout ne dis rien.

— A qui, faut rien dire ?

Je désignai la porte des toilettes.

— Tu me prends pour qui ?

Elle haussa les épaules, puis, se penchant vers moi, elle enchaîna sur le ton de la confiance :

— C'est un nouveau flirt ? Pas mal ! Pas mal !

J'allais lui répondre je ne sais plus quoi mais tout se passa très vite. La détonation sèche qui se répercuta sur la vaisselle et m'assourdit, les cris affolés de deux ou trois femmes saisies de panique, les « Je vous en prie, restez calmes. Je vous en prie, je vous en prie, mesdames, mesdames, du calme ! » qu'ânonnait déjà le gérant.

— Ben, merde ! disait Lillith.

Elle regardait de tous ses yeux la grosse dame gourmande.

Elle avait l'air fâché, la dame, et considérait avec stupeur le tronçon de la tasse en porcelaine qui lui restait à la main. Puis soudain, comme pour une ultime gourmandise, elle s'affala très, très lentement dans son assiette à gâteaux, tandis que le sang se mettait à couler de son cou et un jet noir et saccadé, tant et si bien que les gâteaux, le napperon, la banquette en furent rapidement assombris.

Je n'aurais jamais cru que manger tant de gâteaux pût faire le sang si rouge.

Une sirène de police hurlait.

Quand les flics arrivèrent, la bonne dame était saignée à blanc. La balle avait dû pénétrer dans une de ces grosses artères qui sillonnent le coin. Les gens s'affairaient autour d'elle. La directrice du salon de thé avait fait mettre une serpillière sur le bord de la table pour éponger le sang et l'empêcher de salir davantage la moquette.

Dinah revenue, nous partîmes, malgré les injonctions d'un flic en uniforme désireux de nous voir rester jusqu'à ce que le capitaine soit là.

— Pourquoi pas le district attorney et le médecin légiste ? fis-je. Vous êtes père de famille ! (Il acquiesça.) Et vous aimeriez que votre fille voie ça ? Enfin, tout de même, ce n'est pas un spectacle pour une fillette de huit ans. D'ailleurs, nous n'avons rien vu.

Il nous laissa partir et s'éloigna juste à temps pour ne pas entendre la fillette en question déplorer que « la rombière eût clamcé en état de péché ».

— Tu comprends, me disait-elle, c'est pas des façons d'arriver au Paradis, la bouche pleine d'éclairs au chocolat ! Ah ! tu peux dire que tu lui as porté bonheur !

Ce que je pouvais dire surtout, c'est que ça faisait la deuxième mort violente de ma journée, et ça, ça me laissait songeur.

Dinah paraissait se rendre compte que si elle était restée quelques secondes de moins devant la glace des lavabos, c'est elle qui serait en train de manger des éclairs au chocolat pour le restant de sa vie éternelle.

J'étais dégouté des gâteaux jusqu'à la fin de mes jours.

IV

Nous raccompagnâmes Lillith jusqu'à sa porte. Puis je décidai Dinah (sans grand mal) à m'accompagner dans un bistro de la Vingt-cinquième Rue. Nous entrâmes et Joe, le barman, claironna :

— Bonjour, monsieur Fenwick ; ça va bien, monsieur Fenwick ?

J'ai beau me dire que c'est puéril, je suis tout de même toujours très flatté quand, dans un bar, un loufiat m'appelle par mon nom. Je me rengorgeai donc et nous nous installâmes dans un coin où nous fûmes bientôt rejoints par deux doubles Bloody Mary⁽⁴⁾. Nous tombâmes d'accord pour reconnaître l'horreur de ce dont nous avons été le témoins et encore plus pour l'oublier au plus vite.

Nous reprîmes donc la conversation au stade où nous l'avions laissée, au deuxième feu rouge.

C'est peu croyable ce qu'une bibliothécaire de Charlottesville en Caroline du Nord peut connaître les goûts des écrivains pour enfants en matière de baisers. Au bout d'une éternité de soleils explosés, je me retrouvai la tête vide et les tempes battantes, une boule de feu au creux de l'estomac. Je vidai profondément mes poumons et lampai une grande gorgée de mon verre. Joe ne nous quittait pas des yeux. Il fut même obligé de se secouer pour aller servir un client.

Dinah me regardait, les prunelles extraordinairement agrandies. J'avais encore dans la main le souvenir d'un sein dont je n'avais jamais connu le frère. Je lui passai la main dans le dos comme pour une caresse machinale. Ça ne la trompa pas une seconde.

— Jamais, fit-elle.

— Quoi ? dis-je le plus candidement du monde.

— Je ne mets jamais de soutien-gorge, articula-t-elle.

J'entendis un bruit de violente déglutition, juste au-dessus de nos têtes. Joe était là, avec deux Bloody Mary tout neufs.

— C'est ma tournée, parvint-il à articuler et ses mains tremblaient quand il posa les verres.

Un peu plus tard, quand nous partîmes, il me fit un large clin d'œil complice. Il ne se figurait tout de même pas que j'allais tout lui raconter le lendemain !

Pendant le trajet du bar à chez moi, elle me mit la main entre les

genoux et me caressa sans penser à mal. Je voyais bien qu'elle avait l'esprit ailleurs. Je lui souris : elle me rendit un sourire évasif. J'en profitai pour méditer de mon côté sur les événements de la journée. J'hésitais à faire le lien entre plusieurs éléments, proches, bien sûr, mais qu'il fallait peut-être considérer comme des coïncidences.

Voyons, tout partait du Gir-Za. Mais j'avais beau chercher à comprendre, je ne trouvais aux « monstres » ni les raisons, ni les moyens de s'être attaqués à l'inconnu avec qui j'avais joué à cache-cache. Il n'en restait pas moins vrai que, coïncidence ou pas, la voiture de Khouroulis nous avait suivis.

Et puis maintenant ce coup de feu au Duke of Bedford Tea Room qui avait l'air de nous être adressé. Mais comment en être sûr ?

Et puis qui, « nous » ? Sûrement pas Lillith. Alors, qui visait l'assassin ? Dinah ? Moi ? Quelles raisons avait-on *de me tuer* ?

Et tout à coup un frisson me glaça l'échine, un pique-feu rougi me traversa la prostate. Je venais de prendre conscience (oh combien !) du fait qu'on avait essayé *de me tuer*. On m'avait manqué. Bon. Mais il n'était pas dit qu'on ne remettrait pas ça, bien au contraire ! Et si ça échouait encore, par chance, on essaierait encore et encore, trois, quatre fois, plus si nécessaire... Mais pourquoi, bon Dieu ! pourquoi ? J'étais terrorisé. Parce que j'avais trouvé un cadavre ?... Mais je n'avais pas trouvé de cadavre !... J'avais *cru* trouver un cadavre, ce qui est tout différent... En fait, je n'avais rien trouvé du tout ! Entre le fait d'avoir trouvé un cadavre et celui d'avoir *cru* l'avoir trouvé, je voyais une sacrée différence, moi !

Mais il n'y avait pas de différence du tout à partir du moment où le cadavre existait bel et bien. Pourtant, les assassins n'avaient rien à craindre de moi du moment que j'étais seul à croire au mort des waters, car, après tout, c'était pas ma spécialité, les cadavres !

Et si ce n'était pas moi, que les tueurs avaient cherché à atteindre, mais Dinah ?... Eh bien, ils n'auraient certainement pas tiré, voyant qu'elle n'était pas là...

Je tournais en rond, décidément.

Mais nous arrivions – je jetai un bref coup d'œil aux alentours avant de descendre de voiture. J'allais ouvrir la portière à Dinah. Je ne repérai aucune voiture suspecte.

Dans l'ascenseur, j'étais sur le point de demander à ma bibliothécaire de Charlottesville, Caroline du Nord, ce qu'elle venait faire à New York, mais je me ravisai à la pensée qu'elle serait plus encline à le faire *après*.

J'ouvris la porte et passai le premier, offrant chevaleresquement mon corps aux balles ennemies. Rien ne vint. J'allumai. Tout était calme. J'allai au frigidaire et j'en sortis une bouteille de champagne,

un cadeau de mon éditeur de Paris, ainsi qu'une boîte de foie gras, petite. Pendant que je préparai un plateau et que j'ouvrais bouteille et boîte, Dinah faisait le tour du propriétaire. Elle avait enlevé ses escarpins et marchait pieds nus. Elle avait la démarche souple et ondulante d'une fille qui a toujours marché ainsi. L'aisance que montrait cette enfant en toute circonstance me remplissait d'admiration.

Sur le canapé-lit, nous grignotâmes un morceau de pain et bûmes une coupe de champagne. Elle était radieuse. Entre deux bouchées, nous nous embrassions. Elle se rengorgea, bien qu'elle n'en eût pas le moins du monde besoin, et me dit :

— *Tu dois sûrement bien faire l'amour*⁽⁵⁾.

Puis, sans attendre ma réponse, elle commença à défaire son chignon. Ses cheveux tombèrent bientôt en cascade. Elle prit un peigne et les démêla, la tête rejetée en arrière ; ses seins pointés arrogamment semblaient me dire : « Et alors ? » Et alors, j'ouvris le premier bouton, et je l'embrassai goulûment. Sa chair était laiteuse et douce, et bêtement je pensai à je ne sais quelle réclame absurde sur la peau des bébés. Je sus, sans le voir, qu'elle fermait les yeux. La longue course du peigne s'interrompit. Il y eut un long silence. Elle me caressait les cheveux et me grattait le cuir chevelu du bout des doigts. Elle tendit le bras. Il y eut un bruit cristallin de verres entrechoqués. Elle buvait son champagne. Je l'entendis descendre avec un doux bruit de gorge tandis que j'ouvrais le deuxième bouton. Un sein jaillit, lourd de désir. Elle se détourna, d'un mouvement de buste, reposa sa coupe et m'attira à elle dans un baiser qui m'emplit la bouche de champagne tiède. Ses doigts me pétrissaient la nuque, son corps tout entier était collé au mien ; quand nos bouches éclatèrent elle répétait des mots sans suite et reprenait violemment sa respiration.

Elle se remit sur pied d'un bond souple pour me regarder à distance, fixement ; ses yeux paraissaient violets dans la lumière du soir, alors elle se déshabilla lentement, un sourire gourmand aux lèvres.

Le temps que je dé fasse ma cravate, elle était déjà allongée, sur la peau de zèbre au milieu de la pièce, entièrement nue.

J'ai toujours raffolé des intellectuelles.

Je finis ma coupe de champagne avant l'épreuve, et je m'avançai vers elle, avantageux comme un Rudolph Valentino qui aurait, lui aussi, raffolé des intellectuelles. Mais le téléphone se mit à sonner, qui me coupa la marche, et, malgré la moue de Dinah, bêtement, je décrochai.

— Allô, Jérémie, dit tante Flo, c'est Flo...

— Je sais, dis-je.

— Comment peux-tu savoir ?

— Mais parce que, ma tante, tu es la seule personne au monde à m'appeler Jérémie et que je reconnais ta voix. Chacune de ces deux raisons étant suffisante, d'ailleurs.

Un silence.

— Bon. Mais dis-moi, mon grand, après vous avoir quittés, j'ai été voir Amy Willoughby, tu sais bien, la vieille folle que tu as vue quelques fois au Gir-Za. Depuis deux, trois jours, ne l'ayant pas vue, je me dis...

Elle se lançait dans un interminable monologue que je jugeai bon d'interrompre en lui disant :

— Et comment va-t-elle, cette charmante Miss Willoughby ?

— Eh bien, mais c'est justement pour ça que je t'appelais, mon petit. (Elle reprit :) Je m'attendais à la voir chez elle, car le téléphone sonnait occupé, occupé, toujours occupé. Alors j'y suis allée et elle ne répond pas. J'ai frappé, frappé... Que dis-tu de ça ?

— Elle est probablement fâchée.

— Mais non, voyons. J'entends ses chats miauler, mais rien d'autre...

— Et qu'y a-t-il d'autre qui pourrait bien vouloir miauler ?

Dinah s'était levée, et, collée à moi, elle essayait de m'embrasser ; elle s'amusa bientôt, devant mon stoïcisme, à me souffler sur tout le corps, histoire de me donner des frissons. Je la repoussai.

— Va te coucher. Je viens tout de suite...

— Comment ? dit ma tante. Que dis-tu ? Mais pourquoi voudrais-tu que j'aille me coucher à sept heures du soir ? (Un silence.) Il y a des jours où je ne te comprends plus, Jérémie... Écoute, mon petit, de toute façon, je suis très inquiète pour Amy Willoughby, ça fait tout de même plusieurs jours que je ne l'ai pas vue et j'ai de mauvais pressentiments. Tu sais, je ne t'aurais pas dérangé pour rien. Mais elle vit seule, comme moi, et elle n'a même pas de gardien. Je suis sa seule voisine.

Effectivement, je sentais une grosse inquiétude percer dans la voix de ma tante et j'étais ennuyé, car ce n'est vraiment pas son genre. Dinah, qui avait pris l'écouteur, me faisait de grands gestes de dénégation, mais je répondis ce que ma tante, sans le dire, attendait de moi :

— Attends-moi chez toi. J'arrive dans dix minutes.

Et je raccrochai.

Je coupai court aux récriminations de Dinah par un baiser qu'elle essaya de transformer en passionne lui jurai mes grands dieux que je serais là dans une demi-heure au plus tard. Puis, comme on dit dans le

grand monde, « quand faut y aller, faut y aller », et je me rhabillai.

Dinah pestait et jurait comme une tigresse sur la dépouille du zèbre qu'elle venait, semblait-il, de tuer. Je la laissai après lui avoir donné à lire les œuvres complètes de Lewis Carroll et les miennes, espérant que l'amour serait seul juge. Quand je refermai la porte, elle m'accompagna d'un : « Vive Lewis Carroll ! » qui ébranla les vitres et fit sonner les coupes à champagne.

V

Quand j'arrivai chez tante Flo, elle était déjà toute prête et m'attendait. Le temps qu'elle mette un chapeau et nous avions démarré. Je mis les codes et je me rendis ainsi compte que les jours diminuaient.

Le trajet de chez ma tante à la maison de Miss Willoughby était relativement bref ; nous aurions pu le faire à pied, s'il n'avait pas plu.

Je me garai dans la contre-allée. Le pavillon était assez isolé, et plongé dans l'obscurité, sauf une grande bow-window dont les stores, pourtant tirés, laissaient filtrer un rai de lumière.

Je sonnai par acquit de conscience. Au fond de l'appartement, un enfant se mit à crier. Je fus pris à la gorge par une appréhension bizarre.

Je resonnai.

Quelque chose grattait à la porte. Les cris d'enfant avaient repris plus doucement mais plus proches aussi.

— Ce sont sûrement les chats, me souffla tante Flo, tu vois...

Je voyais.

— Que vas-tu faire ? ajouta-t-elle.

Je regrettais amèrement de ne pas avoir rempli ma flasque de whisky, histoire de me donner du courage. Je dis à ma tante de retourner m'attendre dans la voiture et je partis faire le tour du pavillon.

Il n'y avait pas d'imposte ouverte, pas le plus petit soupirail par où glisser mes quatre-vingt-cinq kilos, pas la moindre fenêtre à fracturer. D'ailleurs, pour tout dire, je ne sais pas fracturer les fenêtres.

Je revins vers la voiture, soulagé de n'avoir pas eu à pousser mes investigations plus loin. J'allumai une cigarette. Mon cœur se calmait.

— Alors ? me dit-elle quand je me glissai derrière le volant.

— C'est pas possible d'entrer, tout est fermé. Le mieux, à mon avis, c'est d'appeler la police.

— Tu penses ! Et si elle est partie faire des courses, j'aurai l'air de quoi ?

— Mais on ne laisse pas la lumière allumée quand on part une après-midi entière, lui fis-je remarquer.

— Oh ! Je me souviens, dit ma tante qu'elle m'avait dit un jour que de peur d'oublier ses clés, elle en laissait toujours un trousseau dans la boîte à lettres. Elle était très distraite. (Elle se reprit :) Enfin, je veux dire, elle *est* très distraite.

Machinalement, elle mettait déjà Miss Willoughby à l'imparfait.

Il ne me restait plus qu'à aller voir dans la boîte aux lettres s'il y avait un trousseau de clés. J'y fus. Il y était. J'étais maintenant au pied du mur. Je montai les six marches du perron, glissai le passe dans la serrure ; d'abord à l'envers ; je le remis dans le bon sens, la clé tourna.

La porte à peine ouverte, je n'eus pas le temps de m'apercevoir du grand désordre qui régnait là-dedans et je fus presque renversé par une meute de chats hurlants (une douzaine peut-être) qui se précipitèrent dehors comme s'ils fuyaient le plus abominable des cauchemars. Ils se cognaient à moi, me passaient entre les jambes, poussaient des miaulements à faire frémir. Leurs cris, pour ainsi dire humains, étaient chargés de désespoir. Une ou deux fenêtres s'ouvrirent tandis qu'ils disparaissaient dans toutes les directions.

Je fis alors un pas en avant, et je crus proprement défaillir tant l'odeur excrémentielle des chats mêlée à celle de pourriture était lourde et suffocante ; je sortis mon mouchoir, le mis sur mon nez, et j'avançai doucement. Un chat essayait de fuir, mais en vain. Il paraissait déchiqueté, feulant de rage, les oreilles rabattues vers l'échine hérissée. Je crus, tout d'abord, qu'il avait les reins brisés, mais je compris avec un dégoût horrifié qu'il avait été dévoré vivant par ses congénères poussés par la faim. Il y avait aussi sur le tapis, au centre de la pièce, une, deux charognes de chats aux trois quarts dévorés.

J'avais la chair de poule rien qu'à imaginer le carnage horrible dont cette pièce avait été le théâtre. J'écartai le mouchoir de mon visage, mon cœur monta vers ma bouche à la vitesse d'un ascenseur fou. Je hoquetai, prêt à vomir. Je me retins pourtant et, aveuglé par la sueur qui perlait de mon front, je sortis précipitamment. J'allai appuyer mon front fiévreux à la colonne du porche, fraîche de pluie.

Il ne pleuvait plus. Ma tante vint vers moi, inquiète.

— Qu'y a-t-il, Jerry ? me dit-elle. Que se passe-t-il ?

— C'est très affreux, parvins-je à articuler.

— Amy est morte, conclut ma tante j'en étais sûre, c'est trop horrible.

Je m'aperçus que j'avais oublié Miss Willoughby.

— Elle ne doit pas être là. Ce sont les chats !

Et comme pour me donner confirmation, un chat, celui à demi dévoré sans doute, jeta un cri étranglé de bête à l'agonie.

— Mais elle est forcément là.

— Je vais m'en assurer. Attends-moi là, dis-je à ma tante.

Je pris mon courage à deux mains et je rentrai dans le pavillon.

Suffoquant dès que je tentais de prendre ma respiration, je traversai très vite l'entrée, la salle à manger, et je parvins dans la chambre à coucher. Là, bien que l'odeur fût plus forte que partout ailleurs, tout était calme. Les deux appliques de chaque côté du lit éclairaient un mobilier vieillot et désuet. Des meubles probablement victoriens y côtoyaient une table basse et un paravent en laque de Chine, d'inspiration, sinon d'origine orientale. Deux vitrines de style français renfermaient ce qui me parut une assez belle collection de bibelots d'Extrême-Orient. A première vue, il en manquait un sur l'étagère centrale de la vitrine de droite dont la porte était restée ouverte. Ce devait être, à en juger par le vide laissé, un objet relativement important. Tout à mon examen, j'avais écarté le mouchoir de mon nez, et l'air était devenu, à proprement parler, irrespirable. Je tirai les rideaux, ouvris la fenêtre en grand, aspirai l'air du soir à grandes goulées. Je me retournai.

C'est alors que je vis le corps.

J'avais beau m'attendre au pire après l'épisode des chats, ce que j'avais sous les yeux dépassait tout ce que l'esprit le plus morbide de l'écrivain le plus détraqué aurait jamais pu imaginer un seul instant.

Elle était là, de tout son long, entre le lit et le mur, comme une vieille marionnette mitée, le visage à demi dévoré par les chats qui avaient su choisir les parties les plus tendres. Les lèvres étaient rongées jusqu'aux gencives, laissant apparaître, dans un effroyable rictus, l'armature métallique et l'ivoire jauni du dentier entrouvert de stupeur. Son œil droit me fixait, vitreux et sec. L'autre était noir, brillant, exorbité. Je m'approchai, surmontant mon dégoût. Ce n'était pas un œil, mais une sorte de bille de jais, taillée à facettes et curieusement en équilibre à la place exacte de l'œil. Je saisis la bille de l'extrémité des doigts. Elle vint à moi sans effort, suivie d'une pointe de cuivre fine et longue d'un pan, qui avait dû pénétrer, à travers l'œil, jusqu'au cerveau.

J'avais libéré un épanchement jaunâtre qui alla se perdre dans les touffes grises des tempes. D'un geste lent, je repoussai l'épingle à chapeau à *sa place*, si j'ose dire.

J'étais à la fois écoeuré et fasciné par cette vision. Je n'avais même pas la force d'imaginer que ce n'était peut-être qu'un cauchemar, et que j'allais me réveiller, pantelant et suant, peut-être, mais chez moi.

Non, je restai là, considérant le corps en apparence intact sous la combinaison rose à demi lacérée. Brusquement, mon cœur se mit à battre la chamade ; là, devant moi, sous mes yeux, la poitrine de Miss Willoughby se soulevait au rythme d'une respiration régulière.

J'étouffai un sanglot d'incrédulité, mordis mon mouchoir ; je me mis à hurler.

D'un pan de la combinaison venait de sortir une masse de poils sanguinolente dans laquelle je crus reconnaître un chat aux miaulements rauques qu'elle laissait échapper. Les poils du dos collés par le sang se hérissaient en piques, la queue, presque aussi grosse que le corps, agitée par la rage, balayait le tapis de soubresauts saccadés. Le chat se glissa sous une des deux vitrines, fixant sur moi ses yeux jaunis par la haine.

Les pauvres bêtes avaient creusé dans les entrailles et sous le corset de Miss Willoughby une excavation sanguinolente à la mesure de leur faim.

Une fois dehors, je me mis à vomir.

Il ne restait décidément plus cette fois qu'à appeler la police.

VI

Les forces de police arrivèrent comme j'étais encore en train de rendre tripes et boyaux. Je finis bientôt par ne plus être qu'agité de frissons. Je me calmai.

Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours craint la vue du sang. Ma tante Flo, à son grand dépit, ne put m'arracher la moindre explication. Deux flics traversèrent la pelouse jusqu'à nous.

Le capitaine Caccintini est un bel homme. Le visage buriné et hâlé (artificiellement, vu la saison), je ne saurais mieux le décrire qu'en assurant qu'il ressemble parfaitement à Spencer Tracy. Nous fîmes les présentations. Le flic qui l'accompagnait ne ressemblait à rien, si ce n'est à un Primo Caméra qui aurait eu le faciès poupin de Paul Anka. Il fit reculer d'une pichenette son chapeau mou loin sur son crâne qu'il portait lisse et luisant ; le chapeau laissa une auréole rosâtre qui devait le démanger car il s'y gratta. Il cracha un cure-dents, puis nous sourit, plissant le nez sous deux yeux bleu tendre qui ne faisaient qu'accentuer son aspect gamin. Il devait mesurer dans les deux mètres. Ses mains, pour être en harmonie avec le reste de son corps, auraient pu être moitié moins grandes. Il ne devait pas avoir plus de trente ans. Il sortit un calepin et un crayon de sa poche, et, le mouillant dans les silences, il prit des notes sur ce que nous disions, Caccintini et moi-même. L'agent qui était venu immédiatement après mon appel, avait élu domicile sur le perron. Quand le capitaine et son second entrèrent, il ne fit aucune difficulté pour rester à la porte. Il se contenta de leur désigner la porte du doigt, en répétant : « C'est pas beau, chef, c'est pas beau, chef. » Visiblement, il partait du principe qu'il ne faut pas abuser des meilleures choses.

Caccintini et compagnie ressortirent presque aussitôt. Ils étaient décomposés ; on était étonné de ne pas leur trouver une odeur. Caccintini me désigna du menton :

— C'est vous qui l'avez trouvée ?

— Oui.

Il hocha la tête.

— ... de la famille ?...

Je ne compris pas immédiatement le sens de sa question. Il le vit.

— Vous êtes de la famille ? précisa-t-il.

— Non, fis-je, c'est une amie de ma tante.

— Vous ne la connaissiez pas ?

— De vue seulement.

— Autrement dit, si je comprends bien, vous ne connaissiez pas cette personne (Geste vers la porte.) par son nom avant aujourd'hui !

Je voyais où il voulait en venir, mais je jugeai bon de l'y laisser aller. Le second continuait à mouiller le bout de son crayon qui disparaissait tout entier dans sa pogne.

— Si je vous suis bien, conclut Caccintini, je vous affirmerais que cette dame (Re-geste vers la porte.) n'est pas Miss Willoughby, que vous ne pourriez pas me soutenir le contraire.

— Évidemment, surtout avec ce qu'il en reste...

Il se tourna vers ma tante.

— Et vous, madame ? Puis-je... Mais vous n'êtes, évidemment, pas entrée ?

— J'ai jugé préférable d'éviter à ma tante des spectacles qui ne sont plus de son âge, coupai-je.

— Je comprends, marmonna Caccintini. (Vers ma tante.) Pourtant, madame, si vous aviez pu identifier le corps de votre amie, vous auriez singulièrement facilité la tâche de la police.

— Vous n'allez tout de même pas...

Le second coupa mon élan d'un coup de crayon sur le bras.

— Mais enfin, dit ma tante, qui jusque-là n'avait rien dit, ce n'est pas à soixante-douze ans que les spectacles de la vie, si horribles qu'ils puissent être, vont m'impressionner... (Elle leva la main pour que je ne l'interrompe pas.) Si c'est aussi insupportable que tu as l'air de le prétendre, eh bien, je ne regarderai qu'une toute petite fois. Et puis, conclut-elle catégoriquement, je résisterai.

Elle ne résista pas. Il fallut la porter dehors. La ranimer. L'asseoir. Le capitaine Caccintini, à qui je faisais la gueule, s'excusa et l'aida à regagner ma voiture. Il nous convoqua pour le lendemain matin.

Comme nous démarrions, nous croisâmes les voitures des services spécialisés, médecin légiste, infirmiers, ambulances, district attorney, journalistes. Dans un instant, le quartier serait noir de flics.

Ma tante était muette, recroquevillée dans son coin.

— Vas-tu me laisser seule, maintenant ?

— Non, bien sûr, nous allons nous offrir un petit cordial, histoire de faire passer les choses, et ensuite je t'emmène au cinéma.

— Je ne voudrais pas te gâcher ta soirée, mon petit.

Je la rassurai. De toute façon, ma soirée était bel et bien fichue et, pour la première fois depuis mon départ, je me remis à penser à

Dinah. Elle devait fulminer, seule chez moi.

Ce n'était pas tout de même entièrement ma faute, me disais-je, après une journée pareille !

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais il suffit que je remarque une fille rousse avec des après-skis qui traverse la rue, au petit matin, pour que le restant de ma journée soit hanté par des rousses en après-skis ; mais pas deux ou trois ; des troupeaux ! C'est le principe de base de la mode ou de l'épidémie. Ce jour-là, c'était les macchabées que je collectionnais. J'en avais sérieusement ma claque. Je laissai la voiture dans un parking et nous entrâmes au Quincey, un petit bistrot où il y a de la bonne bière. Au bout du deuxième Martini-gin, les joues de ma tante reprirent des couleurs. Au troisième, elle commençait à me raconter les gaudrioles qu'elle faisait avec mon père, son frère, et des petits cousins à nous dans la maison de mes grands-parents, près de Washington D.C. Drôlement délurés, qu'ils étaient ! Et plus elle me racontait plus ça venait. Et la fois où ceci... et la fois où cela... De mon côté, ça allait nettement mieux, j'en étais à mon sixième scotch et je me sentais revivre. Tout le bar nous regardait.

— Les deux mêmes, criai-je vers le barman.

Il s'approcha enfin, un petit rachitique aux lèvres grises et pincées.

— C'est pas une raison parce qu'il n'y a pas de limite d'âge dans ce sens-là, pour en profiter pour pousser les mémés au biberon en prétendant qu'elles aiment ça. Allez, hop ! décanillez, mon pote. Si c'est pas une honte ! J'ai le respect des vieux, moi !

— Mon ami, dit ma tante, son museau rose de souris pointé vers lui, vous savez ce qu'ils vous disent, les *vieux* et les *mémés*, comme vous dites...

On attendait, rien ne vint, elle fit juste un petit geste vague de la main en regardant ses pieds, l'air de dire : « Bah ! ça n'a pas d'importance », puis, me regardant, elle fit :

— Allez, Jérémie, payons et partons. Allons nous rincer la dalle ailleurs.

Elle me fit un grand clin d'œil. Le loufiat était sur les fesses. Je posai l'appoint sur la table et nous partîmes. Les clients s'esclaffaient.

— Où allons-nous, Jérémie, maintenant ? Ce soir, c'est moi qui régale. C'est toujours ça, ajouta-t-elle, que les Martiens n'auront pas.

— Les Martiens ? dis-je.

— Eh bien, oui, les Martiens. Tu ne regardes donc jamais la télé. Les Martiens sont nos plus dangereux ennemis. Ils ont des armes redoutables et des vaisseaux interplanétaires... Bzzzooom... Pssshko-feeefee ! Tak tak tak tak !... se mit-elle à crier.

Les passants se retournaient, les yeux sortis comme des poissons

voiles qui verraient nager un cochon d'Inde dans leur bocal. Il fallait sans tarder entrer dans un bar, avant l'attroupement. Nous étions tout près de chez Joe, ça ferait l'affaire.

Quand il me vit entrer avec Flo, il eut un énorme hoquet de surprise, ça ne faisait pas une couple d'heures que j'étais parti en compagnie de Dinah...

— Je les use vite, commentai-je comme nous nous installions.

— Je la préférais tout de même avant, me souffla-t-il. (Puis, s'adressant à ma tante qui ne comprenait décidément rien à notre conversation, il s'inclina et dit :) Mais vous êtes encore tout de même très charmante.

Tante Flo rosit d'aise.

— Monsieur, vous êtes un galant homme et vous me rappelez qu'une femme, quel que soit son âge, ne doit jamais se négliger.

Les laissant à leurs boniments, j'allai téléphoner chez moi. Comme je m'y attendais un peu, Dinah s'était lassée, la sonnerie résonnait dans l'appartement vide. Je raccrochai et passai dans la salle. Je dis bonjour à deux ou trois habitués arrivés entre temps. Le bar commençait à se remplir. Ma tante, installée devant un Martini-gin, faisait fureur. Joe m'avait servi un grand scotch rituel. Il fallait absolument que ma tante mange quelque chose pour faire passer les trois ou quatre verres qu'elle venait d'ingurgiter gaillardement. Son élocution était déjà plus difficile. Ce serait bientôt catastrophique.

Je retournai donc au téléphone et commandai une table pour deux et deux bone-skacks chez Luigi. C'est les meilleurs de la côte Est.

J'arrachai ma tante aux charmes de Joe et nous y fûmes.

Elle ne rechigna pas devant les deux énormes faux-filets qu'on ne tarda pas à nous servir et reprit vite du poil de la bête. Un coup de vin rouge là-dessus ; elle était prête à repartir à zéro comme si elle n'avait passé que des journées comme celle-là, toute sa vie durant. Elle avait une drôle de résistance à l'alcool, et je me demandais si je pourrais la suivre. Nous étions en train de finir la dernière bouchée quand Luigi vint vers nous, radieux comme un matin de printemps. Il ne manque jamais de me saluer, il m'aime bien, Luigi. Et ma tante lui fit compliment de son steak.

— C'est la meilleure viande que j'aie mangée depuis bien longtemps... Oh ! oui ! Depuis 1929.

Luigi qui prenait ça pour une façon de parler se pâmait d'aise.

— C'est d'ailleurs la seule. Oh ! oui ! Je n'ai plus mangé le moindre morceau de viande depuis le mois de... mars ou d'avril 29. Je crois bien que c'était au moment où mon frère fut obligé de fermer son usine... C'était...

Elle se perdit dans ses souvenirs.

Luigi la regardait, puis me regardait, ses yeux en boutons de bottines ne savaient plus où se poser.

— *Veramente*, me dit-il, *è vero, è vero* ?

— Enfin, coupa ma tante avec un soupir, tout ça, c'est de l'histoire ancienne. Je reviendrai dans trente ans. Vous nous rapporterez la même, dit-elle pour conclure, en mettant la bouteille que nous venions de finir dans la main de Luigi.

Il partit vers l'office, sa bouteille à la main. Il avait vieilli de dix ans et semblait dégoûté de la vie.

Après deux grands cafés noirs et une tarte maison, nous avions complètement oublié les événements de la journée. Je n'avais jamais vu ma tante dans cet état-là. C'était devenu une petite vieille dame charmante, ronde et pimpante. Elle jubilait de plaisir et commençait à trouver le New York d'après neuf heures tout ce qu'il y a de plus à son goût. Nous sortîmes de chez Luigi, elle en redemanda et encore et encore.

J'avoue que je pris vite un certain plaisir aux petites perturbations que sa présence à mon bras et son caractère primesautier amenaient dans tous les endroits où nous allions. Ce fut le Green Devil, le Sombrero, chez Kostia. Nous finîmes par atterrir dans un club privé où je fus obligé de lui apprendre à jouer à la passe anglaise. Elle voulut s'y essayer malgré mes conseils. Elle s'avéra très douée.

Une fois les dés en mains, elle ne les quittait plus, les séries s'accumulaient, elle accueillait les dés gagnants avec des cris sauvages. En une demi-heure, elle avait devant elle un peu moins de mille dollars, et personne, bien sûr, ne se sentait capable de lui en tenir rigueur.

A la fin de la partie, rouge de plaisir, battant des mains, elle me dit :

— Jérémie, quelle mauvaise opinion tu vas avoir de moi.

— Mais pas du tout, tante Flo, au contraire.

— Je crève de soif, constata-t-elle.

Aussitôt, elle arrêta le garçon de salle pour lui dire :

— Quelles sont vos spécialités, mon garçon ?

— *Mes spécialités* ?

— Disons celles de la maison !

— Ah ! Eh bien, le « Moscow mule⁽⁶⁾ », dit-il.

— Alors, deux doubles Moscow mule.

Il nous les apporta.

Ce fut mon dernier souvenir de la soirée.

VII

Un énorme chat me frappait sur le crâne à grands coups de pancartes criant des slogans de la ligue anti-alcoolique ; j'ouvris soudain les yeux, secouai mes épaules comme pour faire tomber le rêve de ma nuque douloureuse. Je n'y voyais rien.

J'étendis le bras pour regarder ma montre : quatre heures moins vingt.

En passant, ma main heurta quelque chose, qui, à première vue, me rappelait une femme.

Mais ma conscience, petit à petit, faisait surface et j'hésitais. Ce pouvait aussi bien être un cadavre que tante Flo. Trop tiède pour un cadavre et trop doux, sans doute, pour être tante Flo.

J'allumai la lampe à la tête du lit.

C'était une petite chambre avec kitchenette, mal entretenue et dans une pagaïe monstre. Je dus soulever une robe, des dessous douteux, avant de trouver mon pantalon.

Je l'enfilai.

La fille était étendue sur le dos et respirait bruyamment, la bouche ouverte – qu'est-ce que je pouvais bien foutre avec une blonde décolorée ?

Mon crâne, là où le gros matou m'avait cogné, me relançait douloureusement, à moins que ce ne fût l'effet de la cuite de la veille... Mais, où donc était passée tante Flo ?

J'ouvris tous les placards, trouvai un fond de scotch qui m'éclaircit les idées.

J'allumai une cigarette avec une pochette d'allumettes qui traînait sur une tablette du téléphone près d'une boîte de comprimés de Nembuthal.

Des voix montaient d'un escalier tout proche. J'étais trop abruti pour réaliser quoi que ce soit quand la porte s'ouvrit toute grande.

Un petit bonhomme s'effaça, avec un passe, derrière deux malabars qui m'avaient l'air de sortir tout droit d'une enquête sociologique sur les milieux du catch... Deux gorilles, les oreilles en choux-fleurs, et me dépassant chacun d'une tête au moins.

Comme si c'était nécessaire, celui de gauche se tapotait la paume

de la main avec une énorme matraque faite d'un tronçon de chambre à air de bicyclette, lesté.

L'autre prit le veilleur de nuit par le revers de sa veste d'intérieur et lui fit faire demi-tour.

Ils avaient fait comme si je n'existais pas. Ils continuèrent après avoir fermé la porte.

Ostensiblement, ils faisaient le tour de la carrée, regardant les photos d'acteurs épinglées.

Le plus laid des deux caressa les fesses de la fille qui grogna. Ils éclatèrent de rire. Il la recouvrit avec le drap entortillé autour de sa jambe, traversa la pièce, passa à ma portée et m'allongea une beigne, lourde comme une plaisanterie de Bud Abott. Je tombai dans le fauteuil.

— Tu t'habilles, ouais ? Ou on y va comme ça ?

Sa voix faisait un curieux bruit de râpe, ou mieux, il parlait comme les vieux disques 78 tours de tante Flo. Il était pas sur la bonne vitesse. J'enfilai ma chemise, ma veste, mes souliers, tout en gambergeant ferme.

Je mis ma cravate dans la poche de ma veste. Nous sortîmes.

Ils éteignirent la lumière avant de fermer la porte de la chambre. J'y lus le chiffre 14. Il ne me restait plus qu'à voir le nom de l'hôtel, car j'avais comme l'impression qu'il faudrait que je revienne y faire un tour, si ce n'était pas trop demander à la vie.

— Si tu vas dire un mot aux poulets, on te fait sauter, toi, la baraque et le toutim. Tu piges ?

Le veilleur de nuit opina d'un mouvement de tête servile. Il était livide, tassé dans son coin.

Dans la poche de ma veste, je mis la main sur mon trousseau de clés, prêt à toute éventualité.

Nous fûmes bientôt dans une ruelle obscure. Une voiture était garée. Une grosse conduite intérieure noire, tous feux éteints.

Le plus laid des deux ouvrit la portière et se glissa derrière le volant.

L'autre me poussa vers la portière opposée - je me glissai sur le siège. Puis me ravisant, comme pour jeter mon mégot, je pris mon appel sur le marchepied et lui refilai un grand coup de boule dans la région du cœur. Il s'affala.

Je refermai la portière et m'élançais pour un cent mètres quand il m'attrapa par la cheville. Je m'écrasai sur le menton, à moitié sonné. Comme je me retournais, le deuxième gros avait réussi à sortir de la bagnole. Je le vis qui courait vers moi. Dans la foulée, il me lança son pied dans la gueule. Je n'eus que le temps de rouler sur le côté - il

perdait l'équilibre – je lui expédiai une ruade.

J'en avais marre d'abîmer mon beau costume ; je me relevai.

Ils se relevèrent tous les deux en même temps. Le premier, affolé, haletait sourdement ; ils sortirent les matraques de leurs poches et s'avancèrent, sournois, les bras ballants, comme de gros singes. Je sentis un mur tout près de moi ; je reculai jusqu'à le toucher, je feintai celui de gauche. D'un geste brusque, il fonça sur le mur avec un bruit mat. J'envoyai mon pied dans le second qui esquiva. Je lui croyais le bras moins long et sa matraque me toucha à l'épaule, je poussai un cri de douleur et sentis mon bras s'ankyloser.

La deuxième matraque m'atteignit sur le côté droit du cou et j'en perdis le souffle. Je me penchai en avant, un genou monta à ma rencontre, ma lèvre éclata et un goût douceâtre envahit ma bouche. Je titubai, un poing me rejeta en arrière, je tombai. Et, tant pis pour l'héroïsme, je me mis à hurler. Une dégelée de coups de pied s'abattit sur moi, me crevant les côtes, me trouant le ventre.

Un grand soleil noir éclata dans ma tête...

VIII

Quand j'ouvris un œil, c'était tout blanc. J'avais trop de mal pour accommoder, alors je le refermai. J'avais la tête bourdonnante comme un nid de frelons.

Des gens parlaient à voix basse, une main douce vint se poser sur mon front, la déduction fut rapide :

Blanc + main fraîche sur le front = hôpital.

J'ouvris les deux yeux – un brin de vertige. Je fis la mise au point sur un sourire, l'infirmière devint nette. Elle devait avoir vingt-trois ans, le front élargi par les cheveux tirés en bandeaux sous la coiffe, des yeux bleu tendre.

— Ça va mieux ? me susurra-t-elle.

Je dus lui sourire car je sentis soudain une atroce douleur aux gencives. Je passai la langue sur les lèvres, j'y trouvai une pommade et sous la pommade des boursouflures, comme si j'avais joué huit jours de la trompette, en soufflant comme Louis Armstrong. La douleur me fit fermer les yeux. Quand je les rouvris, le capitaine Caccintini me regardait, l'air songeur.

— Evidemment, vous ne savez pas qui vous a fait ça ?

— Quoi, ça ? gargouillai-je.

Il alla chercher un miroir rectangulaire qu'il me présenta. Je dus faire des grimaces pour me reconnaître.

— Absolument pas !

— Vous ne connaissiez pas un de vos petits lecteurs qui serait mécontent de vous voir toujours écrire des histoires trop tristes ?

— Mes histoires ne sont jamais tristes, dis-je, vexé.

— Alors, pour me faire plaisir, faites comme tout le monde, dites-moi que, même si vous le connaissiez, ou *les* connaissiez – ils étaient au moins deux – que même si vous les connaissiez, vous ne me le diriez pas. Allez, allez ! m'encouragea-t-il.

Je voulus me soulever sur mes coudes, ils flanchèrent.

— Écoutez, dis-je, je vous assure que si je savais qui a bien pu me faire ça, je vous le dirais immédiatement.

Il avait l'air sceptique.

— Enfin, finit-il par dire, je vous verrai dès que ça ira mieux. Et n'essayez pas d'aller jouer les justiciers. Dormez sur vos deux oreilles, il y a un agent à la porte. Je vais faire prévenir votre tante.

Il me laissa seul avec l'infirmière. Elle était de dos, cette fois, en train de préparer des cachets. Je repris mon examen interrompu. Elle avait l'air d'avoir la cuisse longue, le pli fessier se laissait deviner sous la blouse blanche. La taille était bien prise, la nuque fragile, deux ou trois boucles noires rebiquaient.

Je m'assis dans le lit. Elle se retourna, le verre à la main, et s'avança vers moi. Elle posa le verre sur la table de nuit. Je soupirai. Elle m'arrangea les oreillers derrière la tête, ses bras autour de moi. Je sentais le parfum de son corps. Je lui passai la main dans le dos. C'est bien ce que je pensais, elle était nue sous sa blouse, les cuisses étaient fermes. Elle se recula et n'eut même pas l'air d'être ennuyée par ces privautés.

Je soupirai.

— Qu'est-ce qu'il y a ? me dit-elle de sa douce voix de gorge. Vous ne vous plaisez pas chez nous ?

— Oh ! si, mais j'étais en train de me dire que si je vous avais connue avant d'être défiguré, j'aurais pu vous inviter à boire un chocolat chaud au Duke of Bedford Tea Room et que j'aurais eu mes chances.

— C'est pas des chocolats chauds que vous aviez dû boire, hier soir, pour vouloir à tout prix embrasser des bétonneuses.

— Vous avez les plus jolies jambes du monde, tranchai-je.

— C'est l'amnésie qui vous fait dire ça. Vous avez dû prendre une drôle de secousse pour ne même pas vous étonner d'être toujours en vie !

— Parce que j'aurais dû crever, d'après vous ?

— Si le flic n'était pas intervenu, il y aurait eu de grandes chances pour que vous ne puissiez pas me faire part de vos manques affectifs.

Je l'attirai à moi, lui caressai la taille. Elle avait de quoi remplir tous les manques affectifs d'un régiment d'ermites.

— Qu'importe la mort, puisque nous voilà à nouveau réunis, ironisa-t-elle.

— Vous avez un cœur d'acier dans un sein de velours, me plaignis-je.

Il n'était pas question que je l'embrasse, mais je lui passai tout de même la main sous la blouse. Ses yeux se remplirent d'étoiles, elle mordait l'intérieur de sa lèvre.

Elle s'abattit soudain sur moi et, négligeant la pommade, elle m'embrassa jusqu'au sang. Il n'était pas loin.

— Sale individu, finit-elle par haleter, et, sans me donner le temps de reprendre mes esprits, sa bouche était de nouveau sur la mienne.

Sa main se glissa sous le drap. J'étais transformé en statue de sel.

IX

— J'ai soif, dis-je, en émergeant de la douce inconscience où elle m'avait plongé.

Elle arrangeait les draps, les oreillers.

— Je vais vous apporter du bouillon chaud. (Elle rentra une mèche rebelle sous sa coiffe.) C'est tout ce que je peux faire. D'ailleurs, vous ne croyez pas que, gaillard comme vous l'êtes, on va vous prendre en pension. Prenez vos cachets, ça vous calmera, ajouta-t-elle comme elle atteignait la porte.

Je me renfonçai dans le lit et fermai les yeux sur mes réflexions pour sombrer dans ce sommeil que l'on dit réparateur.

Quand je les rouvris, la lumière avait singulièrement baissé. J'étais étonné de ne pas voir revenir ma petite infirmière. Je sonnai. Une bonne femme entra, qui n'avait de la précédente que le costume.

— Bonsoir, roucoula-t-elle. (L'autre avait dû lui dire.) Je suis l'infirmière de nuit.

— Et moi, je suis Dracula, il se fait tard, il faut que je parte me nourrir un peu, et j'aimerais bien trouver mes affaires.

En gloussant, elle me désigna un placard du doigt, mais ajouta aussitôt :

— Il n'est pas question que vous partiez dans cet état, il faut demander au docteur Reinz. Attendez au moins les résultats des examens. Soyez raisonnable, murmura-t-elle.

Elle était vraiment trop laide, ça me décida.

Le flic en faction à ma porte ne fit que des réserves de pure forme. Il me dit qu'il préviendrait le capitaine Caccintini.

— J'allais vous en prier, fis-je, et je sortis de l'hôpital.

Je rentrai chez moi en taxi, assez patraque, il faut bien le dire. Je ne pouvais pas demander à Dinah de m'attendre tout ce temps, mais elle aurait pu laisser un mot. Je pris une douche qui me remit d'aplomb.

Une serviette autour des reins, je me servis un grand scotch et je pris une cigarette. Je trouvai une pochette d'allumettes dans la poche de mon veston. C'était une pochette-réclame pour « Le Cacatoès d'Or », une boîte de nuit que je connaissais vaguement, mais dans

laquelle je ne me souvenais absolument pas être allé. J'imaginai mal tante Flo dans un endroit pareil.

Je lui téléphonai, histoire d'avoir de ses nouvelles : elle n'était pas là.

Tout en réfléchissant à cette avalanche de catastrophes dont j'émergeais, je jouais avec la pochette d'allumettes. Je vis alors le numéro de téléphone qu'on avait inscrit à l'intérieur. C'était peut-être le numéro de la fille avec qui je m'étais retrouvé au pieu avant la déroutée.

Je fis le numéro, ça sonnait pour rien. J'allais raccrocher quand une voix répondit. Il ne m'en fallut pas davantage pour avoir mal aux reins. C'était la voix rayée de King-Kong soi-même. Je demandai Miss Blanket, et, puisqu'elle n'était pas là, je raccrochai.

Si je ne voulais pas finir dans une poubelle, il ne me restait plus qu'à oublier le numéro. Mais, d'autre part, c'était tout ce qui me reliait aux événements de la veille. Ce n'était pas à négliger. Je me jetai un grand verre de scotch dans le gosier, ça me remit tout à fait d'aplomb.

J'étais lucide de hargneux. J'en avais marre de jouer les pommes.

X

Je me fis déposer par le taxi à cinquante mètres du Cacatoès d'Or et fis le reste du chemin à pied. C'était encore un peu tôt pour qu'il y ait grand monde.

Je m'installai au bar et j'en commandai un double. J'en lampai une gorgée. Puis, décrivant la fille blonde au barman, je lui demandai s'il ne la connaissait pas, par hasard. Il ne la connaissait pas. Emmerdant, ça !

Je payai et j'allais me retourner quand je surpris le loufiat en train de faire un petit signe en hypocrite. Je me retournai vivement. Elle était là, au milieu de la salle, une valise à la main. Interdite comme un poisson surpris par le lamparo. Elle se reprit bien vite et gagna la porte. Je lui emboîtais le pas quand le barman, sorti du bar, voulut me retenir. Deux clients s'approchaient, sournois. Il fallait faire vite. Je cognai très sec dans la pomme d'Adam. Il s'affala.

J'évitai les deux autres, car c'était pas le moment de la distribution des prix. Une fois dehors, j'inspectai la rue.

Elle était sur la chaussée devant un taxi arrêté. Elle fermait la portière quand je m'assis à côté d'elle. Je refermai la portière de mon côté.

— Vous êtes cinglé, me dit-elle, il est à moi, ce taxi, alors décampez ! De l'air !

Le chauffeur attendait, indécis.

— Tu préfères qu'on discute ou bien on va à la police immédiatement ?

Elle baissa les yeux.

— Allez, roulez, dis-je au taxi.

Il démarra.

Un grand silence.

— Je savais pas ce qu'ils voulaient vous faire – j'savais pas, je vous jure.

— Je te crois, mais tu as quand même téléphoné qu'on pouvait venir me prendre. Avant de prendre tes somnifères, de peur de te réveiller. Tu crains les émotions !

— Je pouvais pas faire autrement, je vous jure. Ils rigolent pas.

— Qui, « ils » ?

— Je connais personne, moi. J'étais dans la boîte depuis une semaine, je fais un strip-tease. Ils m'ont pas donné le choix.

— Si, lui dis-je, mais tu as préféré le pognon.

Elle pleurnicha :

— Ils m'auraient défigurée. Et pis je pouvais pas savoir qu'ils allaient vous faire du mal.

— Qu'est-ce que tu croyais qu'ils allaient me faire, des bises ?

Je changeai de rubrique.

— J'étais seul quand je suis venu ?

— Oh ! non ! Vous étiez avec une vieille dame rigolote. Elle dansait avec un gars qu'on voit souvent au Cacatoès, un journaliste, je crois. Ce qu'elle était drôle !

Ce devait être Palmer. Je ne connais que lui comme journaliste à aller au Cacatoès et à s'intéresser aux dames mûres. De se souvenir de ma tante, ça lui donnait bon moral, à la fille.

Elle changeait de physionomie comme le ciel de mars. Le beau fixe disparut dès que je lui eus dit qu'on allait à la police. Elle allait au pet :

— Je leur dirai rien, aux condés, qu'elle faisait. Je leur dirai rien, je leur dirai rien.

— On verra, ma poule.

C'est au feu rouge que je me laissai avoir : elle ouvrit la portière d'un coup brusque et fonça sur la chaussée.

La première rafale la coupa en deux à la hauteur des genoux. En s'effondrant, elle offrit d'elle-même son corps à la deuxième giclée. Elle tressauta et piqua du nez.

Le chauffeur du bus ne put l'éviter. De toute façon, ça ne changeait rien pour elle. Il n'y aurait que les gars de la voirie pour se plaindre d'un surcroît de travail.

XI

Je n'eus que le temps de plonger sous le siège quand la voiture nous doubla. La mitraillette cracha sèchement dans notre direction, ma vitre vola en éclats. Je me redressai. Le chauffeur était écrasé sur son volant. Je n'avais pas de temps à perdre si je voulais éviter une discussion avec les flics. Plus tard, peut-être ; pour le moment, j'avais mieux à faire.

Je me glissai donc par le côté opposé à l'attroupement et j'accélérai le pas.

Un peu plus loin, j'achetai un journal du matin et j'allai récupérer ma voiture au parking où je l'avais laissée la veille.

Puis je filai chez Joe, le barman du bistrot de la Vingt-cinquième Rue. Il n'était pas là. Je me mis à lire le journal. Je parcourus l'article du bout des yeux. Ce qui m'intéressait surtout, c'était les conclusions des techniciens. Il n'y avait pratiquement rien que je ne savais déjà. La police hésitait entre le crime d'un voleur surpris et une histoire plus obscure de règlement de comptes au partage, car, et alors ça m'en bouchait un coin, il semblait à première vue que le contenu des deux vitrines représentait le produit de plusieurs vols étalés sur quinze ans et qui étaient restés jusqu'à ce jour inexpliqués.

Le caractère de la victime portait les enquêteurs à croire plus à des vols maniaques qu'à des vols crapuleux. Le crime remontait à une quinzaine de jours, mais il était difficile de l'affirmer, vu l'absence de viscères.

Comme j'avais la bouche amère, je commandai un deuxième scotch accompagné d'un club sandwich.

Joe entra par la porte de l'office. Il vint me dire bonjour et m'apprit que Dinah était passée plusieurs fois demander après moi. Ça me rassurait sur mes charmes. Elle avait même laissé un numéro de téléphone où l'appeler. Il alla chercher le papier sur lequel il l'avait noté. Le numéro était le même que celui sur la boîte d'allumettes. Cette fois, je ne comprenais plus rien du tout.

J'allai téléphoner pour me renseigner sur le propriétaire de la ligne : M. Eric Larsen, me répondit-on.

Je retournai dans la salle et demandai à Joe s'il connaissait un nommé Eric Larsen. Il le connaissait de réputation, et ça lui suffisait.

Eric Larsen était le patron du Cacatoès d'Or, du Queen Mary ; il avait une écurie de courses et touchait des ristournes sur quatre-vingt-dix pour cent des jetons et des paris de New York à Miami. Ancien gangster de la belle époque, il semblait peinard pour l'instant – on ne trouvait rien à lui reprocher.

Je lui décrivis les deux gorilles, et Joe reconnut en eux Budd Stephano et Harry Groetz, deux anciens du ring à moitié sonnés, qui servaient de gardes du corps à Eric Larsen.

Ça ne m'étonnait pas tellement. Ce que je comprenais plus difficilement, c'était le rapport qu'il pouvait y avoir entre Dinah Oliver, bibliothécaire à Charlottesville, et cette bande d'apaches – là, je donnais ma langue au chat.

Pourquoi Eric Larsen cherchait-il à me faire zigouiller ? Il fallait vraisemblablement que ce soit très important pour qu'il se mouille de façon pareille. Il fallait en tout cas, forcément, qu'il y ait un rapport entre le Gir-Za et lui. La première des choses à faire, c'était de téléphoner à Dinah, pour voir. Je fis le numéro. Elle était là, elle était mauvaise, mais pas outre mesure. Elle me dit qu'il ne lui était pas possible de venir pour l'instant, mais qu'elle serait chez moi vers une heure du matin. Elle raccrocha. C'était une partie de jambes en l'air en perspective qui n'était pas faite pour me déplaire.

Il me restait quelque chose comme trois heures à perdre. J'allais pouvoir prendre des forces avant la bataille.

Il était de toute façon trop tard pour appeler tante Flo – elle se couche habituellement à neuf heures – mais c'était juste l'heure où j'avais des chances de trouver Palmer.

Je payai et partis à la recherche de « La Chouette ».

On appelle Palmer « La Chouette » parce qu'en plus de carreaux épais comme des culs de bouteille, derrière lesquels ses yeux clignotent, il a le nez crochu, des cheveux beige et jusqu'à l'emploi du temps de cet oiseau. Je ne l'ai jamais rencontré avant dix heures du soir. Et il paraît que lorsqu'il doit travailler le matin, il s'enferme dans une pièce sans fenêtre, avec une lampe électrique pour ignorer que dehors il fait jour.

Je le retrouvai à mon quatrième verre. Je le pris à l'écart et, devant un scotch – après s'être étonné de ma physionomie – il m'apprit ce que je savais déjà, ou presque, à savoir que ma tante s'était déchaînée jusqu'à cinq heures du matin, que moi, j'étais parti sans donner d'explications avec une entraîneuse qui fait du strip-tease au Cacatoès d'Or. Qu'il avait fait parler tante Flo sur la découverte du corps de Miss Willoughby, mais le journal avait refusé le papier prétextant que c'était un plagiat d'Ambrose Bierce⁽⁷⁾ et que, finalement, tante Flo s'étant endormie dans sa voiture et personne ne

répondant chez moi, il l'avait couchée chez lui.

Je lui demandai s'il n'avait pas abusé de la situation. Il me répondit que « Non ».

Nous retournâmes avec son groupe d'amis. Je m'installai près d'une superbe négresse, placide et excitante comme un quintal de céleri en branches.

Je dansai un slow avec elle. Elle dansait divinement bien – le mouvement lent de son corps entraînait le mien auquel il était soudé dans une mer de béatitudes, mais, malheureusement, j'avais trop de choses en tête pour avoir le cœur à la gaudriole. Je me laissai bercer jusqu'à minuit et des poussières.

Je ne voulais pas risquer de manquer Dinah, j'avais trop de retard avec elle, et sur tous les plans...

Arrivé chez moi, je me mis à écrire une histoire que je devais donner à mon éditeur avant la fin du mois ; mais ça ne venait pas. De toute façon, il me manquait trop d'éléments qu'il faudrait que je demande à Lillith demain – ma renommée de « Perrault du XXe siècle » venait de ce que j'avais pigé que les contes ne pouvaient intéresser les enfants qu'à partir du moment où ils étaient imaginés par d'autres gosses.

J'avais eu le nez creux en mettant Lillith au travail. D'abord, elle avait une imagination formidable, à se demander où elle allait pêcher ses histoires. Et puis, c'est par elle que j'avais connu Molly, sa sœur.

Molly a dix-sept ans et moins d'imagination que Lillith, mais dès que je la vois, c'est moi qui m'imagine des choses, et pour deux.

Par malheur, je suis américain pur sang de la Nouvelle-Angleterre, j'ai des ancêtres mousses sur le Mayflower. Ils m'ont légué le respect des convenances et de la morale en corset.

Du haut de leurs gréments, ils veillent au salut de mon âme. Ah ! si j'étais français !

XII

Vers une heure et demie, Dinah arriva. Elle portait un ensemble de chantoung beige uni qui lui seyait à ravir, un petit chapeau excentrique, des escarpins en chevreau assortis. Elle faisait étalage d'un luxe qui laissait des doutes sur sa véritable profession. Pourquoi m'avait-elle menti alors que rien ne l'y obligeait ? C'était ça, le premier point à éclaircir. Je ne voulais tout de même pas lui laisser comprendre que je savais chez qui je lui avais téléphoné.

Après lui avoir raconté tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ précipité, ou presque - j'omis de lui dire que je savais qui étaient les deux balaises - elle s'apitoya et je me livrai à son instinct maternel. Elle n'avait pas l'air de me garder rancune. Les premiers baisers me donnèrent soif - j'allai nous remplir deux grands scotches sur glace pilée, avec de l'eau gazeuse pour elle.

Quand je revins, elle était au lit, dépeignée, gracieuse, offerte à ma lubricité. Il y avait trop longtemps que nous en étions à ce stade pour risquer une fois de plus de voir la chose renvoyée à la Saint-Glinglin.

De toute façon, ç'aurait été de ma part un manque de correction absolu que de faire passer l'amour après l'interrogatoire auquel je comptais la soumettre.

Quand je me redressai, pantelant, elle n'était pas en meilleur état que moi. J'avais l'impression d'avoir lutté par douze mètres de fond avec une pieuvre géante. Je m'étonnai d'être resté trente ans sans avoir connu des sensations pareilles.

J'étais en nage. Elle n'avait plus un poil de sec.

Nous bûmes nos whiskys voluptueusement. Elle se leva et se promena nue avec l'impudeur d'une fillette qui aurait eu un corps de femme. Elle n'avait, en tout cas, plus rien de la bibliothécaire. J'allumai deux cigarettes, lui en passai une - elle souffla la fumée par le nez.

— Ça t'a plu ? me dit-elle.

— Plus que ça, répondis-je.

Elle s'approcha de moi, se pencha et m'embrassa longuement.

Je sentis que si je ne faisais pas un effort, nous partirions encore une fois pour les îles. Je me défis de son étreinte. Elle parut surprise,

écarquilla les yeux.

— Tu sais, c'est un vrai béguin que j'ai pour toi, me dit-elle.

— Et pour Larsen, qu'est-ce que c'est ? rétorquai-je sans la regarder.

Elle se redressa d'un coup sec. Mon vanne était tombé pile. Un coup de pot.

A bien y réfléchir, c'était maladroit.

Elle commença par s'habiller sans mot dire.

Je savais que je ne lui tirerais plus un mot.

Je me traitais intérieurement de tous les noms. En plus, ça m'emmerdait qu'elle me quitte, question tendresse. Je l'aimais bien. Et c'était surtout la jalousie qui m'avait fait déconner.

Après tout, ça ne me regardait pas, ce que faisait cette fille de ses journées. J'étais pas son mari pour lui demander des comptes. Et, bêtement, il avait fallu que je foute tout en l'air.

Il ne me restait plus qu'à la laisser partir. Je fis pourtant une petite tentative :

— Explique-moi, dis-je.

— A quoi bon, puisque tu sais ! Merci pour tout, me dit-elle en se faisant un rapide chignon.

Elle parlait sèchement. Je la voyais pour la dernière fois.

— Ne peut-on pas faire comme si je ne savais rien ?

— Ça dépendait de toi que je sois ici autre chose que la poule d'un gangster. Tu n'as pas su comprendre.

Elle eut un mouvement d'épaules comme pour se débarrasser d'un sac de cent kilos. Elle s'efforça de sourire, m'embrassa du bout des lèvres et sortit.

Pendant tout ce temps, j'étais resté figé comme un idiot.

Je me sentais bête à boire de l'eau.

Je ne me sentais plus, en tout cas, le courage de faire quoi que ce soit. Je fumai une dernière cigarette, finis mon verre et m'endormis...

XIII

Le lendemain matin, je téléphonai à tante Flo. Elle était inquiète de ne pas avoir de mes nouvelles et avait l'air remise de sa bamboula. Je lui promis de la retrouver au Gir-Za vers midi.

Il n'y a pas à dire, je me sentais moche et chaque fois que je me regardais dans une glace, c'était pour me faire la gueule.

Il fallait quand même que je passe chez les poulets.

Caccintini était absent ; c'est son second qui me reçut. Le temps de signer ma déposition et je me retrouvai dehors.

Je marchai une heure à pied, récapitulant tous les événements passés. J'avais l'impression de tourner en rond.

Je me dirigeai vers le Gir-Za, où j'arrivai avec plus d'une demi-heure d'avance. Je flânai dans le bloc de maisons.

Le mort des toilettes, Dinah, Larsen, le Gir-Za, le Cacatoès d'Or... Il y avait sûrement un lien, mais lequel ?

Par curiosité, je pénétrai dans la cour vitrée, sur le côté du restaurant et je me rendis aux toilettes. Non que je m'attendisse à y découvrir quelque chose, mais plutôt pour ne rien négliger.

Je furetai partout, mais en vain. L'odeur de citronnelle m'écœurait un peu. J'allais sortir quand je vis une des vieilles femmes spécialistes de Paracelse et qui était à notre table l'autre jour sortir par la porte de l'office en compagnie d'un homme distingué, d'une cinquantaine d'années.

Ne tenant pas à me présenter comme l'inspecteur des installations sanitaires, je me planquai dans un coin entre deux poubelles.

Un des garçons du Gir-Za – un Asiatique assez grand – sortit alors avec un seau d'épluchures, venant forcément vers moi. Je reculai dans l'ombre et manquai perdre l'équilibre sur deux marches taillées dans la pierre et qui me conduisirent à un renforcement coudé, terminé par une porte. Je m'accroupis et restai dans l'ombre. Le garçon vida son seau et repartit.

Il me vint à l'esprit que c'était peut-être par là que l'on avait fait disparaître le corps. Logiquement, ça me semblait probable.

Un coup d'œil n'a jamais fait de mal à personne. J'ouvris la porte et commençai à descendre.

Je me guidais en suivant le mur irrégulier du bout des doigts.

En bas de l'escalier, je trouvais une autre porte que j'essayais en vain d'ouvrir quand j'entendis des pas. Ça venait de l'autre côté.

Je fus soudain inondé de lumière... Un bruit de verrou, puis une serrure qui tourne.

Je n'eus que le temps de me tasser derrière la porte qui venait vers moi. Si le gars la refermait, il était forcé de me voir. Il faudrait alors que je cogne vite avant qu'il ne soit revenu de sa surprise... Il ne la referma pas et monta l'escalier lourdement.

C'était le gros que j'avais vu l'autre jour dans la salle du restaurant.

S'il ne refermait pas sa porte, c'est qu'il comptait redescendre et alors, là, il serait forcé de me voir, sans que j'aie, pour ma part, la possibilité de frapper.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire, fuir en avant.

Je ne savais vraiment pas comment j'allais me sortir de ce mauvais pas et mon cœur battait.

La porte était sérieusement blindée. Je la laissai ouverte et me retrouvai dans un couloir de cave étroit, haut et blanc. Il y avait, çà et là, des traînées humides. Des canalisations et toute une ramification de conduits électriques ou autres couraient le long du plafond.

J'avancai jusqu'à une porte ordinaire entrebâillée. Je la poussai, découvrant une lourde tenture que j'écartai précautionneusement, et je me figeai de stupeur...

J'étais dans une sorte de cave immense dont les murs étaient recouverts de bas en haut de la même tenture de velours rouge foncé brodée de signes inconnus, or et noirs.

Des divans recouverts de tissu damassé suivaient les murs. Des tables basses étaient régulièrement réparties.

Au milieu de la pièce, il y avait une table plus épaisse que les autres, qui devait bien faire plus de deux mètres de long sur moins d'un mètre de large. J'avancai, subjugué par ce spectacle inattendu.

Des petits braseros en argent accompagnaient les tables. La cendre était froide.

Je ne pouvais tout de même pas m'éterniser là et je cherchai une issue. Je finis par la trouver derrière la tenture, entre deux divans inégalement espacés.

C'était une très lourde porte, dans le genre de celles que l'on trouve aux chambres frigorifiques.

Je fis tourner la lourde poignée-manche, abaissai un interrupteur et le voyant rouge m'indiqua qu'il y avait de la lumière à l'intérieur.

J'entrai. C'était une pièce très sensiblement plus petite que la

précédente. Des condensateurs y bourdonnaient. L'atmosphère était glaciale, accentuée par le fait que les murs, le plafond et le sol étaient en marbre blanc. Le quatrième mur était tendu du même tissu que la salle précédente.

On aurait dit l'intérieur d'une boucherie de luxe.

Les instruments de la profession y étaient soigneusement rangés. Je les observai et constatai qu'ils étaient de fabrication allemande.

Au centre de la pièce, éclairé par un plafonnier, se trouvait un billot en bois noir, grossièrement équarri.

Je soulevai le rideau formé par le quatrième mur et restai pétrifié d'horreur...

Je m'enfonçai profondément les ongles dans le bras pour ne pas crier.

Sur une très longue dalle de marbre, inclinée et supportée par quatre pieds de bois noir, il y avait un corps de femme, nu, calme et blanc sous la lumière crue...

Il me semblait toujours aussi désirable, ce corps que j'avais connu dans les tranches du plaisir...

Les yeux clos donnaient au visage une sérénité que les circonstances m'avaient refusé de connaître. Les mêmes veinules marbraient les seins larges et pleins. Elle avait au cou comme une petite morsure d'où perlait une goutte de sang séché.

Je reculai jusqu'au rideau et, tremblant d'incrédulité, je ne pouvais que répéter le nom de celle qui m'avait donné l'odorante moiteur de l'amour :

— Dinah ! dis-je. Dinah ! répétai-je.

Je dus rester là un long moment.

Frissonnant de froid et d'angoisse, je me secouai et retournai dans la salle des tentures où je finis par trouver une deuxième porte en vis-à-vis de celle de la chambre froide.

Je suais de peur et je grimpai l'escalier sur lequel elle s'ouvrait. Je ne sais plus comment je me retrouvai dehors.

Je repris ma respiration lentement, profondément, et j'allumai une cigarette...

XIV

Je fis un grand tour à pincettes avant de me diriger vers le Gir-Za.

J'étais profondément secoué par ce que je venais de voir. C'était sûrement quand elle était partie de chez moi qu'ils l'avaient surprise.

Mais pourquoi ce décorum ? Cette mise en scène ?

Quelle était la cérémonie qui se préparait et dont je ne saisis pas la signification ? Ça avait tout l'air d'un hall de pompes funèbres – l'odeur d'encens et de parfums étranges...

Bon, mais que me restait-il à faire ?

J'envisageai de prévenir Caccintini et puis j'abandonnai cette idée. Il y avait sûrement mieux à faire que ça. Mais quoi ?

Tout d'abord, être très calme : c'était difficile. Ensuite, aller au rendez-vous de tante Flo au Gir-Za.

Quand j'entrai, elle avait la fourchette en l'air, une phrase de Paracelse⁽⁸⁾ aux lèvres... Je m'assis.

— Ah ! tout de même ! me dit-elle. C'est une heure de retard qu'il me faut t'accorder, maintenant ?

Puis, voyant ma physionomie sur laquelle subsistaient les traces des deux comiques, elle s'écria :

— Jerry, est-ce cela que l'on appelle la gueule de bois ? Mon petit, tu pourrais tout de même faire attention. Un jour, il va t'arriver un véritable accident.

— J'y penserai sérieusement, dis-je, et je laissai les dames à leur conversation.

Il y avait à la même table l'aréopage le plus tragi-comique de New York.

Ma tante en était vraiment (esprit de famille mis à part) l'élément à l'allure la plus saine. Il y avait deux vieilles chevalines, dont l'une était celle que j'avais évitée dans l'office.

Elle portait un nouveau chapeau que traversait une épingle dont la vue seule me secouait le cœur. Elle avait, autour du cou, un cache-nez de laine tricotée qui passait ensuite sous les revers de sa redingote tête-de-nègre et lui donnait un semblant de poitrine.

Elle avait les dents jaunes, un rouge à lèvres vulgaire, des cheveux gris foin soigneusement peignés et tenus par deux gros peignes de

matière plastique.

Je l'observai à la dérobée sans pouvoir lire quoi que ce soit sur son visage inexpressif et flasque.

Savait-elle seulement ce qu'il y avait dans la cave du restaurant ?

Rien ne le laissait supposer, si ce n'est le fait que je l'avais vue sortir de l'office, mais ça ne prouvait évidemment rien du tout.

Et puis, bon, elles n'étaient pas jolies-jolies, ces bonnes femmes, mais de là à les imaginer assez toquées pour aller zigouiller une jolie fille et se l'exposer toute nue sur une table pour se donner des regrets !... Ça n'était pas un motif suffisant.

Elles ne devaient sûrement pas savoir !

Il y avait un autre « monstre » à côté d'elles et puis une petite tapette qui m'avait tout l'air d'être un habitué.

Précocement vieilli, il avait des lunettes en verre filtrays qui cachaient des yeux battus, soulignés de cernes qui débordaient des verres.

La bouche avait le pli amer des gars revenus de tout. Il avait un port de tête cruel.

Nos regards se croisèrent. Il me sourit du bout des lèvres :

— Vous êtes le neveu de Miss Fenwick, je crois ?

Il avait un ton affecté et bas qui ne pouvait cependant pas dissimuler tout à fait les possibilités de sa voix dans les registres aigus.

J'acquiesçai.

— Je m'appelle Ronald Begoth, continua-t-il.

J'avais envie de lui dire que j'en étais triste pour lui, mais je m'abstins.

— Êtes-vous végétarien ou végétalien ? finit-il par me dire.

Encore une conversation que je ne pourrais pas éviter.

Je repoussai mon assiette – décidément, je ne pourrais plus jamais rien avaler, dans ce restaurant – et je m'abandonnai à la petite tante.

Au bout de quelques banalités, il mit évidemment la conversation sur Miss Willoughby.

Il commençait à me pomper l'air, ce zigue. Alors, je lui racontai la chose avec certaines fioritures et garnitures de mon cru.

Les conversations parallèles s'étaient arrêtées ; les monstres ne mâchouillaient plus et m'écoutaient, bouche bée ; on s'attendait toujours à voir dégouliner leur repas. Quand j'eus fini mon récit, Begoth faisait une moue écoeurée et n'osait rien me dire. C'est lui qui l'avait cherché, après tout. La beauté à chapeau pinçait fortement les lèvres.

— Je trouve votre récit choquant, jeune homme, et sûrement bien

au-delà de la vérité, fit-elle.

— Quand l'occasion se représentera, je penserai à vous inviter, rétorquai-je.

Puis Khouroulis entra et la conversation changea.

Il émanait de tout son être une curieuse sensation de chaleur ; il était luisant, rose et brun.

Un curieux mimétisme lui avait conféré un air systématiquement oriental.

Tout parut se calmer à son approche, et moi-même me sentis mieux.

C'était son jour de jeûne hebdomadaire. Il était venu saluer ses amis. La discussion, à son contact, prit un tour plus élargi, plus enjoué. C'était assurément un homme de culture.

Il me parla longuement de la poésie japonaise et sanscrite et de l'importance de certains chiffres ou succession : 7 – 5 – 12 syllabes dans les Haïkaï – 12, chiffre sacré de la rythmique alexandrine.

Alors, il se leva et s'excusa de ne pouvoir rester plus longtemps ; puis il se tourna vers moi :

— Me ferez-vous l'honneur, monsieur Fenwick, de m'accompagner jusqu'à ma boutique ?

Nous prîmes la Bentley, installés tous deux à l'arrière. Il dit deux mots que je ne compris pas au chauffeur asiatique, et nous reprîmes notre discussion.

Elle roula sur la mystique orientale. Ses théories me séduisaient, mais je devais avoir l'air sceptique, car il me dit :

— Un jour, je tâcherai de vous convaincre de la véracité de mes dires. Vous intéressez-vous depuis longtemps au régime végétarien ?

— Très sincèrement, non, dis-je, seulement pour voir ma tante.

— La Loi Unique dont je vous parlais à l'instant, reprit-il, nous enseigne que végétarisme ou carnivorisme ne signifient pas grand-chose en eux-mêmes. L'important est que l'homme trouve les aliments conformes à son milieu. Il y a, si vous voulez bien me suivre, deux principes fondamentaux que nous appellerons : *yin et yang* – la chose et son contraire – la contraction et la dilatation – la pesanteur et la force d'ascension – le froid et le chaud.

« L'hiver est un élément *yin*, et, pour se nourrir, l'homme devra donc se plier à la loi des contraires et se nourrir, pour atteindre l'équilibre, d'éléments *yang*, des éléments qui portent en eux-mêmes la chaleur. Les mêmes éléments seraient évidemment néfastes ou, en tout cas, superflus, en période *yang*, l'été autrement dit.

« C'est ainsi que je pense personnellement que carnivorisme et végétarisme ne signifient pas grand-chose. Mais peut-être suis-je

obscur.

— Non, lui dis-je, mais la climatisation de notre univers moderne, en tout cas à l'échelle de la cité, ne modifie-t-elle pas sensiblement votre loi du milieu ? Le chauffage central, par exemple, doit être un élément stabilisateur des saisons, de même que l'air conditionné.

— Votre remarque est judicieuse et, effectivement, notre univers est perturbé par la ville, mais nous sommes tout de même des êtres proches de la nature et sous la vie moderne subsiste toujours l'antique rythme biologique des saisons.

Il ôta ses lunettes et se plongea dans un instant de méditation, les yeux clos.

Nous arrivions ; il descendit et me dit :

— Voulez-vous que Wuan vous raccompagne quelque part ou bien me ferez-vous l'honneur d'une tasse de thé ?

Le magasin était à son image. Il devait avoir une fortune entreposée là. De quoi faire un ou deux musées.

Bien que totalement profane, j'étais fortement impressionné par ces trésors.

Il eut un sourire satisfait qui plissa sa lèvre supérieure :

— J'ai de fidèles amitiés dans les anciennes provinces du Sikkim, du Népal, du Boutang et de ces petits pays que l'on trouve au pied de l'Himalaya. J'y ai passé les plus belles années de ma vie. Et c'est de là que je tiens le peu de connaissances que j'ai de ce monde. Vous seriez étonné si vous pouviez soupçonner l'immense savoir de certains membres des tribus disséminées dans cette zone, qui fut, à coup sûr, le berceau de l'humanité. Ils ont même une théorie sur les spectres de la lumière et, bien sûr, ils connaissent leur influence sur notre psyché. Car enfin, il ne serait pas normal de connaître une chose sans percevoir les répercussions qu'elle peut avoir sur ce qui l'entoure.

« J'ai été guéri par un médecin local, dont nos spécialités riraient, bien entendu, d'une maladie renommée incurable, il y a bientôt quinze ans, et je sais que plus jamais je ne serai malade. Car, la médecine de l'Extrême-Orient doit vous guérir définitivement de votre *Mal* ou bien elle n'a pas opéré sur vous à proprement parler.

« Ce raisonnement peut vous paraître difficile à suivre, mais c'est parce qu'il se tient hors des limites de la connaissance matérialiste ou même seulement pragmatiste du monde. Il ne suffit pas de savoir une chose pour qu'elle existe pour soi, il faut encore en avoir conscience. »

Nous pénétrâmes dans une salle contiguë au magasin.

C'était une sorte de bureau de travail cossu, tendu également de tentures, et où flottait un parfum semblable à celui de la salle cachée du Gir-Za. J'en éprouvai un malaise et je repensai à Dinah avec un

pincement au cœur.

Une vieille chanson me trottait par la tête.

« *Dinah ! Dinah ! Comme tu vas me manquer ! Je t'attraperai des rats, s'il n'y a pas de rats, les chauves-souris feront l'affaire car elles ressemblent beaucoup à des rats. A s'y tromper ! Dinah ! Dinah est méchante⁽⁹⁾ !... »*

La voix de Khouroulis interrompit ma rêverie ; il disait :

— *L'homme qui cherche ne devrait pas omettre l'homme qui sait.*

« La sympathie entre deux êtres qui est, si vous voulez bien l'admettre, une force d'attraction au même titre que l'aimantation, est fonction de la différence entre leur charge d'activités opposées. Autrement dit, votre métier, votre activité *réelle* s'opposent à la mienne et pourtant m'attirent. C'est la contradiction qui gît en nous et qui est cause de tant de drames. Aimez-vous les femmes, monsieur Fenwick ?

— Je pense, dis-je.

— Je vous comprends, bien que je pense que la femme est la contradiction au sein du monde parfait.

« Le monde dont je vous ai parlé est idéal car il ne nécessite aucun artifice humain. Il est à l'image de la philosophie de la spontanéité où tout est parfait. Devant une telle philosophie, les notions de bien et de mal elles-mêmes cèdent le pas à quelque chose de plus important. »

Je n'essayai même pas de l'interrompre ; une douce torpeur m'avait envahi et je ne sus jamais comment il avait fait pour commander le thé qu'un boy asiatique nous apporta. Le sien et le mien différaient essentiellement de consistance. Le mien était normal, doré. Le sien était épais, gras, noir et paraissait écoeurant. Il me revint à l'esprit ce que ma tante m'avait appris sur la nourriture essentielle de Khouroulis.

— Que buvez-vous là ? dis-je. Est-ce ce mélange thibétain de racines de thé macérées et mélangées à du beurre rance de yack ?

Il fronça les sourcils :

— Vous m'avez l'air d'être beaucoup plus éclairé sur les coutumes tibétaines que vous voulez bien le dire !

Une porte s'ouvrit dans mon dos ; je me retournai ; le rideau se souleva et une jeune Hindoue apparut, secrète et marchant sans bruit. Derrière elle, j'entrevis le décor d'un bureau ultra-moderne, avec machines à calculer. M. Khouroulis n'était pas seulement philosophe, il était aussi un homme d'affaires sûrement très averti.

La jeune Hindoue ne parut pas me voir. Elle lui adressa la parole en une langue que je ne compris pas.

Elle avait l'allure typique d'une Hindoue. Une raie médiane partageait sa chevelure noire, bleutée. Ses yeux, profondément noirs,

étaient maquillés avec un art subtil. Ils étaient distants et fendus en amande.

Un petit signe violet mouchetait son front doré. Ses lèvres étaient sombres. Elle paraissait fragile dans son sari orangé et blanc, d'où les bras sortaient, graciles et pleins de charme. J'en avalai ma salive et je l'accompagnai d'une gorgée de thé.

Khouroulis chercha quelque chose dans un carnet, lui dit quelques mots. Elle disparut aussi discrètement qu'elle était apparue.

Khouroulis m'observait, comme s'il pouvait lire mes pensées.

— Drabinjath, dit-il, elle s'appelle Drabinjath, c'est ma secrétaire. Je suis ravi de voir qu'elle vous a fait une grande impression. Malheureusement, poursuivit-il, j'ai dans quelques instants rendez-vous avec un client et je me vois navré d'interrompre un entretien aussi plein de charme. Revenez quand vous voudrez et, si vous me permettez de vous donner un conseil, je ne vous citerai qu'un proverbe oriental : « Si tu veux voir les étoiles, regarde le ciel et attends la nuit... »

— Pourquoi me dites-vous ça, dis-je, aurais-je l'air de chercher les étoiles ?

— L'air, ou ce que vous appelez ainsi, ou bien encore « physionomie », a peu de sens autre part que chez vous. *Ailleurs*, il faut bien trouver d'autres façons de comprendre les êtres et de saisir leurs sentiments...

Il me sourit et m'accompagna jusqu'au trottoir :

— Voulez-vous que ma voiture vous ramène en ville ?

Je déclinai son offre.

XV

Une fois sur le trottoir, je levai les yeux au ciel.

Il n'y avait pas d'étoiles, mais une arrachée de beau temps dont je profitai pour marcher à pied.

Je ne saisisais pas très bien le sens de cette discussion dans laquelle Khouroulis avait cru bon de m'entraîner. Visiblement sans raison aucune, peut-être le problème de la sympathie y jouait-il un rôle, comme il me l'avait laissé entendre.

J'étais maintenant à deux pas de chez moi et je décidai d'y aller, car Stevenson, mon éditeur, me réclamait le dernier conte de mon livre depuis un bon mois. Il fallait bien le faire un jour.

J'avais commencé une histoire de chats, mais je préférais la laisser tomber pour l'instant.

J'arrivai chez moi, mis une symphonie de Mozart sur l'électrophone et me servis un grand scotch. Je m'installai à ma table de travail.

Bertrand, le petit nuage, était le plus joli des nuages du ciel, il avait les joues roses et joufflues et beaucoup d'ambition. Il décida un jour de faire un beau voyage.

Je me mis à dessiner un nuage qu'instinctivement je noircis, et je me surpris à strier mon dessin de traits noirs rageurs. Il lansquinait ferme, et, moi, j'avais le cœur à tout, mais pas à ça.

Je revoyais dans ce lit que je n'avais pas encore fait le corps de Dinah, le creux que sa tête avait modelé dans l'oreiller. Et sur cette vision venait se surimpressionner la dernière que j'avais d'elle, et alors, là, j'étais mauvais !

Khouroulis pouvait bien aller se faire voir avec ces foutues théories sur la vie, il me semblait maintenant de plus en plus évident qu'il fût lié au meurtre de Dinah !

Je le sentais confusément.

Fallait-il aller à la police ? J'hésitais.

Cette histoire me paraissait plus obscure et plus compliquée à mesure que j'y pénétrais et que j'essayais d'y comprendre quelque chose. Dinah prétendait être une bibliothécaire de Charlottesville. En réalité, elle était la maîtresse de Larsen ; mais pourquoi avait-elle été

tuée et exposée au Gir-Za et pourquoi m'avait-on poursuivi et mitraillé, matraqué ? Qui était l'homme mort des toilettes ? Et pourquoi les tueurs de Larsen m'avaient-ils attaqué ? Est-ce parce que j'avais découvert le mort ou bien le cadavre de Miss Willoughby, ou bien était-ce encore pour une autre raison qui m'échappait ? Je savais, sans pouvoir le préciser, qu'il existait un lien entre le Gir-Za et Larsen. Et, pour la millièème fois, je tournais le problème dans tous les sens.

Puis je téléphonai à Molly. C'est Lillith qui me répondit.

— Hello ! dis-je.

— Hello ! fit-elle. Je croyais que tu t'étais fait enlever par Miss Blandish.

— Par qui ?

— Par la gonzesse de l'autre jour.

— Ta sœur est là ? dis-je pour couper court à une conversation que j'estimais déplacée.

— Alors, c'est du sérieux ? reprit la chipie.

Molly dut lui arracher l'appareil des mains.

Elle me dit qu'elles me verraient demain dimanche. Je lui dis que c'était bien et je raccrochai. La voix de cette jeune fille me laisse chaque fois un peu plus attendri et bouleversé.

Je me versais une grande rasade de Jouvence de l'abbé Souris et je sortis. Je venais d'avoir une idée. Une fois n'est pas coutume. Il fallait en profiter dès maintenant.

Je rencontrai Palmer dans le troisième bar que je fis. Je l'invitai à manger un morceau avec moi au snack. Il se contenta d'un scotch.

— Connais-tu Dinah Oliver ? lui dis-je.

Il chercha un instant, feuilleta son carnet d'adresses, qui est dans le genre du Bottin mondain en plus gros et écrit plus petit.

— Non, finit-il par me dire, qui est-ce ?

Je ne répondis pas, mais je lui fis la description la plus détaillée possible de Dinah.

— Je ne vois qu'une personne qui pourrait supporter la comparaison avec le portrait que tu viens de faire. C'est Ivy Barlow.

— Et qui est-ce ? lui dis-je.

Il ne répondit pas à ma question.

— Où l'as-tu rencontrée ? me dit-il.

— Un peu partout.

— Fais gaffe où tu mets les pieds. Ivy est peut-être une chic fille. Je ne l'ai vue qu'une fois ou deux, mais elle a un gros inconvénient : c'est la poule de Larsen.

— Tu es sûr de son nom ? dis-je.

— Pas tellement, mais c'est le seul que je lui connaisse ! répondit-il. Je crois que c'est son nom de music-hall.

J'eus soudain une intuition.

— Peux-tu me rendre un service ? dis-je.

— Si c'est dans mes cordes.

— Vous devez avoir un bureau du journal en Caroline du Nord ?

— Oui.

— Tu ne pourrais pas demander à des gars de là-bas tous les renseignements qu'ils pourraient glaner ? Sur Dinah Oliver ou Ivy Barlow ? Qu'ils voient surtout à Charlottes ville.

— Ça doit être faisable, dit-il. J'aurai sûrement ça dans le courant de la semaine.

— Merci.

— Je veux bien le faire pour toi, mais je ne voudrais pas qu'il t'arrive des pépins. Larsen est très dangereux. On le soupçonne d'un tas de trafics, mais on n'a jamais rien pu prouver.

Nous bûmes un ou deux scotches de plus que la moyenne et nous passâmes une fort agréable soirée.

Comme je sortais du bar, je n'eus que quelques pas à faire pour le flairer dans mon dos. J'allais me retourner pour cogner quand je sentis un machin dur entre deux de mes vertèbres. Je continuai à avancer.

— Tu devines qui c'est ? dit un bruit de râpe.

— Bien sûr, Charles Boyer, répondis-je. Je t'ai reconnu à ton accent, mon vieux.

— C'est drôle, dit Harry Groetz, mais t'y trompe pas, c'est pas mon doigt que t'as dans le dos. Dépêche-toi, on nous attend. J'ai bien cru que tu ne sortirais jamais. Qu'est-ce que tu bouffes ! C'est pas étonnant que tu sois poussif.

Il était de bonne humeur et goguenard.

— Et ton jumeau ? lui dis-je.

— T'inquiète pas pour lui et avance.

Le « jumeau » était là, au volant de la voiture noire.

Il ouvrit la portière arrière quand il nous vit arriver.

— Salut, dis-je, et je m'installai.

Il ne me répondit pas. Il était sûrement muet, ce gonze !

J'allumai une cigarette.

— Comment va Eric ?

— Il te le dira lui-même s'il en a envie, toujours mieux que toi, en tout cas.

La voiture roula dans la nuit, puis sur une allée de gravier. Une

ampoule dans une lanterne en fer forgé éclairait le perron devant lequel nous stoppâmes.

Le muet resta dans la voiture. L'autre me fit descendre. Comme j'arrivais sur la dernière marche, un judas s'ouvrit. On m'observait de l'intérieur.

La porte s'entrebâilla. J'entrai.

Je n'avais pas à me plaindre puisque je savais qu'un jour ou l'autre il aurait fallu en arriver là.

Un marlou me fit entrer. Il devait avoir dans les dix-neuf ans.

— T'es pas encore au lit à cette heure, lui dis-je.

Il leva sur moi un œil vert inexpressif.

— Et ta mère le sait ? ajoutai-je.

Il m'envoya un coup de pied, mais sans grande conviction.

— Salut, Harry, dit-il.

Il y avait, entre ces deux apaches, une sorte de tendresse ambiguë qui me surprit, et je sentis qu'il valait mieux ne pas plaisanter là-dessus.

Nous montâmes au premier. Ils prirent une paire de menottes qui traînait sur un meuble et ils me firent entrer dans une chambre dont les fenêtres étaient munies de barreaux.

Je dus me coucher sur le lit. Ils me passèrent une menotte et claquèrent l'autre anneau à un barreau du lit.

Je n'étais pas joyeux de la situation telle qu'elle se présentait, mais qu'y faire ? Il ne me restait qu'à attendre patiemment, comme chez le dentiste. Les deux tout-mignons sortirent, me laissant seul. Je me surpris en train de bâiller. Depuis deux ou trois jours, j'étais vraiment revenu de tout.

Au bout d'à peu près une heure, le gros tout seul revint me chercher.

Je massai mon bras ankylosé.

— Allez, ouste !

Il me flanqua une bourrade qui fit plus de peur que de mal. Visiblement la consigné avait change ; il leur était interdit de me bousculer, maintenant. Je me demandais ce que ça présageait. Je n'eus pas le loisir de réfléchir, je me trouvais déjà dans une salle du rez-de-chaussée.

Une lampe avec un abat-jour posée sur une table éclairait un siège d'une lumière crue. Le reste de la pièce était plongé dans l'obscurité. J'y distinguai quelques personnes en clignant des yeux.

On me fit asseoir.

— L'as-tu fouillé ?

La voix venait de la droite. Harry répondit :

— Qui ? Moi ?

— Non, dis-je pour lui, ils ne m'ont pas fouillé.

— Il faut tout vous apprendre, tas de manches ! Fouille-le et trotte.

L'autre me fit lever et commença à me peloter.

— Contre le mollet, imbécile.

La voix était aussi sèche qu'un tas de feuilles mortes qui brûlent sans fumée.

— Si vous me disiez ce que vous cherchez, je pourrais vous le donner ; si c'est en mon pouvoir de le faire. Ma vertu : je ne l'ai plus. Demandez à votre gorille d'arrêter les caresses, quand on m'échauffe les sens, je ne réponds plus de rien.

J'avais la fâcheuse impression de parler dans le vide.

— Il n'a rien ? interrogea la voix. Pas d'arme ?

Le gros mit mes papiers d'identité, mon permis de conduire, mes clés de contact, mon mouchoir, sur la table.

— Les papiers !

Docilement, Harry prit les papiers et les porta dans l'obscurité.

Il y eut un bruit d'interrupteur. La lumière inonda la pièce.

Il y avait trois hommes ; deux étaient en habit de soirée, un œillet à la boutonnière, les cheveux grisonnants, l'allure respectable d'habituez de Wall Street.

L'un d'eux se frottait constamment la main sur les ailes du nez, de façon irritante. Ils se passèrent mes papiers. Un pied racla le plancher, je me retournai, le même était là, dans un fauteuil profond. Un gros revolver bleuté reposait sur ses genoux.

— Monsieur Fenwick, dit un des deux mariés – le plus jeune – puis-je vous demander de vous asseoir ; je suis persuadé que nous nous entendrons très bien.

— Ça m'étonnerait, dis-je.

— Pourquoi ?

J'en avais marre de leur cirque.

— Parce que je n'aime pas les gars qui engagent un tueur ou deux pour liquider les autres, dis-je.

Un vague sourire passa sur ses lèvres.

— Vos tortionnaires, j'en ai rien à foutre, j'en bouffe tous les jours deux comme ça pour mon quatre heures. Otez-leur la matraque et le flingue, c'est des chiffes ! Et vous, pendant ce temps, vous prenez du bide à l'abri entre le pognon et la police, la politique et les mauvaises manières.

« Vous avez de la vulgarité de quoi remplir les poches de vos

descendants pendant dix générations. Des gangsters et des durs comme vous m'écœurent, je préfère encore aller voir ceux du cinéma, au moins ils sont drôles ! Et...

— C'est bientôt fini, monsieur Fenwick ?

Il n'avait pas bronché. J'avais fait ça moitié pour sonder le terrain, moitié par jalousie. Il n'avait pas l'air de savoir au sujet de Dinah. Je pourrais, le cas échéant, me servir de cet atout. Je le glissai soigneusement dans une manche. C'était un as dans le jeu que nous allions jouer.

— Je suis heureux de vous avoir écouté me donner votre sentiment de façon aussi... spontanée.

Il parlait lentement, comme pour chercher le mot le plus juste qui devait lui venir au fur et à mesure de sa phrase.

— J'espère que vous me donnerez les quelques renseignements que je vais vous demander d'une aussi gracieuse manière.

Que pouvais-je bien savoir que ce gars-là pouvait craindre ou envier ?

— Ce que je sais surtout raconter, ce sont les histoires pour les enfants. Confiez-moi les vôtres, vous verrez ! Je leur enlèverai l'envie de dormir, avec l'histoire de la petite ablette syphilitique...

Il s'approcha vivement et me gifla par deux fois. Au retour, le chaton de sa bague m'érafla la lèvre. Le choc avait fait basculer ma chaise en arrière. Harry me renvoya d'une poussée vers l'avant. Je pris mon mouchoir qui était déjà sur la table et j'épongeai le sang qui commençait à couler en abondance de ma lèvre fendue.

— Je supporte mal la vue du sang, dis-je, surtout lorsque c'est le mien.

J'étais furieux.

Larsen était devant moi, debout. Il me releva la tête vers lui en me prenant par les cheveux. Il me cracha sèchement au visage.

— Je te déconseille de faire le malin.

— Enlève tes pognes, tapette !

Il serra. Je lui virai mon pied dans le tibia.

Il partit en hurlant, valdinguer dans un fauteuil de cuir.

Harry me refila un coup du tranchant de la main sur l'épaule droite. Elle s'engourdit.

— La prochaine fois, je te paralyse pour le week-end, me dit-il.

— La prochaine fois qu'on se voit, lui rétorquai-je, je t'achèterai un kilo de gruyère ; avec la voix que tu as, tu dois le rendre râpé.

— T'en reveux ? fit-il, menaçant.

— Non, et toi ?

Les deux mecs silencieux imitèrent Larsen et s'assirent.

Pour les contrarier, il se leva et s'approcha de moi. Groetz m'empoigna. C'était inutile de vouloir éviter les coups. Je l'accompagnai dans ses deux torgnoles, mais je commençais à en avoir ma claque d'être pris pour un copain de régiment.

Il changea de ton en se frottant le tibia.

— Allons, voyons, vous n'avez aucun intérêt à ne pas être raisonnable. Nous pourrions très bien nous entendre, tous les deux. Il ne suffirait que d'un peu de bonne volonté. Je déteste la violence. Ne me forcez pas à y recourir.

— Loin de moi cette idée, répondis-je, avec le même sourire.

— J'ai besoin de savoir ce que vous savez exactement.

— Pas grand-chose, dis-je, des riens, des bribes d'idées.

— Mais quoi encore ?

— Je sais que, poursuivis-je, vous m'avez fait suivre et matraquer dans une ruelle ; que, lorsque je suis sorti du Cacatoès d'Or avec la petite blonde, vous m'avez fait suivre et vous l'avez tuée. Alors à mon tour de vous demander *pourquoi*.

— Écoutez, me dit-il, je sais bien que vous n'écrivez pas que des contes pour enfants, alors deux solutions : le F.B.I. ou un gang. Et ça, je le saurai ! De toute façon, je saurai ce que vous faites.

— Mais, enfin, c'est absurde, dis-je.

— Vraiment ? ironisa-t-il. Mais qu'y puis-je ? C'est vous qui êtes têtû, pas moi. Avec qui travaillez-vous ?

Je lui citai quelques noms d'éditeurs. Il sourit, mélancolique.

— Quel est votre équipier, vous n'êtes pas seul sur le coup ?

— C'est une petite fille, dont je tairai le nom, qui me fournit les idées ; et moi, je les rédige à peu près comme elle me les raconte.

Il approcha le bout incandescent de son cigare près de mon œil.

— Vous croyez que vous pourrez longtemps jouer les héros ?

— Vous ne croyez pas que vous vous en tirerez comme ça, dis-je. Touchez-moi et vous verrez !

Il prit un air soucieux :

— De toute façon, je vais être obligé de vous supprimer. Malheureusement, après le coup manqué de l'autre jour, je vais devoir prendre certaines précautions. F.B.I. ou gang, je m'en fous. Je les attends l'un ou l'autre de pied ferme.

— C'est une erreur, lui dis-je. Vraiment, Larsen, j'écris des contes pour enfants.

— C'est peut-être vrai, après tout, finit-il par admettre. (Il avait l'air affecté, soudain vieilli.) De toute façon, tu es trop fureteur pour

mon goût.

Je ne comprenais pas pourquoi il ne me parlait pas de Dinah. Pourtant, après hier soir, il aurait eu le temps de s'inquiéter.

Il me tira de ces considérations par une question plus que directe :

— Où est ta voiture ?

Elle était derrière le Gir-Za. Je le lui dis.

Il s'approcha, prit les clés sur la table, les tendit à Harry Groetz.

— Va avec eux, Jimmy, dit-il en se tournant vers le même dans le fauteuil, et prenez Budd.

— Vous savez que vous ne devriez pas les mettre au lit si tard, lançai-je.

Personne n'eut l'air de remarquer ma plaisanterie. Larsen continuait calmement ses explications :

— Vous le mettrez dans la voiture, et contre un mur. Aspergez-le de whisky. C'est un soiffard, et puis le feu prendra plus vite.

— Je ne me plaindrai pas de ne pas connaître le programme des festivités !...

— Bonsoir à Dinah, dis-je en sortant.

— Allez, viens me jeta Harry en me traînant par la manche.

Vingt minutes après, nous roulions vers le centre de la ville...

XVI

Arrivée devant ma voiture, Budd stoppa, fit une marche arrière et se gara contre le trottoir d'en face.

Deux flics passèrent, indifférents.

Harry arrêta Budd du doigt. Ils attendirent que les flics aient tourné le coin.

Budd ouvrit la portière, prit les clés qu'Harry lui tendait.

Il avait laissé le moteur tourner. Je me sentais les jambes comme du yaourt. Je savais qu'il fallait faire quelque chose, mais quoi, mystère !

Moi, j'étais sur la banquette arrière avec Harry. Le gosse sur le siège avant. Ils étaient tous les deux armés.

— Glisse-toi au volant, Jimmy, et suis-nous quand tu nous verras démarrer, dit Harry, et surtout ne nous perds pas, j'ai pas envie de rentrer à pinces.

Budd avait ouvert la portière de mon Oldsmobile et nous fit un signe de la main.

Harry Groetz me poussa du coude.

— Allez, mon gars, fit-il, on y va. C'est le moment. Et pas de blague ou je te flingue, et dans le ventre, pour que ça dure.

Je descendis de voiture. Lui derrière moi. Sa main droite était enfoncée dans la poche de son imperméable.

J'aurais pu me barrer, mais il n'y avait pas de monde dans la rue et, de toute façon, je savais que ce n'était pas le peuple qui les empêchait de tirer. Le petit strip-tease était là pour le dire – ou si vous préférez, il n'était plus là.

Nous étions arrivés au milieu du trottoir, lorsqu'une grande langue de feu jaillit du capot de l'Oldsmobile et, une fraction de seconde plus tard, une explosion violente la soulevait du trottoir. Nous fumes précipités, Harry et moi, sur la chaussée. Je me relevai à tout berzingue comme il sortait son revolver. Il avait heureusement la main coincée et se dépatouillait comme il pouvait.

Mon pied partit à la rencontre de son soufflant. Je le ratai et, pris par mon élan, le bout de mon soulier le cogna durement sous l'aisselle – il était déjà à demi relevé – pour le coup, il repartit en arrière

brusquement, se tordant de douleur sous le choc. Il avait lâché le revolver. Je m'en emparai et je n'eus que le temps de me rejeter en arrière quand Jimmy démarra.

La lope me loucha de peu, mais Harry, lui, prit le gros pneu sur la jambe. J'entendis un grand bruit d'os et un hurlement auquel vint se mêler celui d'une voiture de police.

Je soufflais comme un phoque.

De l'autre côté de la rue jonchée de morceaux de verre, il ne restait pratiquement plus rien de ma bagnole qui brûlait consciencieusement.

Le gros Budd, que des gars essayaient de sortir par la portière arrachée, avait le cou qui faisait un drôle d'angle avec les épaules. Un grand morceau de fer avait pénétré du côté de la trachée.

Ses jambes avaient l'air coincées, vu les efforts des gars, qui durent s'arrêter à cause des flammes. Je titubai et, machinalement, j'envoyai mon pied dans les reins de Groetz. Il se mit à gémir. Les gars faisaient cercle autour de nous. Ils retournèrent Harry, qui se mit à hurler. Ils n'osaient rien me dire et ils n'avaient pas tort.

Puis un corniaud s'approcha de moi pour me chercher des crosses. Je m'écartai discrètement, mais il me repéra pour me montrer aux flics. Il faisait toujours de grands signes du doigt dans ma direction, quand la voiture nous sépara.

— Jerry ! me criait une femme, monte vite, grouille-toi, qu'est-ce que t'attends ?

Je restais comme une andouille sur la chaussée, les bras ballants. Puis je me repris et montai dans la voiture qui démarrait déjà. Des sifflets de flics retentirent.

Nous prîmes le tournant sur les chapeaux de roues, nous roulâmes à tout berzingue pendant quelques minutes, enfin elle leva le pied de l'accélérateur et me regarda.

— J'avais peur d'arriver trop tard ! Allume-moi une cigarette, dit-elle. Il y a un paquet dans la boîte à gants. Ben, alors, tu es muet ? C'est le choc, ou quoi ?

Elle ne croyait pas si bien dire. Dans quel cauchemar m'étais-je endormi ? Où commençait la réalité ? L'illusion ?

Elle arrêta la voiture sous un réverbère :

— T'es malade ? T'es tout blanc. Eh ben, réponds-moi !

Elle me caressait la joue du dos de la main. Dinah n'avait jamais été si jolie.

— C'est toi, vraiment toi ?

— Mais qui veux-tu que ce soit ?

— Mais comment se fait-il... ?

— Quand Sam m'a dit ce que Budd et Harry étaient partis faire, j'ai cru que je devenais folle. J'avais peur de ne pas rouler assez vite. C'était atroce. Mais que s'est-il passé au juste ?

Je lui expliquai le peu que je savais. Elle redémarra et nous allâmes chez moi.

Elle n'y comprenait rien du tout, visiblement ; moi non plus, d'ailleurs ; mais je savais bien moins de choses qu'elle, sûrement.

— Qui est Sam ? dis-je.

— L'homme d'affaires d'Eric, Sam Leibovic. (Ce devait être le deuxième marié. Celui qui essayait de s'arracher le nez.)

Arrivés chez moi, j'éclatai de rire. La clé de mon appartement était restée dans la voiture avec Budd. J'en avais marre, de ce cirque. Je poussai la porte d'un coup d'épaule. Elle céda. Nous entrâmes. Je poussai le verrou. Il faudrait faire changer la serrure.

L'émotion passée, je me refaisais du mouron en pagaïe parce que je n'avais pas besoin d'imaginer ce qu'il se serait passé si ç'avait été moi et non pas Budd qui m'étais servi de la voiture.

Ce devait être un méchant dispositif branché sur le contact. Quel pot ! Mais qui donc avait bien pu faire ça ? Sûrement pas l'équipe de Larsen. Alors qui ? Si c'était le gars du Gir-Za, ça prouvait tout simplement que Khouroulis ne marchait pas, ou plus, la main dans la main avec Larsen.

Je faillis avoir encore un coup de sang quand je vis arriver Dinah avec deux grands scotchs ; je ne m'y habituais pas : encore une énigme à résoudre.

Elle vint s'allonger près de moi sur le canapé et m'embrassa longuement. Elle n'avait rien d'un fantôme. Elle se releva en soufflant.

— Dire que j'ai failli te perdre pour toujours, me dit-elle.

— Plutôt deux fois qu'une !

J'avalai un grand coup de whisky sec. Ça me fit du bien.

La coupure de ma lèvre, que le baiser de Dinah avait rouverte, me picota. Ça me remit Larsen à l'esprit.

Cette espèce de pourri avait décidément tout fait pour que je crève. Je lui revaudrai ça.

— Moi aussi, j'ai des questions à te poser, dis-je à Dinah.

— Quand tu voudras, dit-elle en se déshabillant.

D'une manière générale, la fatigue me donne des ailes. Une bouffée de chaleur me gagna le creux de l'estomac.

— Que veux-tu savoir ?

Elle alla mettre un disque sur l'électrophone, c'était le sextuor à cordes n° 2 de Brahms.

— Ça peut attendre demain, dis-je. J'aime trop la musique.

Elle revint vers moi. Nous étions si près l'un de l'autre que nous ne pouvions plus que nous battre ou nous embrasser.

Et je n'avais pas, ce soir, de raison de la frapper. Aussi, l'embrassai-je, sans penser à mal.

Elle y pensa pour nous deux.

XVII

C'est vers huit heures du matin que les flics s'amènèrent.

Ils nous réveillèrent. Je laissai Dinah au lit, fermai la séparation et j'allai ouvrir.

Caccintini et son acolyte mâchonnant son éternel cure-dents firent une entrée très remarquée.

Je me doutais bien qu'ils allaient venir, attirés par l'odeur. Ça n'avait pas manqué.

— On fait cavalier seul ? me demanda Caccintini.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire !

— Ben, voyons ! Voulez-vous que nous récapitulions ensemble ? D'abord vous nous téléphonez que vous venez de trouver le corps de Miss Willoughby. Rectifiez, si je me trompe. Le soir même, vous vous faites matraquer à mort par deux voyous. Vous filez de l'hôpital ; quelque temps après, la fille chez qui vous avez passé la nuit le soir de votre trempe se fait buter mystérieusement d'une rafale de mitraillette. Elle était sortie d'un taxi dont le chauffeur est à l'hôpital. Nous avons trouvé les valises de la fille, mais il n'y avait plus l'individu au complet gris que certains témoins affirment avoir aperçu.

J'allais l'interrompre. Il me dit :

— Remarquez bien que je ne vous accuse pas. Je sais parfaitement que ce n'est pas vous. Ce que je vous reprocherais plutôt, c'est de ne pas jouer mon jeu, et ça pourrait vous retomber sur les doigts, un jour ou l'autre.

« Entre-temps, j'apprends que lors d'une fusillade à l'intérieur d'un salon de thé, vous êtes parti avant l'arrivée de la police. Une femme était morte d'une balle de 7,65.

« Dernière chose et je vous quitte : saviez-vous que votre voiture avait explosé dans la Soixante-quinzième Rue ? »

J'estimai préférable de dire la vérité :

— Oui.

— Comment le savez-vous ?

Je vis dans ses yeux qu'il savait.

— J'étais tout près.

— Exact. Et c'est vous qui aviez donné vos clés à M. Budd Stephano, dont on a retrouvé les débris, bien sûr ?

— Non, je les avais laissées au tableau de bord.

— Ce n'est pas vous non plus qui avez frappé M. Harry Groetz, dit « La Tonne », pas plus que vous ne connaissez le gars qui a profité de ce qu'il était par terre pour faire du gymkana sur sa jambe. Comment se fait-il alors que vous n'avez pas attendu la police, si vous n'aviez rien à vous reprocher ?

Je me taisais.

— L'avis des témoins est que vous avez sauté dans une voiture qui passait par là. D'après la description du conducteur et de la bagnole, j'avais des doutes, mais ils m'ont passé quand j'ai vu la bagnole en bas de chez vous. Il va vous arriver des pépins. Faites gaffe, Fenwick, vous jouez avec le feu. Bref, si je compte bien, nous avons trouvé, après votre passage, un peu moins de six morts. C'est beaucoup, vous ne trouvez pas ?

Je trouvais, et j'en étais même désolé.

— Vous me faites penser au Petit Poucet qui, pour retrouver son chemin dans la forêt, laissait un caillou blanc tous les dix mètres. Vous semblez faire la même chose avec les cadavres. Méfiez-vous, Fenwick, les cadavres, ça ne sent pas bon et c'est moins joli que les petits cailloux blancs. Les ogres de la réalité sont moins grands mais plus cruels certainement que ceux de l'histoire. (Il soupira.) Allez vous pieuter, mon salaud !

Il eut un sourire évasif.

— J'ai toujours pensé qu'elle méritait mieux que Larsen, me dit-il à mi-voix.

Puis il reprit son ton officiel :

— Restez ici tous les deux et tenez-vous à notre disposition. Bon sang de bon sang ! vous avez pas fini d'en voir, avec moi !

Il renaudait encore dans l'escalier.

Je fis du café et j'allai en porter une tasse à Dinah.

C'est une des rares filles que j'aie vue aussi belle au réveil qu'au coucher. Elle était resplendissante ; le soleil pâlot lui rendait un petit hommage.

Elle s'étira. Je lui tendis le sucrier.

— Sans sucre, spécifia-t-elle.

J'étais ému de la voir ainsi, les draps serrés autour du corps, sa chaînette autour du cou.

J'écoutai le sage conseil de Caccintini et je me recouchai.

Elle buvait son café à petites gorgées, et moi, je la caressais.

Je me mis à jouer avec la chaînette en or faite de fines, très fines fleurs soudées par les pétales.

— Tu vas t'étrangler, en dormant avec ça.

— Non, dit-elle, elle appartenait à ma mère, je ne l'enlève jamais.

— Jamais ?

— Jamais, dit-elle.

Elle avait dans les yeux toute la tendresse du monde.

Je ne pouvais pas croire que cette fille mentît et, pourtant, je ne me souvenais que trop bien de cette autre fille si semblable à elle qui gisait dans le sous-sol du Gir-Za, une marque de saignée légère sur le côté du cou, froide et exsangue. Mais elle n'avait alors aucune chaînette.

On eût dit qu'elle lisait ce que je pensais, car elle me dit soudain :

— Que voulais-tu me demander hier soir ?

— Si tu m'aimais, mentis-je.

— Et quoi d'autre ?

— Rien !

— Sûr ?

— Sûr !

— Jerry, fit-elle, hésitante...

Je savais qu'elle allait parler. Elle se tut.

J'étais décidément très mauvais psychologue.

— M'aimes-tu ? finit-elle par dire.

Je dis « *Oui* », mais je savais qu'elle mentait et qu'elle voulait dire autre chose, mais je m'en fichais éperdument.

Ce n'est que l'après-midi que nous décidâmes d'aller manger un petit quelque chose pour nous remettre.

Puis, à pied, nous allâmes nous promener à Central Park, parlant de tout et de rien. C'était fort agréable, mais je devais rentrer, car Molly et Lillith devaient venir.

Dinah me dit qu'elle avait quelques courses à faire et quelques affaires à régler. Elle me promit de revenir le soir même. J'étais un peu ahuri de toute cette pluie d'événements qui me laissaient pantelant et muet, comme si j'avais roulé depuis huit jours du haut d'un toboggan géant. J'étais à tous points de vue absolument claqué.

J'étais rentré et assoupi depuis quelque temps quand Molly et Lillith arrivèrent. Lillith était adorable dans sa robe blanche en nylon. Molly était ce qu'elle est toujours, je n'avais rien à lui reprocher, si ce n'est de me causer un perpétuel tourment.

Avec elle, je me sens l'âme d'un saint Antoine et aussi celle du gars qui allait jusqu'à baiser les lépreux sur la bouche. Mais elle n'était pas

lépreuse. Il faudrait que je me fasse une raison.

Je leur fis une tasse de chocolat et je bus un grand scotch. Puis j'ouvris une boîte de beurre de cacahuètes et de confiture de myrtilles et je fis des tartines.

Nous commençâmes à travailler et je discutai avec Lillith de Bertrand le petit nuage. Elle parlait sans cesse, me gênant, il faut bien le dire, dans la contemplation de Molly, où je me trouvais plongé.

Au bout d'une heure, je n'y tins plus et je les emmenai au cinéma, toutes les deux. Le film était atroce, un film d'épouvante. Lillith mit bientôt sa main dans la mienne, et moi, je mis ma main dans celle de Molly. Je la sentis qui me regardait dans l'obscurité. Je ne tournai la tête que quand je fus certain qu'elle regardait à nouveau l'écran.

Son profil semblait translucide dans la pénombre mouvante du cinématographe. Sa bouche, légèrement relevée dans le coin, était à peine entrouverte. Elle gardait les yeux fixés droit devant elle, mais elle accentua très légèrement la pression de ses doigts sur les miens. J'étais saisi d'une émotion à nulle autre pareille. Elle se retourna vers moi. Sa bouche eut un léger clapotis humide qui accompagna son sourire. Elle s'approcha de moi très doucement et mit tendrement sa bouche sur la mienne.

Il fallait être sorti du collège depuis quinze ans au moins pour pouvoir apprécier ce baiser doux comme un duvet et qui portait en lui l'incomparable et savoureuse palpitation de la « première fois ».

— Vous avez bientôt fini ? me dit tout bas Lillith, qui me tirait par le bras. Où vous croyez-vous, tous les deux ?

— C'est la dernière fois que tu viens au cinéma avec nous, lui dis-je, mauvais.

Elle ne répondit rien, mais haussa les épaules et nous nous tîmes gentiment, la main dans la main. D'ailleurs, le film arrivait à sa fin.

En sortant, il était près de sept heures et je les raccompagnai chez elles en taxi. Au moment de nous quitter, Molly me tendit une main tendre et moite. Elle avait quelque chose à me dire, mais n'osait pas.

— Moi aussi, lui dis-je avec un sourire.

Elle leva des yeux étonnés, fronça son nez et se mordit la lèvre supérieure.

— A bientôt, me dit-elle.

Je lui envoyai un petit baiser.

XVIII

Je rentrai chez moi, me disant que Dinah serait peut-être rentrée. Elle avait les clés. Je me servis un grand whisky sans eau et fumai une cigarette ; installé dans un vieux rocking-chair, je me mis à lire des manuscrits pour tromper mon attente.

Mais plus Dinah tardait à venir et plus je repensais avec angoisse au spectacle abominable que j'avais découvert dans les sous-sols du végétarien. Je n'avais pourtant pas rêvé. Je me secouai et me mis à songer à des choses plus réelles.

J'avais un tas de trucs à faire demain : aller voir mon éditeur, lui prendre une avance et le faire patienter pour le dernier conte, jusqu'à la fin de la semaine ; passer au garage pour avoir une voiture d'occasion, parce que j'avais fait mon deuil de la vieille Oldsmobile ; puis l'assurance, pour voir ce qu'elle comptait me rembourser pour ma petite explosion. Pas grand-chose, à coup sûr.

J'en étais là quand le téléphone grelotta. Je crus que c'était Dinah.

— Fenwick ?

En répondant *oui*, je ne me mouillais pas.

On aurait dit quelqu'un qui essayait de déguiser sa voix.

— Mon nom ne vous dirait rien, mais j'ai beaucoup de choses à vous dire qui seraient susceptibles de vous intéresser.

— C'est à quel sujet ?

— C'est difficile à dire par téléphone, monsieur Fenwick, mais je pense que vous pourriez me retrouver au 17, Monroe Street, à Greenwich Village. Je vous y attends ; au troisième à droite.

On raccrocha. Un guet-apens était possible, mais on m'aurait attiré de façon plus sûre. Rien ne prouvait d'ailleurs que j'irais à ce rendez-vous fantaisiste.

Dinah tardait à revenir et je mourais d'inaction. Je finis par prendre mon imperméable, mon chapeau et me rendis à pied jusqu'à la prochaine station de taxis. Je risquais de ne pas en avoir pour longtemps, mais, de toute façon, j'avais laissé un mot à Dinah.

Je me fis cracher par le taxi à trente mètres du 17 de la rue, et je fis le reste à pied. C'était une petite rue bordée d'arbres. Des petits pavillons serrés les uns contre les autres côtoyaient des immeubles

vétustes, mais hauts de quatre ou cinq étages. Le numéro 17 était un de ceux-là. Je montai au troisième et je frappai à la porte de droite. J'entendis un bruit de souris de l'autre côté de la porte. Dans le silence, les premières gouttes d'une averse crépitèrent sur une verrière proche. La porte s'ouvrit.

J'avais devant moi un petit homme pâle et qui me souriait, semblait-il, de ses quatre rangées de dents.

— Entrez, monsieur Fenwick, entrez, je vous prie.

Il referma la porte silencieusement et, glissant plutôt qu'il ne marchait, il vint me rejoindre comme j'atteignais le salon.

C'était l'intérieur type puant de médiocrité que l'on trouve dans une certaine classe de la société américaine, la télévision surmontée d'un vase de fleurs artificielles, une grande photo du Congrès Démocrate, deux vieilles personnes de la Beat Génération de 1880, un vilain papier peint sur les murs qui tournait au pisseux. Une table centrale en bois laqué était couverte de magazines.

— Puis-je vous offrir une larme de sirop de caju ?

— De quoi ? dis-je.

— Du sirop de caju ! C'est une noix qui vient généralement des Indes et dont je tire le sirop nécessaire à ma consommation.

Je me demandais où j'avais bien pu entendre cette voix ou bien vu cette tête. J'aurais été incapable de le dire.

D'après sa conversation, ce devait être au Gir-Za, un ami de ma tante. Je restai debout, bien qu'il m'eût avancé une chaise.

— A quel sujet avez-vous cru bon de me faire venir, monsieur... ?

— Richter, je m'appelle Richter, s'empressa-t-il de répondre.

— Eh bien, monsieur Richter, si nous bavardions un peu sérieusement ? Avez-vous des embarras gastriques, voulez-vous de moi une promesse de vous donner ma fille cadette en mariage ?

— Il ne s'agit pas de cela, mais de quelque chose de mille fois plus sérieux. Que diriez-vous, monsieur, si je vous affirmais l'existence d'un trafic entre M. Khouroulis et le propriétaire du Cacatoès d'Or, Eric Larsen ?

— Je vous dirais bravo, mais je me permettrais de vous poser plusieurs questions : tout d'abord, avez-vous des preuves tangibles ? Ensuite, de quel trafic s'agit-il ? Et enfin, comment se peut-il que vous soyez au courant ? Voilà ! (Je croisai mes bras.)

Ses dents brillèrent. (Où avais-je vu cette bouche chevaline et osseuse ?)

— Opium, dit-il. Il s'agit d'un trafic d'opium que Khouroulis reçoit des hauts plateaux de l'Asie centrale, avec des meubles et des antiquités dont il fait commerce. Deuxièmement, j'ai des preuves, mais

nous y reviendrons. Enfin, comment se peut-il que je sois au courant de tout cela ? Eh bien, je vais vous prier de m'attendre une seconde.

Il passa dans une chambre attenante dont il ressortit aussitôt métamorphosé, et je reconnus la vieille amie de ma tante, amoureuse de Paracelse et d'Aleman.

— Eh bien, dit-elle d'une voix de fausset, pouvez-vous comprendre mes sources de renseignements ?

Il se mit à rire bêtement :

— Ah ! Ah ! Je suis ravi de vous avoir possédé comme les autres, tous les autres ! Une mèche de cheveux blancs, des lunettes, une voix aiguë, et hop ! ça y est ! Tous des imbéciles !

Je crus qu'il allait s'étouffer. Je lui tapai dans le dos.

— Si vous saviez comme c'est drôle, mon ami, d'être une femme quelques heures par jour. Surtout qu'entre nous, je n'ai plus l'âge où l'on peut craindre les hommages de certains hommes dans les lieux publics.

Il se remit à rire.

Un éclair gifla la nuit.

C'est alors qu'on frappa d'une façon qui me sembla *habituelle et convenue*.

Riant toujours, le petit homme alla ouvrir. Ça dut se passer très vite car j'avais encore son rire dans les oreilles quand j'entendis le coup de feu, sec et unique, amorti vraisemblablement par un silencieux, dans le calme de la nuit pluvieuse.

Je n'allais pas me faire flinguer bêtement. Je m'embusquai derrière la porte du salon et attendis que le gars vienne y faire un tour. Mais je l'entendis descendre l'escalier quatre à quatre. Il avait l'air pressé, le mec...

Je sortis de ma cachette. M. Richter était redevenu lui-même. En tombant, sa perruque avait glissé de son crâne, il avait perdu ses lunettes. Il gisait de tout son long sur le parquet de la petite entrée. La porte était toujours ouverte. La lumière s'éteignit dans l'escalier.

Je m'approchai de lui. Il soufflait et n'était pas encore mort. A première vue, ça semblait imminent.

— C'était un des hommes de Khouroulis...j'étais en train de rire, je n'ai pas pensé à prendre des précautions.

Il avait l'air de s'excuser.

— Ça ne sera rien, lui dis-je comme dans les films.

Il hocha la tête en guise de réponse, en homme qui sait.

Il me souffla :

— J'aimerais que vous sachiez plusieurs choses : avant tout, pour

Miss Willoughby, c'est moi qui l'ai tuée. Ce n'était pas pour la voler. Khouroulis m'avait chargé de reprendre certains papiers égarés, qui étaient tombés entre les mains de la vieille femme. Je croyais que c'étaient des papiers concernant la secte, alors qu'il s'agissait de trafic d'opium.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Est-ce que Caccintini voudrait me croire ?

— Quelle secte ? lui dis-je. Quelle secte ? Parlez !

— Le Gir Za Man.

Il leva vers moi des yeux comme étonnés de mon ignorance.

— Comment Khouroulis fait-il entrer l'opium ? Dans les antiquités ?

Il acquiesça. Sa tête dodelinait maintenant et son front se couvrait de sueur.

J'avais mis le doigt dans un foutu engrenage, jeudi dernier.

Puis, tout à coup, il mourut dans un « Ah ! » qui lui laissa la bouche ouverte. Il me souriait de ses quatre rangées de dents jaunes.

Ses yeux, semblait-il, se fixèrent définitivement sur l'image du Congrès Démocrate que l'on apercevait par la porte du salon.

Je fis un petit tour dans les trois pièces, ouvris un placard, une penderie. Des vêtements d'homme et de femme étaient rangés dans deux meubles différents. Quelle chose bizarre, que la vie. Voilà un homme qui passait son temps à s'habiller en femme, pour quelles raisons ? Quels mobiles ?

Mais il avait parlé d'une secte ! Le Gir Za Man. Qu'était-ce, sinon une réunion de piqués ? En tout cas, pas grand-chose !

Il me revint soudain à l'idée une de ses phrases. Mais quoi exactement ? Je finis par trouver : à propos du meurtre de Miss Willoughby, que je trouvais d'ailleurs, décidément complet (je n'avais qu'à imaginer l'horrible bataille qui avait dû précéder le coup d'épingle dans l'œil), il avait dit : « Je croyais que c'était pour la Secte, alors que c'était pour l'opium. » La Secte se trouvait évidemment au-dessous du Gir-Za. C'est dans les sous-sols installés comme des salons chinois que tout devait se passer. Mais de quelle secte pouvait-il bien s'agir ? Je n'en avais pas la moindre idée. Une fumerie d'opium, probable ! Il fallait que je prenne l'air, aussi je descendis l'escalier silencieux. Le coup de revolver n'avait réveillé personne.

Arrivé dans la rue, je m'acheminai jusqu'à un drugstore. La pluie avait beaucoup diminué. Je téléphonai pour avoir un taxi et ensuite à la police.

Caccintini n'était pas là. Je laissai un message pour lui dire où il pourrait retrouver Richter.

L'opérateur me dit :

— De la part de qui ?

— Du Petit Poucet, dis-je, et je raccrochai comme le taxi freinait.

XIX

Il ne me restait plus grand-chose à faire.

Il me vint bien à l'idée d'aller au Cacatoès d'Or, mais je me retins. Je me fis déposer devant chez Joe. Il y avait un monde fou. Je bus un Martini-gin pour changer un peu.

Joe vint me saluer, tout heureux de me voir. Et je le comprenais !

Il me dit que Palmer était dans le coin et qu'il me cherchait. Je finis mon verre et j'allai à la rencontre de Palmer.

Mais auparavant, je téléphonai à Dinah chez moi. Elle n'était pas encore là. Que pouvait-elle bien faire ?

J'avais peur que Larsen ne soit au courant de notre liaison. Elle avait été idiote de ne pas me dire où elle allait.

Un peu plus tard, il faudrait que j'aille chez Larsen. Maintenant qu'il n'avait plus ses deux gorilles, j'avais mes chances et puis j'avais à présent l'impression d'être blindé.

Je rencontrai Palmer au Queenie.

— Fenwick ! hurla-t-il.

— Hello, fis-je.

— Quoi de neuf ?

— C'est à toi qu'il faut le demander ; tu me cherches ?

— C'est vrai, finit-il par dire. (Il avait l'œil cerné de rouge, la voix pâteuse.) J'ai travaillé comme un damné depuis deux jours, la police fédérale vient d'arrêter un mec qui serait coupable de trois ou quatre enlèvements de femmes restés inexpliqués depuis sept ou huit mois. Il nie, évidemment, mais ça arrange bien les gars. Ils ont commencé à se bouger le jour où la fille du gouverneur Livingstone a été kidnappée. Il leur fallait absolument un coupable. Tu te souviens de l'affaire ? Ça date de six semaines, tout juste.

J'avais vu les titres, ça avait fait un foutu ramdam.

Palmer enchaîna :

— Les mecs du F.B.I. se sont tellement démenés qu'ils ont fini par piquer un gars, un récidiviste de l'attentat à la pudeur, tentative de viol, qui se trouvait dans le coin, à l'endroit juste où Clara Livingstone avait été enlevée. Alors, il a fait l'affaire.

— Qu'a-t-il fait de la fille ? demandai-je.

— C'est ça, l'ennui, c'est que le type ne paraît pas savoir de quoi il retourne. Il prétend avoir une activité de voyageur de commerce qui l'amène dans les patelins de la Côte, où le vieux Livingstone a sa propriété. Les flics sont persuadés que c'est lui. Ils sont en train de l'en convaincre. Il a déjà avoué qu'il la connaissait de vue. Seulement, bien sûr, il ne saurait y avoir d'accusation sans cadavre et il semble que le mec ne sache pas ce qu'il a bien pu en faire. S'il finit par avouer pour ce rapt-là, ils vont lui coller les trois autres sur le dos. Ça fait pas un pli. Nous sommes trop près des élections et l'opinion publique est trop montée pour qu'ils abandonnent.

— Mais ça m'a l'air léger, comme preuve, objectai-je.

— De toute façon, s'il a bien planqué les cadavres, il n'a rien à craindre. Il n'a qu'à prier pour qu'on ne retrouve pas de débris humains sur le territoire. J'ai l'impression que si on découvrait un charnier nazi en Autriche, on finirait par le convaincre de complicité !

— C'est affreux !

— Il n'est pas très sympathique, de toute façon, me rassura Palmer.

Son cynisme m'accablait.

— C'est tout ce que tu voulais me dire ?

— Non, reprit-il, bien sûr. (Un silence.) Je gardais ça pour la bonne bouche : j'ai là tous les renseignements qu'ils ont pu glaner et c'est drôlement étrange, me dit-il en me tendant deux pages dactylographiées et pliées en quatre, tu verras ça à tête reposée. En gros :

« Il y a bien une Oliver bibliothécaire à Charlottesville, pourtant elle ne s'appelle pas *Dinah*, mais *Priska*. Il semble que mes copains n'aient pas pu la joindre. Elle est en vacances, paraît-il. Et là où ça devient drôle, c'est que cette Priska Oliver, tiens-toi bien, a été le témoin à charge numéro un, il y a deux ans, dans une affaire de mœurs. L'accusé était un boucher du nom de Hans William Bluchner. Viols de petites filles et aussi de petits garçons. Ça ne t'étonne pas ? Bon. On a plaidé la folie, interné. Il s'est évadé et il a disparu.

— Mais dis-moi, auparavant, il avait menacé la bibliothécaire, le boucher ? Non ?

— Exact, pourtant, ce que tu ne sais pas, c'est que ce boucher avait un garçon de courses qui ne fait, avec le gars que les flics ont arrêté, qu'une seule et même personne.

J'exhalai profondément mon étonnement.

— Je pense, poursuivit Palmer, que personne n'a fait le rapprochement. Ça semble une pure coïncidence, mais il faudrait

fouiller la question mieux que ça.

— Ouais, grommelai-je.

— Et si tu me disais un peu ce qui se passe de ton côté, suggéra-t-il.

Je lui racontai absolument tout ce que je savais. A chaque macchabée, nous recommandions deux whiskys. Quand nous en fûmes à Richter, Palmer, qui avait de l'avance sur moi, s'effondra littéralement. Je le pris sous les bras et le raccompagnai chez moi en taxi. Je l'allongeai sur le canapé-lit.

J'allai me coucher sur mon lit de célibataire. Dinah n'était pas rentrée.

Mais j'avais trop bu pour m'inquiéter davantage. Demain il ferait jour !

Un instant après, je dormais à poings fermés.

XX

Le lendemain matin, je me tirai laborieusement du lit. J'étais vanné. Mais deux doigts de whisky et quelques litres d'eau sur le sommet du crâne m'éclaircirent singulièrement les idées.

Je sortis de ma douche et je commençai à me préparer une tasse de café. Palmer dormait encore comme un bienheureux.

Je me mis à réfléchir aux révélations de la veille, qui nous étaient parvenues de Charlottesville. Je lus le rapport que Palmer avait reçu.

J'appris ainsi que Dinah – ou Priska Oliver – n'était citoyenne de la ville que depuis trois, quatre ans. On ne savait rien de sa famille.

Je lus « l'affaire Bluchner » dans le détail. La figure du boucher telle qu'on l'imaginait dans ce texte était pour le moins étrange : un gros homme qui avait hérité de son père, qu'il haïssait, une boucherie qu'il avait tenue jusqu'au procès avec un profond dégoût, à en croire les psychiatres.

Fortement bouleversé par la mort de sa mère dont l'éducation l'avait profondément marqué, il avait fait une retraite religieuse et mystique de plusieurs mois, laissant la boucherie aux seuls soins d'un gérant et d'un garçon.

C'est après cet accès de fièvre mystique d'une religion bidon, mais qui n'était pas précisée, que le scandale se déclencha. Une petite fille se plaignit à une amie de sa mère qui alla voir la police avec elle.

Une enquête permit de découvrir plusieurs autres jeunes victimes des deux sexes, qui n'avaient pas osé se plaindre.

Les avocats plaidèrent l'irresponsabilité.

Je laissai un mot à Palmer lui demandant de se renseigner sur l'état civil exact de Priska Oliver.

Je finis la dernière bouteille de whisky au goulot et j'allai marquer qu'il fallait en acheter sur « l'ardoise-des-choses-à-faire ».

Dans la cuisine, la vaisselle n'était pas encore lavée. Je pris un des verres vides dans l'évier, celui avec du rouge à lèvres, j'allai le poser sur le mot pour Palmer et je lui demandai de s'arranger pour avoir des tuyaux à la police sur la propriétaire des empreintes digitales.

Je lui donnai également rendez-vous chez Luigi vers midi, une heure.

Je pris mon imperméable et filai chez mon éditeur car nous étions le dernier jour du mois.

J'honorai la secrétaire d'un baiser pudique et lui demandai des nouvelles de ses enfants. Rassuré sur ce point-là, je la priai de m'annoncer, ce dont elle se chargea fort bien.

Une seconde après, j'étais obligé de fermer les yeux de toutes mes forces pour ne pas recevoir un éclat de voix dans l'œil.

Pourtant, je repartis, environ une demi-heure après, nanti de quoi passer deux semaines à l'abri. Je caressai le peu de secrétaire qui n'était pas sous le bureau, et quand je dis « le peu », c'est façon de parler, bien entendu.

Puis j'allai au garage, où je louai une vieille Studebaker décapotable avec laquelle je comptais faire un maximum de ravages.

De là, enfin, je me rendis à ma compagnie d'assurances, où je fus étonné de ne pas trouver quelques cadavres (j'en avais pris l'habitude depuis ces quelques jours) et j'en sortis à peu près satisfait de la vie et un peu moins des assureurs.

Je pris le chemin de Greenwich Village, passai avec un brin de recueillement devant le 17, Monroe Street, et m'arrêtai devant le magasin d'antiquités du sieur Khouroulis. Ce fut sa secrétaire qui me reçut. Elle allait merveilleusement bien avec le décor.

— M. Khouroulis n'est pas là, me dit-elle sans le moindre accent.

— Vous m'en voyez ravi, dis-je.

Elle leva sur moi des yeux sombres rehaussés de kohl.

— Que puis-je pour vous ?

Je ne savais pas très bien ce qu'elle pouvait pour moi. Je pris l'air énigmatique des gens qui savent et hochai placidement la tête, comme les Chinois, dit-on, ont coutume de le faire.

— Quand reviendra-t-il ?

— Pas de la journée, vraisemblablement.

— Je ne vous ennuie pas, au moins ? dis-je, en m'installant dans un coin du divan.

— Pas le moins du monde, répondit-elle poliment. Voulez-vous du sirop de caju ?

Je faillis dire : « Du sirop de quoi ? » et puis je me retins.

— Non, merci, vraiment pas, fis-je, mais si vous avez deux doigts de whisky, rhum ou gin, je ne saurais refuser.

— Il doit y avoir du cognac quelque part par là.

Elle alla chercher une bouteille blonde de forme suggestive.

Elle me laissa me servir. Je m'en acquittai de mon mieux.

Je me relevai et me mis à regarder attentivement les antiquités.

Mon poulx était à cent quarante, j'avais les joues en feu. La proximité de cette fille me bouleversait.

J'eus comme une décharge électrique à travers tout le corps quand elle me toucha le bras. Je lui fis face. Elle me regardait, languide et mystérieuse.

— Est-ce pour M. Khouroulis que vous êtes venu ? dit-elle.

Je ne savais plus très bien moi-même.

— Non, dis-je, et vous le savez bien !

Elle se pencha vers moi, croisa ses mains autour de ma nuque et, s'accolant à moi de tout son être, elle m'embrassa longuement.

Puis elle me prit par la main et nous allâmes tous deux fermer la porte du magasin. Elle ne cessait de me regarder avec un regard doux – et triste, peut-être. Le rideau du petit salon à peine tiré, je l'attirai à moi, la soulevai et la portai jusqu'au divan.

Peu après, quand – comme les Français ont coutume de dire – la glace fut rompue, je m'allongeai gentiment, la tête au creux de ses cuisses dorées et je la laissai me raconter des histoires pour les enfants de son pays.

Il fallut que je me secoue pour ne pas rester là plus longtemps qu'il n'eût été convenable de le faire. Nous nous rhabillâmes et je l'emmenai manger un steak au poivre chez Luigi.

Quand on me vit entrer, une maharanée au bras, mon succès fut immense. Palmer nous gratifia d'un long sifflement d'admiration qui troua le silence brusquement établi. Je les présentai.

Elle nous quitta un instant pour se diriger vers le fond de la salle. Son passage fut ponctué par le bruit que font quarante couverts d'argent se posant dans l'ensemble parfait d'un « reposez armes ».

Palmer m'apprit que j'avais reçu un coup de fil, mais que le correspondant avait raccroché quand il avait su que ce n'était pas moi.

Je lui demandai de ne pas parler de nos affaires pendant le repas. Il acquiesça et me dit qu'il allait se mettre à la chasse aux renseignements complémentaires.

Le silence et les bruits de couteaux qui se posaient pour la deuxième fois nous prévinrent du retour de Drabinjath. Je l'accueillis avec fierté. Elle s'installa face à nous sur la banquette.

Palmer était visiblement ému au plus haut degré et je profitai de ce qu'ils faisaient plus ample connaissance pour me laisser aller à mes inquiétudes variées.

Que faisait Dinah ? Que faisait Dinah ? Que faisait Dinah ?

Drabinjath était en train d'expliquer à Palmer que si elle parlait si bien l'anglais c'était parce que son père était officier supérieur de l'armée des Indes, quand un marchand de journaux entra en coup de

vent.

Palmer, les sens aiguisés par quelques années de métier, ne fit qu'un bond et revint avec sa proie : un exemplaire de la dernière édition.

Un titre barrait la première page et nous apprit que l'auteur présumé du rapt de Clara Livingstone avait été assassiné dans sa cellule entre deux interrogatoires.

— Nom de Dieu de bon Dieu ! faisait Palmer, et je savais qu'il le pensait.

Il nous quitta avant la tarte. Drabinjath et moi-même, avec le calme des philosophes orientaux, finîmes notre steak succulent, prîmes une tarte maison, un café, et je la raccompagnai à son boulot chez papa Khouroulis.

Je revins en ville en quatrième vitesse et je téléphonai d'abord chez moi, puis chez Larsen, au numéro que Dinah m'avait donné et que j'avais trouvé sur la pochette d'allumettes.

Ce devait être celui de la maison où j'avais été.

Je pensais, pendant que la sonnerie se répétait, que ça ne serait pas une mauvaise idée d'aller y faire un tour, juste pour voir.

Je n'eus pas de mal à retrouver le chemin que j'avais pris deux jours auparavant. J'arrivai devant le grand portail négligemment ouvert. Laisant la voiture sur le bas-côté de la route, je suivis la grande allée de gravier qui me conduisit en tournant jusqu'au perron au pied duquel je trouvai un cadavre de chien policier. Je le retournai du pied. Les poils du poitrail étaient collés et noirs de sang en trois endroits distincts.

Je fis le tour de la maison silencieuse et retrouvai le perron et le chien. Je montai les marches et poussai la porte, qui céda docilement.

Je savais d'ores et déjà que j'allais dégotter un cadavre, bien que la maison me parût vide au premier abord.

J'inspectai rapidement les salles du bas.

Je m'étonnais de les trouver si différentes de ce qu'elles étaient restées dans mon souvenir. La lumière du jour les rendait insignifiantes et paisibles.

Je montai ensuite à l'étage et, dans la pièce où j'avais été enfermé et menotté, je le trouvai. C'était le troisième type qui m'avait accueilli lorsque j'étais descendu voir Larsen. Il avait dans les vingt-huit ans, une grande ecchymose au front, violette, où le sang affleurait.

Je l'avais bien dit, que je trouverais un cadavre ! Et je l'avais devant les yeux.

Ses deux bras étaient relevés au-dessus de sa tête et la chaîne des menottes était passée autour d'un barreau.

J'allais ressortir quand je vis, sur la carpette au pied du lit, quelque chose qui me fit battre le cœur.

Je me baissai et je ramassai la chaînette de Dinah.

C'était bien, il n'y avait pas à s'y tromper, les mêmes petites fleurs jointes par les pétales.

Quand je me relevai, le mec me regardait de tous ses yeux, *deux*, pour être plus précis. Je sursautai.

Puis il me sourit ; alors, ma foi, je lui souris à mon tour.

— Je préfère que ce soit vous, je ne vous le cache pas, finit-il pas dire.

— Où est Dinah ?

— Si je le savais !... dit-il avec un geste aussi évasif que sa position le lui permettait. Sortez-moi de là et je vous raconterai tout.

— Où sont les clés ? dis-je en regardant autour de moi.

— Ne cherchez pas, répondit-il, ils sont partis avec.

— Qui, *ils* ?

— Deux Chinetoques ! Avec les clés et Dinah.

— Des Chinois ? m'exclamai-je.

— Oui, ou alors des cousins germains.

— Qu'est-ce que vous faisiez avec Dinah ?

— Larsen m'avait demandé de la tenir à l'œil – il voulait pas qu'elle s'en aille avant son retour. Il râlait après elle, c'est tout ! Dites, vous voulez pas essayer de forcer le cadenas ? Il doit y avoir une lime à ongles dans la poche de ma veste.

Je fouillai la veste, j'y trouvai un gros revolver, vérifiai qu'il était chargé, j'ôtai le cran d'arrêt et le glissai dans ma poche. Je finis par trouver la lime, avec un peigne dans un écrin.

— Je l'avais oublié, comme un con !

— Quoi ? fis-je, distrait.

— Le soufflant.

— Si vous m'emmerdez, dis-je en abandonnant le cadenas, je vous laisse là avec vos menottes et quand on reviendra vous chercher, vous serez mort de faim et bouffé par les rats.

— Bon, ça va, me dit-il, vous vexez pas. Libérez-moi et je vous embrasse.

— De toute façon, je n'arriverai jamais à prendre une lime pour une clé et je suis pressé.

— Vous n'allez pas me laisser moisir là, râla-t-il.

— Vous avez une autre idée ? aboyai-je.

Il regarda vers le ciel, désespéré. Il réfléchissait.

— Dévissez le barreau du lit, finit-il par dire. J'aurai encore les menottes, mais ça sera un progrès.

Deux minutes après, il se relevait et se dégourdit les membres.

— Et Dinah, que vont-ils en faire ? m'inquiétai-je.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Je lui allongeai une torgnole.

— Tu devrais attendre d'avoir les mains libres au moins pour dire des conneries.

Il se releva et se passa le revers des mains sur les lèvres.

— Et alors ?

— Et alors, lui dis-je, maintenant tu vas me dire où je peux trouver Larsen, et vite.

— Pour qui vous me prenez ! s'exclama-t-il.

— Pour une lopette qui a les mains attachées et qui va aller s'expliquer avec les flics si elle ne répond pas poliment.

Il protesta un moment pour la forme. Pour la forme, je lui refilai une ou deux baffes. Je commençais à perdre trop de temps à mon goût et ça me faisait renauder.

— Les condés me garderaient pas une seconde, dit-il, ils n'ont rien contre moi.

— Rien contre toi ? Fais-moi confiance, je leur en refilerai, des trucs contre toi, et pas qu'un peu.

— Vous avez rien à me reprocher, qu'il fit.

— Oh ! non ! lançai-je, juste une petite complicité dans un trafic d'opium et un rapt.

Sa mâchoire inférieure se fit soudain très lourde. On aurait dit qu'il mangeait sa soupe.

— C'est chaud ? m'enquis-je.

Il profita de ce qu'il avait la bouche ouverte pour me dire alors tout ce que je voulais savoir sur Larsen. Pour un peu, il m'aurait donné son père et sa mère en gratification.

J'en savais assez. Je m'apprêtai à partir.

— Eh ! soyez pas vache, dit-il, vous allez pas me laisser comme ça ?

Comme je suis gentil, je pris mon temps, je bataillai un bon moment et fis sauter la menotte droite. Je lui laissai la lime à ongles et qu'il se dépatouille ! Ce vendu !

Il me remercia poliment et je lui conseillai de se tenir peinard car c'était bientôt la fin du gang de Larsen.

Il eut l'air de comprendre.

Je redescendis au pas de course vers la voiture. Je n'avais pas une minute à perdre si je voulais tout liquider avant ce soir.

Ces mecs-là m'avaient fait trop de misères pour que je les épargne, autant Khouroulis et sa clique de Chinetoques que Larsen et ses peaux-rouges !

Je ne comprenais pas encore très bien les rivalités qu'il pouvait y avoir entre ces deux-là, mais elles existaient, à preuve l'enlèvement de Dinah.

Je me doutais de l'endroit où Khouroulis l'avait enfermée.

J'étais presque sûr qu'il ne la zigouillera ! pas le soir même, car, d'après ce que j'avais pu apprendre de Drabinjath et du petit mec aux menottes, Larsen et lui étaient ensemble pour la journée dans une maison de campagne sur la route de Tarrytown... A moins que le petit gars m'ait blouzé, ça ne serait pas difficile à trouver. J'avais pour une heure de route environ, mais il commençait à se faire tard.

Je m'arrêtai à une station-service de la route et fis faire le plein. En attendant, je bus un Coca-Cola, il n'y avait rien d'autre, et je repris la route.

Je me demandai, tout en cherchant le coin, si je n'aurais pas bien fait de téléphoner à Caccintini, mais, tout bien réfléchi, pour l'avertir de quoi ? D'un trafic d'opium ? Je n'avais aucune preuve, pas le moindre morceau de pipe, pas la plus petite fumerie. Seulement l'affirmation d'un vieux toqué travesti qui n'avait su que mourir pour se rendre plus convaincant.

Il y avait bien l'enlèvement de Dinah, mais je n'étais pas son père, pour me plaindre, et si elle ressortait comme la fois où je l'avais cru morte, j'aurais l'air de quoi ?

Il ne me restait qu'une chose à faire, foncer de l'avant.

Il devait être sept heures du soir quand j'arrivai sur la route secondaire dont m'avait parlé le petit gars. Je la pris jusqu'à l'embranchement. Le jour tombait et je n'avais pas de temps à perdre. Je roulai à tombeau ouvert, tant et si bien que je faillis ne pas voir la maison.

Je freinai une centaine de mètres plus loin que le petit chemin qui y conduisait. Elle était isolée près d'un bosquet de mélèzes. Je laissai la voiture sur l'herbe et je descendis. Je sentais contre ma cuisse la présence réconfortante du revolver.

Réconfortante ! Encore un peu et je me prenais pour Superman.

En tout cas, je commençais à m'expliquer la mentalité des voyous qui croient que tout leur est permis.

Je connais deux choses pour faire d'un homme sain un maniaque de la puissance : le revolver et la voiture, car il suffit, dans les deux

cas, d'une petite pression de la main ou du pied pour libérer une force disproportionnée avec le geste dont elle est née.

Je philosophais tout en marchant sur l'herbe au bord de la route. Comme j'arrivai au petit chemin, je n'eus que le temps de me planquer dans le fossé, la grosse Bentley de Khouroulis prenait le tournant et la direction de New York.

— C'est trop bête, dis-je tout haut.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire, c'était d'aller jeter un petit coup d'œil à la maison.

De loin, cette maison, c'était pas grand-chose ; d'ailleurs, ça ne gagnait rien à être vu de plus près.

J'en fis le tour de loin, pour pouvoir l'aborder par-derrière.

Je marchais mollement sur des aiguilles de mélèzes et me trouvai bientôt derrière la bâtisse même.

Pas de porte, mais une fenêtre assez haute. Je me faufilai sur le côté, coulai un œil par une fenêtre. Ça m'avait l'air du rendez-vous de chasse habituel.

Sur une grande table cirée, Larsen et le vieux marié (ça devait être Sam) étaient en train de discuter ferme devant une liasse de papiers, grosse comme les œuvres complètes de James Hadley Chase, qu'ils épluchaient avec la conscience de deux employés de banque à la recherche d'une erreur d'un million. Ils étaient en tout cas à leurs affaires et je comptais en profiter.

Je regardai en douce vers le devant de la maison. Il y avait la voiture de Larsen. Vraisemblablement, le jeunot de l'autre jour, le seul survivant de l'explosion, devait rôdailler dans un coin, à moins qu'il ne dorme. Bientôt, il allait se pointer et je serais refait.

Je revins derrière la maison et j'allai jeter un coup d'œil de l'autre côté de la bâtisse. Là s'ouvrait un vantail de cave. Je dus me baisser pour y pénétrer.

Au bout de quelques instants, m'habituant à la pénombre, je repérai un interrupteur électrique et, repoussant la porte afin de ne pas être trahi par la lumière, je descendis les quelque quinze marches qui me menèrent à la cave.

Je sus ce que j'avais sous les yeux sans en avoir jamais vu auparavant.

C'étaient de petites briquettes brunes, hautes de quatre centimètres environ, longues de douze et larges de six, soigneusement empilées contre un mur. Il y en avait deux ou trois cents au bas mot.

Elles étaient marquées de traces végétales comme si, enveloppées dans des feuilles alors qu'elles étaient molles, elles en avaient gardé l'empreinte en séchant. Ça et là, il y avait même une feuille entière,

sèche et brunie, elle aussi, qui était restée collée à la briquette.

Je n'avais aucune idée de la fortune que cette masse d'opium pouvait représenter, mais j'en connaissais un qui serait ravi de voir ça de plus près.

Je remontai, éteignis la lampe et sortis.

Je refermai la porte et je remis la clé dans ma poche.

La nuit était tombée, totale et bête, sans lune, et je manquai me foutre par terre en me prenant le pied dans une racine.

Je fis le tour de la maison de façon à ne pas essuyer de surprise et je vis, en passant courbé, que Larsen et Sam étaient toujours penchés sur leur problème.

J'allais passer le coin quand quelqu'un toussa ; je me figeai dans l'ombre et j'attendis. Au bout d'un moment qui me parut une éternité, je distinguai le bout rougeoyant de sa cigarette. Il était tout bonnement assis sur les marches du perron, à prendre le frais, pépère.

Il ne me restait plus qu'une solution, la fenêtre du premier étage. Je me retrouvai bientôt dans le bosquet de mélèzes. J'avais repéré que les branches du plus gros devaient passer à un mètre du toit. Je pris mon courage à deux mains et commençai une grimpe comme quand j'étais tout môme.

Je me mis à califourchon sur la branche et il ne me resta bientôt plus qu'à progresser par à-coups jusqu'au toit dont je distinguais la masse sombre qui se détachait sur le ciel.

Dans l'alignement du faîte scintillait l'étoile Vesper et ça me donnait du courage. Arrivé à l'aplomb du toit, je me laissai glisser en souplesse et faisant gaffe de ne pas bouger les tuiles, je m'aplatis juste au bord, le corps à moitié dans le vide, parallèle à la pente du toit. De mon bras droit, pendant, je me mis à chercher la poutre maîtresse et je la trouvai à tâtons, par en dessous.

Si ma mémoire était bonne, et l'architecte logique, elle devait se trouver à l'aplomb de la fenêtre.

J'assurai ma prise et me laissai couler ; j'étais maintenant suspendu dans le vide à quelque dix, douze mètres du sol et je cherchais désespérément de mes pieds l'appui de la fenêtre. Je finis par le trouver, un peu décentré et plus en retrait que je ne l'avais cru.

Je repris mon souffle, mais il n'était pas encore question que je lâche ma prise car la fenêtre était fermée.

Je commençais à avoir mal aux doigts.

Je me mis à prier et poussai d'abord doucement, puis enfin d'un coup sec mon pied dans le joint de la fenêtre. Elle céda avec un bruit qui pouvait passer dans la nuit (pourtant silencieuse) pour un craquement de meuble. Je l'ouvris toute grande, toujours avec mes

pieds, puis, me fiant à la Providence, je fis un mouvement de pendule pour, au moment propice, me lâcher et, d'un coup de reins, me lancer dans le trou noir de la fenêtre.

J'atterris sur le plancher en souplesse, à croire que je n'avais fait que ça toute ma vie.

Je fis à tâtons le tour de la chambre.

J'éclairai une seconde, le temps d'entrevoir le mobilier, la place de la porte. Un instant après, j'étais dans le corridor. Je regardais soigneusement les endroits où je posais les pieds et j'avancais, de ce fait, assez lentement. Arrivé au rez-de-chaussée, le sol étant en dur, j'y allai plus franchement.

Je sortis mon revolver, l'ajustai dans ma main et poussai la porte, tout fier de moi.

Ils se retournèrent comme des truites sur une mouche artificielle. Je refermai la porte et m'y adossai.

— Chut ! leur fis-je en leur désignant le plafond de mon revolver, le petit dort.

— Joli travail, finit par me dire Larsen.

— Merci, dis-je, flatté. Je ne m'y serais d'ailleurs pas aventuré tout seul si vos deux gorilles étaient encore parmi nous, mais, Dieu merci, le Seigneur en a décidé autrement.

Il n'avait pas l'air d'apprécier l'ironie, papa Larsen !

— Vous permettez, lui dis-je en m'approchant jusqu'à le toucher et, voluptueusement, je lui enfonçai mon revolver dans le ventre.

C'était mou. Je le tâtai, sortis le contenu de ses poches et l'étais sur la table.

— Vous voulez savoir la vérité sur mon compte, hein ? Eh bien, je vais vous la dire : je suis *réellement* un écrivain de contes pour enfants !

C'est alors que l'autre corniaud ouvrit la porte et tout se passa très vite.

Il était en train de dire : « Patron... », quand le reste se colla à son palais. Il porta la main à sa poche tandis que, ne restant pas inactif, je sautais de côté en pointant mon arme sur lui. La détonation me fit mal aux oreilles et je fus littéralement stupéfait quand je le vis tituber et porter sa main gauche à son poignet droit. Le revolver qu'il venait de tirer de sa poche rebondit sur une chaise, puis par terre.

Je crus un instant que c'était Sam ou Larsen qui avaient tiré, sans toutefois très bien comprendre pourquoi ils auraient fait ça, mais je leur jetai un coup d'œil et je fus vite édifié.

— Le voilà bien avancé, maintenant, dis-je.

Je ne reconnus pas ma propre voix, j'avais dû prendre froid. J'étais

enroué, subitement.

Je toussotai. Larsen me dit alors :

— C'est sans doute dans Fenimore Cooper que vous avez appris à tirer, n'est-ce pas ?

— Écoutez, Éric, ce n'est pas pour ça que je suis là.

Et, tout en exposant mes petites idées, je m'approchai du revolver que je remis dans ma poche. On n'est jamais assez prudent.

Je finis par leur demander s'ils savaient où était Dinah. Ils me répondirent qu'ils ne savaient pas. Je les traitai de foutus menteurs et leur dis que j'étais passé à la maison de New York avant de venir ici, mais que j'y avais été précédé par deux Chinois qui avaient emmené Dinah.

— Qu'y a-t-il entre vous et Khouroulis, Larsen ? dis-je de mon ton le plus autoritaire.

Il eut une moue qui voulait dire : « Qui est Khouroulis ? » Alors je précisai :

— Figurez-vous que je l'ai croisé comme j'arrivais et que j'ai également eu le temps de faire un tour à la cave.

— Dans ces conditions, me dit Larsen, vous comprendrez certainement que, « écrivain de contes pour enfants » ou non, je ne pourrai absolument pas vous supporter vivant, car vous seriez un perpétuel danger pour moi.

Je l'assurai de ma plus parfaite compréhension, d'autant plus que j'osais espérer qu'il ne sortirait pas tout blanc de cette aventure.

J'essayai encore de savoir ce qu'il y avait avec Khouroulis, mais Larsen ne voulut plus rien dire.

Je n'avais plus beaucoup de temps à perdre avec de pareils zigues. Je les fis s'entre-ligoter, je vérifiai le tout et, raflant les papiers, je les glissai dans un porte-documents qui traînait contre le pied de la table. Je cherchai en vain un téléphone dont j'aurais pu arracher les fils.

J'éteignis toutes les lumières, sauf celle du salon où ils se trouvaient, et je partis, sans oublier une demi-bouteille de whisky qui traînait dans la cuisine.

Je retrouvai ma voiture sur le chemin, et alors là, je vous prie de croire que je ne dormis pas. Je m'arrêtai au poste à essence et je téléphonai à Caccintini. Il fut étonné de ne pas m'entendre lui annoncer un nouveau décès :

— Je vous ai cherché partout, hurla-t-il.

— Je ne suis absent que depuis quelques heures, fis-je, et je lui conseillai d'aller en vitesse voir ce que je lui laissais dans la maison de campagne de Larsen.

Il n'en crut pas ses oreilles.

— Un vrai dingue !... disait-il, un vrai dingue, un vrai dingue !

Je lui demandai s'il était rayé et raccrochai avant qu'il ait pu me demander ce que j'allais faire maintenant.

J'étais si gonflé que je me jurai, en reprenant la route, de monter une agence de détective privé.

Je bus un coup de gnôle à la bouteille volée et je me sentis tout ragaillardouché.

J'arrivai à New York comme il était un peu plus de neuf heures trente. Peu après, je freinai et garai ma tire à deux rues du Gir-Za.

Maintenant que j'étais à deux pas, j'étais pris d'un doute affreux : et si Dinah n'était pas là ? Ou s'ils l'avaient déjà tuée ?

J'aurais été bien avancé en jouant les Zorros.

Bon Dieu, il ne manquait plus que ça !

Rien qu'à cette pensée, mon cœur battait plus vite et j'allongeai le pas.

Puis mon optimisme reprit le dessus et, tel Daniel, j'allai aux lions...

XXI

Je ralentis le pas aux approches du Gir-Za Comme j'arrivais devant le restaurant proprement dit, je jetai un coup d'œil. Entre les deux rideaux tirés de la fenêtre, je vis qu'il ne restait plus qu'un ou deux clients. Il n'y avait ni Khouroulis ni qui que ce fût de la bande.

J'arrivai devant le corridor qui menait à la cour et m'y engageai.

A part deux chats qui jaillirent des poubelles, il n'y avait âme qui vive. Au loin, par-dessus les toits, des gars devaient s'en donner à cœur joie, un pick-up jouait un air tellement lointain que je n'en saisisais que des bribes. Par-delà le mur et les cuisines, c'était la rue.

Je m'enfonçai dans le recoin des poubelles à l'aveuglette car il n'y avait pas la moindre lumière. Je fis tomber une boîte de conserves de la poubelle pleine. Ça fit un raffut du tonnerre, mais je ne m'inquiétai pas, ça devait arriver souvent avec les chats du quartier.

Je retrouvai la première porte et descendis l'escalier au bas duquel se trouvai, comme je m'y attendais, la porte blindée. Elle était fermée. Il ne me restait plus qu'à attendre qu'elle s'ouvre d'elle-même (peu probable !) ou à trouver une autre issue.

Je finis par remonter l'escalier, et prudemment je m'aventurai dans la cour éclairée par la seule lumière des cuisines du restaurant.

Il n'était pas question que je fasse un esclandre en passant par la salle à manger. Il ne restait donc pas trente-six solutions.

Je m'approchai des cuisines et entrai – les deux Chinois me dévisagèrent, indifférents, me sembla-t-il.

— Qu'est-ce que vous nous faites de bon ? m'enquis-je poliment.

— La vaisselle, monsieur, répondit poliment le plus jeune, un même de treize, quatorze ans.

L'autre l'apostropha en chinois ou presque, car, à vrai dire, ils n'avaient pas tellement l'air chinetoque que ça. Ce devait être des Népalais ou des habitants du Boutang.

Je désignai la porte du fond et je traversai la cuisine en disant :

— Directeur, directeur, ami...

Le vieux me fit non de la tête vigoureusement et, prenant un couteau de cuisine, il vint se placer entre la porte et moi. Alors, je sortis mon gros tromblon et le lui braquai sur le bide. Il tressauta et

devint gris. Le gosse se mit à piailler.

— Alors ? j'y vais, tu crois, voir le directeur ?

L'autre, le vieux, baissa lentement ses mains vers ses poches, en souriant, et, de la main gauche, il prit une paire de lunettes qu'il se posa comiquement sur le nez.

— Allez, du vent, je passe ! dis-je.

Il me sourit alors, comme si, avec des lunettes, il m'avait reconnu, ouvrit la porte et s'effaça pour me laisser passer, en baragouinant :

— Moi, excuses, pas comprendre.

Je pris l'air condescendant des peuples civilisés et lui tapotai la joue en passant.

Je montai un escalier assez raide qui s'ouvrait devant moi. Arrivé en haut du palier, on trouva une porte. Sans frapper, j'entrai.

C'était une pièce assez nue et austère avec un canapé sur lequel la petite tapette de l'autre jour, client du Gir-Za, lisait des illustrés pour enfants ; le pouce profondément enfoncé dans la bouche, il se caressait les dents du fond avec un plaisir évident, quand il me vit. Il profita de ce qu'il avait la bouche ouverte pour sortir son pouce.

— Alors, comment va papa, Miss Begot⁽¹⁰⁾ ? lui dis-je.

— Que faites-vous ici ? arriva-t-il à sortir après le pouce.

— Je suis venu chercher ma petite fiancée et je compte sur toi pour me dire où elle est cachée.

— Vous pouviez pas mieux tomber !

— Allez, assez rigolé ! Ça fait quelque temps que je lui cours après et c'est pas un corniaud de ton espèce qui va m'empêcher de la ramener à la maison.

— Je ne vous dirai pas où elle est, et puis, d'abord, je ne sais pas de qui vous voulez parler.

C'était bien ce que je pensais, l'autre jour. En pleine forme et après avoir gobé un œuf, il devait arriver au contre-ut.

— Sois pas bête, dis-je, pour ce que tu peux en faire, tu ferais mieux de me la rendre tout de suite.

— Poufiasse ! me cria-t-il en filant vers la fenêtre.

J'aurais mille fois eu le temps de le doubler et de passer par la porte que j'avais sur le mur d'en face, mais j'avais pas trop envie de laisser derrière moi des flopées de mecs qui pourraient me tomber dessus, le cas échéant.

J'allai donc le chercher, le pris par un revers et lui fis cogner la pomme d'Adam sur mon épaule que je poussai un peu en avant. Il s'étouffa. Avant qu'il ne se reprenne, je l'avais cogné à deux reprises sur le nez et sur la bouche. Il bégayait d'indignation.

— Ça, c'est le cours complémentaire, première année, précisai-je. Tu viens de toi-même ou il faut que je te traîne ?

— Salaud ! fuma-t-il.

Je lui tartinai un aller-retour méchant, la main sèche. Le sang qui coulait de son nez et de sa lèvre partit en éclaboussures.

— Vous avez pas le droit, pleurnicha-t-il.

— Pauvre idiot !

J'ouvris la porte, le pris par la manche et tirai. Ça vint. Il titubait en prenant son mouchoir. Il se l'appliqua en tampon sur le nez.

Je le poussai devant moi et le fis avancer plus vite qu'il n'aurait voulu. Il essayait de se retenir aux murs, mais je tenais ferme.

Il ouvrit la porte et nous pénétrâmes comme des bolides dans une pièce.

Le gros bonhomme que je connaissais déjà trônait parmi deux ou trois autres gars, jeunes, rupins, écharpes blanches et habits de soirée.

Visiblement, c'était du beau monde.

A notre entrée intempestive, il se retourna sur sa phrase, une phrase comme : « Vous savez bien que je ne veux pas... » Il s'arrêta net. Le pédéraste reniflait. Le gros, que je détaillais pour la première fois, ressemblait à s'y méprendre à un énorme poisson mollasse.

Il avait une bouche jaunâtre qui s'ouvrait spasmodiquement, comme si c'était là sa fonction naturelle, un menton, triple peut-être, des bajoues lourdes qui tiraillaient vers le bas des oreilles petites et bien ourlées.

Les yeux, insignifiants, contribuaient pourtant eux aussi à donner au personnage une allure nauséabonde et malade. La paupière gauche avait un tremblement nerveux qui se répercutait à travers toute la figure en ondes de choc, agitant même jusqu'à sa main droite.

Il était vêtu d'un costume prince de Galles bleu, des chaussures en daim, sa chemise était lilas, sa cravate bariolée. Il puait un parfum pour hommes – celui « qui plaît aux femmes ». Il plongea la main dans sa poche – son costume était tellement tendu que j'eus un instant peur qu'il ne fît sauter les boutons, mais, en tout cas, il était visible qu'il n'irait chercher aucun revolver.

— Que désirez-vous, monsieur... ?

S'il s'attendait que je lui dise mon nom, il pouvait toujours attendre.

— Vous voulez vraiment le savoir ?

Et je m'approchai pour lui flanquer une taloche. Ça fit autant de bruit qu'un soir où tout gosse j'avais vu au music-hall un gravesse de cent vingt kilos se taper sur les fesses.

— Dinah ! ponctuai-je.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Je ne connais pas de Dinah et elle n'est en tout cas certainement pas ici.

— Même pas au frigo ? fis-je, mauvais.

Il commençait à bégayer. Il jeta un regard désespéré dans mon dos.

Je me retournai. Miss Begot s'approchait trop de la porte.

Je sortis négligemment mon revolver de ma poche. Les trois potiches en habit de soirée, un gros courtaud et deux maigres, qui ne regardaient que d'un œil, d'un air gêné, eurent pourtant, eux aussi, un mouvement de recul.

— Si vous avez touché à un cheveu de sa tête, je vous étriperais tous les quatre. Alors, où est-elle ?

Je serrai le poing très fort et frappai le gros à la hauteur du cœur. Il blêmit et alla s'affaler contre un mur.

— Mais, nom de Dieu ! vous allez parler ou bien je vous descends moi-même !

Le gros se tripotait toujours le thorax, là où je l'avais cogné. Je rentrai le revolver dans ma poche, m'approchai de Begoth, l'attrapai par les revers et le giflai à toute volée, sans le lâcher. J'en avais mal aux bras et je m'essoufflais. De tels exercices ne sont plus de mon âge.

L'enfoiré non plus ne voulait rien dire.

— Je vous tuerais, je vous tuerais, gargouilla-t-il.

Quand je le lâchai, il tomba inanimé.

Comme je me retournais, je vis les deux Asiates qui entraient en loucedé, un barreau de chaise à la main. Je fis un pas en avant et je sortis une fois de plus mon revolver. Mais je me sentis brusquement saisi par les chevilles et, en voulant me dégager, je partis en avant. Je ruai. Il y eut un énorme bruit d'os brisé. La prise se relâcha immédiatement, mais j'avais déjà les deux Jaunes sur le dos.

Je me roulai à terre à la recherche de mon revolver.

Je pris un coup de barreau sur le dos. Ça ne faisait pas tellement mal, mais le coup de tatane sur mon poignet fut bien plus douloureux. Surtout que j'eus bientôt droit à son frère, derrière l'oreille.

Je roulai d'un mouvement vif pour éviter un coup de bâton et j'emportai dans un roulé-boulé un des deux Chinois, celui au gourdin. Il fallait m'en débarrasser vite, tant que je pouvais encore supporter les coups de pied que l'autre me refilait. Sa tête passa à portée de ma main. Je l'attrapai par ses cheveux gras de cosmétique et les tirai violemment en arrière ; il alla cogner contre le pied d'une table. Je le lâchai brusquement et lui ajustai deux coups du tranchant de la main sur la pomme d'Adam. Il fit glouglou et lâcha son gourdin, mais l'autre me tatanait d'importance et j'allais lui faire face quand il me

cogna dans l'estomac – au creux – j'eus la nausée et le souffle coupé. Je ne pus pas éviter son genou qui vint vers mon menton. J'en ressentis le craquement dans tout le crâne.

Et, en m'affalant, j'eus le temps de voir que les trois paires de chaussures vernies faisaient un pas discret dans ma direction.

De toute façon, c'était du beau monde qui ne se salissait ni les mains, ni les pieds à la vilaine besogne.

La moquette sentait la poussière...

Le noir m'envahit et je perdis connaissance...

XXII

Dans le noir, quelqu'un m'appelait par mon nom. J'essayais en vain d'ouvrir les yeux, d'y voir clair. Mes paupières, sur lesquelles dansait un kaléidoscope de lumignons et de taches colorées, me brûlaient. Le marteau-piqueur dans ma tête ne s'arrêtait que pour laisser mes oreilles siffler comme deux locomotives.

J'entendais toujours la voix m'appeler par mon nom. J'ouvris les yeux au prix d'un suprême effort. Le noir persistait. Je relevai la tête. Elle retomba vite, tant ma nuque était engourdie, et j'allai cogner ma joue sur un carrelage froid sur lequel je pouvais sentir la rainure des joints.

Ma conscience refaisait surface. Je pus bientôt faire le bilan de mes sens et j'en comptai au moins cinq, à part la vue, mais je compris vite que c'était tout simplement parce que j'étais dans l'obscurité complète, et l'odorat, quoique, à bien y réfléchir, je sentais comme un parfum secret.

— Jerry, reprit la voix qui m'avait brusquement ramené à la réalité.

— Dinah, dis-je avec un soupir de soulagement, et j'essayai de me rapprocher d'elle, mais je ne tardai pas à retomber, pour ainsi dire, sur place.

Je ne sentais absolument plus mon corps. Ils avaient dû me passer dans une essoreuse. Ils n'avaient même pas cru bon de me lier pieds ou mains.

— Dinah, ma chérie ! c'est toi ?

Je devenais de plus en plus bête. Pour un peu, je lui aurais dit : « Ah ! comme je suis heureux de vous revoir ! »

— C'est réellement toi, ma très douce...

— Jerry, j'ai eu très peur. Ça fait une heure que les deux Chinois t'ont amené par les pieds et, depuis, je t'appelais sans cesse, mais tu ne disais rien. Oh ! comme j'ai eu peur !

— Rapproche-toi de moi, lui dis-je.

— Impossible, je suis attachée au radiateur.

— Où sommes-nous ?

— Derrière le restaurant végétarien où je t'ai connu, me dit-elle.

— Oui, ça, je sais. Ça et pas mal d'autres choses, mais je vais essayer de récupérer et puis je m'approcherai pour te voir d'un peu plus près et nous parlerons de tout ça.

— Ils t'ont fait très mal, mon chéri ?

— Ouais, dis-je en me traînant jusqu'à elle.

Et bientôt, de mes doigts engourdis, je défis les liens qui la retenaient au radiateur. Je sentais au toucher les boursouflures qu'avaient imprimées les cordes en pénétrant dans ses poignets et ses chevilles. Je la massai doucement.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais dit tout à fait la vérité ?

— Quelle vérité ?

— Es-tu Dinah ou Priska ?

Elle en eut le souffle coupé :

— Comment sais-tu ça ?

— Je t'expliquerai, c'est trop long. Il faut que nous sortions de là.

— La porte est fermée à clé et il n'y a pas de fenêtre. C'est une salle de bains, je crois. Je suis Priska, ajouta-t-elle. Dinah, c'est ma sœur jumelle qui a disparu et que je cherche depuis mon arrivée ici.

Je commençais à comprendre.

— Raconte-moi tout du début, dis-je.

— Eh bien, voilà, quand je t'ai dit que j'étais bibliothécaire à Charlottesville, c'était vrai. C'est là qu'il y a à peu près un mois, Dinah m'écrivit. Elle était anxieuse, avait des appréhensions bizarres, s'imaginait que quelqu'un lui voulait du mal. Elle se sentait surveillée. Je n'avais pas pris de vacances de tout l'été. Je décidai donc de venir la voir pour lui remonter le moral. Je me fis remplacer et je pris le train.

— Tant de tracas pour une appréhension vague.

— Ça t'étonne peut-être, mais c'est la vérité. Il faudrait que tu comprennes que nous étions très liées. Nous avons été élevées ensemble jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Puis je me suis mariée. Au bout d'un an, je quittai mon mari, Memphis, et tout le reste, et j'allai m'installer à Charlottesville, où je devins bientôt bibliothécaire. J'avais repris mon nom de jeune fille.

Je pensais l'interrompre pour lui faire raconter l'épisode Bluchner, mais je préfèrai attendre. Elle poursuivit :

— Donc j'arrivai à New York, où Dinah devait m'attendre, mais elle n'y était pas. Je connaissais presque tout de sa vie par ses nombreuses lettres, et je téléphonai chez Eric pour savoir si elle était là. Elle n'y était pas. Je commençais à être inquiète à mon tour. Aussi décidai-je de prendre le taureau par les cornes et j'allai chez Larsen, où je me fis passer pour Dinah. Il prit la chose tout naturellement et

j'en déduisis que ce n'était pas lui qui était responsable de l'absence de ma sœur.

« D'ailleurs, je n'eus l'occasion de le voir qu'à deux ou trois reprises. Il était horriblement occupé et ça m'arrangeait bien.

« Moi, je passais mon temps à fureter et je tournais en rond depuis pas mal de temps, quand un jour je fus abordée par un monsieur qui me demanda de l'accompagner. Comme j'hésitais, il me dit que c'était au sujet de Dinah. Évidemment, j'allai avec lui dans un bar. Il me demanda alors si je voulais savoir ce que Dinah était devenue et comment je pouvais la voir.

« Devant mon affirmative, il me dit qu'il était en son pouvoir de me donner tous ces renseignements en échange de quelque chose comme deux cent cinquante dollars.

« Je lui demandai de me téléphoner le lendemain pour avoir le temps de trouver l'argent. Le lendemain, il me donna rendez-vous au restaurant végétarien. Je m'y rendis. Il n'y vint pas. »

Je pensais en moi-même au petit maître chanteur qui s'était cru très malin et qui avait fini sa vie dans des chiottes parfumées à la citronnelle, mais comment avait-il pu savoir tout ça sur Dinah, Priska et le végétarien ? Et quelle était la raison pour laquelle les gens du végétarien avaient kidnappé Dinah Oliver ?

— Mais pourquoi ne t'es-tu pas confiée à moi ?

— J'allais le faire, mais les circonstances m'en ont empêchée, puis, j'ai entendu parler de toi chez Larsen comme d'un agent du F.B.I...

— En quoi le F.B.I. te faisait-il peur ?

— Eh bien, mais... je ne savais pas exactement ce qui était arrivé à Dinah ! Peut-être, étant donné sa vie et les gens qu'elle fréquentait, le fait de t'en parler lui aurait-il porté un préjudice que je voulais éviter – à tout prix. Et puis, ne sachant pas exactement qui tu étais, je regrettais de t'avoir dit à moitié la vérité sur mon travail de bibliothécaire à Charlottesville et je tenais à jouer mon rôle de Dinah, maîtresse du gangster Eric Larsen.

— Tout ça se tient, mais pourrais-tu me dire pour quelle raison les gens du végétarien pouvaient en vouloir à Dinah ?

Elle ne savait pas.

Moi, je gambergeais ferme. Et, tout bêtement, je lui dis :

— A moins que ce ne soit toi !

— Moi !

— Oui, à moins qu'ils ne t'en veuillent à toi.

— Mais pourquoi à moi ? Je n'étais jamais venue à New York, avant.

Et puis j'eus l'illumination de ma vie. Comment n'y avais-je pas

pensé avant ? De but en blanc, je lui dis :

— Tu te souviens de Hans Bluchner ?

Elle parut surprise, mais elle me dit :

— Oui, pourquoi ? Tu penses que c'est lui ?

— Je ne pense rien. Pourrais-tu me le décrire ?

C'était bien ce que je pensais ; la description qu'elle m'en fit était le portrait exact de l'homme gras au complet prince de Galles sur lequel j'avais cogné une heure plus tôt.

Toute l'histoire commençait à s'organiser dans ma tête. Il ne me restait qu'une chose à savoir, c'était le sens de la mise en scène de la cave du restaurant et les rapports qui existaient entre Bluchner et Khouroulis.

Et puis Priska, un peu rassurée par ma présence, reprit du poil de la bête et bientôt nous nous embrassions comme si nous étions seuls sur une plage de Tahiti.

La lumière nous surprit et nous nous retrouvâmes éblouis. Khouroulis était là, souriant.

— L'instinct sexuel est une des choses les plus extraordinaires qui se puissent imaginer, dit-il.

Il referma la porte derrière lui. Dans le couloir, j'avais eu le temps d'apercevoir un type qui faisait les cent pas.

— Je suis ravi, mademoiselle Oliver, de faire votre connaissance ; j'en regrette, croyez-le bien, les circonstances.

Il eut encore à notre endroit quelques paroles aimables et l'air tout ce qu'il y a de plus navré de ce qui nous arrivait.

— Nous n'allons pas rester là comme des andouilles, lui dis-je. Si vous nous disiez plutôt, monsieur Khouroulis, ce que vous comptez faire de nous. Je tiens à vous avertir de ce que j'ai prévenu le capitaine Caccintini, dont vous n'avez pas été sans avoir entendu parler.

— J'en ai entendu parler, dit-il, et j'ai même entendu dire, aux dernières nouvelles, qu'il était parti se promener du côté de Tarrytown où vous l'aviez envoyé : obligeamment, je dois dire. Je n'ai, malheureusement pour vous, pas entendu dire que vous lui ayez parlé de la visite que vous nous avez faite.

— Vous en savez, des choses ! dis-je avec un sifflement admiratif.

— Il n'y a, à vrai dire, qu'une chose que je ne sache pas, du moins pas encore. Avec qui travaillez-vous, monsieur Fenwick ? Je veux bien admettre que vous n'êtes pas du F.B.I., mais vous n'arriverez jamais à me convaincre de votre qualité d'écrivain pour enfants. Alors, qui vous paie ? Je vous en prie, soyez raisonnable.

— D'accord, dis-je, je vais tout vous avouer. C'est Oswald

Mosley⁽¹¹⁾. Vous voilà satisfait ?

— Ne dites pas de bêtises, monsieur Fenwick, Mosley et moi-même avons eu un même maître à penser, avant la guerre, près de Paris, à Fontainebleau. C'était Gurdjeff.

— Connais pas, dis-je. C'est un chanteur de charme ?

— Ne vous faites donc pas plus sot que vous ne l'êtes. De toute façon, il est évident que vous ne pourrez, pas plus que Miss Oliver, sortir d'ici vivant.

— Je le conçois, dis-je en passant mon bras autour du cou de Dinah, muette de terreur, pourtant, j'aimerais que vous m'accordiez une faveur, celle du condamné... : voulez-vous me dire la signification des cérémonies du sous-sol ?

— Parce que vous savez ça aussi, monsieur Fenwick ?

— J'en ai vaguement entendu parler, dis-je évasivement.

— Richter ? questionna-t-il, les yeux mi-clos, un sourire féroce tendant la commissure de ses lèvres.

J'éludai la question d'un geste imprécis.

Il se détendit, comme à la pensée d'une idée cocasse.

— Venez, finit-il par dire.

Dinah se levait.

— Je ne pourrai malheureusement pas emmener Miss Oliver avec nous, coupa-t-il, et croyez-moi, c'est une délicatesse de ma part. Mais venez, venez, cher monsieur Fenwick, je serai ravi de vous... *initier*.

Il me prit par le bras et, devisant, nous descendîmes l'escalier. Un Asiatique ferma la porte de notre prison, où Dinah était restée, et nous suivit à distance respectueuse.

Khouroulis me disait :

— Je crois que maintenant je vais pouvoir vous convaincre par l'exemple de la force de mon raisonnement de l'autre jour.

« Si vous vous souvenez de notre discussion, vous devez avoir réfléchi à ce que j'appelais, en fait de nourriture, la conformité au milieu, et également à la rigueur de la loi des contraires, à saison *yin* aliments *yang*, et vice versa. Or, une doctrine, une *philosophie*, devrais-je dire, pratiquement disparue de la surface du globe, mais maintenue tout de même spirituellement intacte et dans sa forme primitive par une tribu qui vit à l'abri de la civilisation au pied des plateaux du Tibet, m'a éclairé, faisant de moi un des hommes les plus puissants de l'Amérique. »

Je croyais qu'il ne finirait jamais sa phrase.

Nous arrivâmes tous les trois (car le garde du corps nous suivait, les mains dans les poches et toujours à la même distance), nous

arrivâmes tous les trois, dis-je, dans la grande salle de réunion tendue de velours et de damas.

Khouroulis attendit pour reprendre son exposé que j'eusse une réaction quelconque. Il en fut pour ses frais.

— Vous en étiez resté, dis-je négligemment, à « les plus puissants de l'Amérique ».

Il chercha le fil de ses idées et reprit aussitôt :

— Initié par le chef de la tribu des Shouvanehiang, je restai parmi eux cinq ans. Ce fut une très longue initiation. Peu après, la tribu fut jugée trop attachée au Dalai Lama d'alors et persécutée par les communistes. Il ne me restait plus qu'à fuir. Je passais au Népal puis en Inde.

« Quand je revins en Amérique, je compris vite l'immense puissance qui m'était échue. L'importance des révélations de Têçü, mon ami le chef, devait m'aider à fonder ma propre secte et ma propre doctrine dérivée de la Loi Unique et adaptée à notre monde mécanisé et sans âme.

« Mais je parle, je parle, et je ne vous montre pas l'important. »

Il m'amena dans la boucherie. Le rideau du troisième mur était ouvert et, sur la dalle de marbre, il n'y avait plus le corps de Dinah. Le froid continuait pourtant à émaner des tuyaux du condensateur qui vibrait implacablement, et l'endroit n'en était pas moins sinistre à mes yeux.

— Il est inutile d'attraper froid, me dit mon hôte.

Nous revînmes dans la première salle.

— Ma secte groupe maintenant vingt et une personnes. A vrai dire, nous ne sommes plus que vingt depuis quelque temps. D'éminentes personnalités ont compris l'importance de nos découvertes qui doivent faire des Américains une race de surhommes. Malheureusement, l'état de débilité morale de nos concitoyens est trop évident pour s'attendre à ce que nous soyons reconnus d'utilité publique, mais ça viendra ! Vous vous souvenez peut-être de l'importante découverte qui fut faite avec la gelée royale d'abeille. C'est ce que vulgairement on appelle un *régénérateur*. Un aliment extraordinaire de la cellule animale. C'est vrai, mais j'ai, pour ma part, trouvé un régime qui bouleverse vos conceptions diététiques. Vous ai-je dit que *carnivorisme* ou *végétarisme* ne signifiait pas grand-chose à mes yeux ?

— Certes.

— Bon, eh bien, mes initiateurs m'ont permis, après des années de recherches, d'affirmer que le régime végétarien le plus strict est de la plus grande efficacité, à une condition expresse...

Il jouait admirablement avec mes nerfs. Je savais que sa révélation

serait d'importance, mais il prenait son temps : et je ne pouvais qu'attendre.

— J'aurais pu immédiatement vous dire quel était mon secret, mais si je vous l'avais dit à brûle-pourpoint, vous m'auriez accusé de folie, ce que je ne voulais à aucun prix. Pourtant, je regrette que vous ne soyez pas moralement prêt à accueillir ce que je vais vous dire avec toute la sérénité voulue.

Il tua dans l'œuf mon geste de protestation.

— Si, si, je sais ce que je dis. J'aurais été heureux de vous accueillir parmi nous. J'aurais voulu faire votre initiation, vous tirer en quelque sorte de la gangue morale, du désordre psychique où vous a plongé une longue ère de christianisme.

« Il faut, monsieur Fenwick, une grande rigueur spirituelle pour convenir que l'homme ne sera un surhomme qu'en se soumettant au régime végétarien le plus absolu, excepté sur un point. A chaque pleine lune, il devra manger une femme, suivant le rite de la Loi Unique... »

XXIII

Manger une femme. L'abominable révélation de Khouroulis dépassait toutes mes prévisions. J'étais figé de stupeur devant la vérité. La vérité ? A moins qu'il ne plaisante, bien sûr !

J'étais idiot de croire qu'au cœur de New York et en plein milieu du XXe siècle, un groupe d'hommes, comme Khouroulis et ses amis, pouvaient impunément manger une femme. Il y avait sûrement une autre explication. Ce n'était pas Dieu possible ! Je me refusais à croire une chose pareille. Khouroulis se foutait de moi. Dire que j'avais failli marcher comme un premier communiant.

Je pris le parti d'en rire.

Il eut l'air peiné, fronça les sourcils d'un air sceptique.

— Vous ne me croyez évidemment pas !

— Si ! dis-je. Aux petits oignons, surtout, ce doit être délicieux.

Il eut un geste agacé.

— Eh bien, dit-il, venez et vous serez peut-être convaincu de la véracité de mes dires...

Il s'arrêta sur le pas d'une porte, comme les autres camouflée derrière la tenture.

— Mais aurez-vous, monsieur, le cœur de supporter ce qui va vous sembler impossible ?

Il ouvrit une porte double et nous pénétrâmes dans ce qui me parut une vaste cuisine. Une table en marbre occupait le milieu de la pièce, chargée d'ingrédients dont je ne reconnus pas la totalité tant le nombre en était grand.

Il y avait deux Asiatiques dont les torses nus luisaient à la chaleur du fourneau, car c'était bien un fourneau, cet immense quadrilatère de fonte noire d'où semblaient sortir les chaleurs de l'enfer.

Les cuisiniers se retirèrent avec un signe de dévotion certaine à l'approche de Khouroulis. Ma belle assurance m'abandonnait.

Il s'approcha du fourneau.

Celui-ci devait bien mesurer deux mètres de long sur un mètre cinquante de hauteur. Une sorte d'immense tiroir en composait la partie supérieure. La partie inférieure était réservée au foyer, à en croire le rougeoiement qui perçait par les interstices des portes. Je

commençais à sentir la sueur dégouliner de mes tempes. Ma chemise collait à mon dos. Et la chaleur n'était pas seule responsable.

Khouroulis ouvrit alors les deux portes rectangulaires du tiroir du haut et se recula.

Il y avait là, reposant sur une plaque de four, un moule immense en cuivre travaillé.

J'étais littéralement subjugué par ce spectacle effrayant, s'il en fût. Le moule avait la taille et la forme générale d'une femme.

Khouroulis me regardait de ses petits yeux étranges qui semblaient me fouiller au plus profond de moi-même.

— Me croirez-vous, maintenant, si je vous dis qu'à l'intérieur de ce moule, il y a une *vraie femme* ?

Je n'eus pas le courage de parler. J'avais trop peur de ma voix. Je pressentais l'étrangement ridicule de la peur.

Il dit alors quelques mots aux deux cuisiniers, qui s'approchèrent et, à l'aide de deux tringles de fer munies de poignées et recourbées à leurs extrémités, ils tirèrent le moule humain hors du four.

C'était un moule parfaitement harmonieux. L'extérieur, bien que légèrement supérieur à un corps humain, était d'une étrange beauté. Il ne manquait à ce corps de géante de cuivre aucun des replis, des méplats, des rondeurs, des proportions qui font s'éveiller le désir.

Le visage lui-même, aux paupières closes, était empreint de sérénité. Il était de traits inconnus chez nous, semblable plutôt aux masques des statues des temples hindous, de même que les mains dont les doigts gardaient précieusement le mouvement admirable d'une danse sacrée.

Il y avait comme deux anneaux aux chevilles et aux poignets.

De la bouche, curieusement percée, sortait une vapeur odoriférante.

Khouroulis dit un mot. Les deux serviteurs se précipitèrent, et, à l'aide de pinces, déclenchèrent un curieux système de charnières. Le moule éclata et s'ouvrit soudain. Le couvercle était formé par un peu moins de la moitié supérieure du corps allongé. Le joint était imperceptible et je ne l'avais même pas vu.

Il se dégagea aussitôt du moule ouvert un nuage épais de vapeur, qui monta et nous enveloppa de son contact humide et chaud.

Quand elle se dispersa, je pus, de mieux en mieux, distinguer le contenu du moule.

Baignant dans une sorte de sauce poivrée à l'odeur enivrante « mijotait » une masse oblongue recouverte de feuilles humides qui me parurent d'un vert étrangement foncé.

— Me pardonneriez-vous, dit alors Khouroulis, si je ne soulève pas

l'enveloppe de feuilles ? Nous les mettons autour du corps pour le faire cuire tout en lui conservant toute son intégralité et ses qualités nutritives. D'ailleurs, il n'en est que plus beau, et je regrette que vous ne puissiez pas le voir quand nous le servirons.

J'étais muet et fasciné par le calme de cet homme qui me faisait d'autant plus ressentir l'horreur de la situation où j'étais plongé.

Sur un mot de Khouroulis, les deux aides refermèrent le moule. L'odeur, qui ne s'exhalait plus que par l'orifice buccal, s'amenuisa. Le moule glissa dans le four, dont un des deux cuisiniers referma la porte.

Khouroulis se tourna vers moi et me dit sur le ton de la plus parfaite mondanité :

— Eh bien, me croyez-vous, maintenant ?

Mon silence était un aveu.

Il continua :

— N'est-ce pas que ça sent bon ? Si vous aviez pu voir le corps et le visage de... (Il cherchait le mot exact mais ne le trouva pas.) ce, cette femme, vous auriez été surpris de la ressemblance frappante qui existe entre elle et Miss Oliver.

— Je sais, dis-je sèchement.

— Comment le savez-vous ?

— Elles étaient jumelles, expliquai-je.

— Mais comment savez-vous qu'elle est dans le moule ?

Je lui expliquai en deux mots ma première visite ici. Il émit un petit sifflet admiratif et, mine de rien, en hypocrite, il me dit :

— Et vous ne l'avez évidemment dit à « personne » ?

— Non, mentis-je, en pensant à Palmer. En revoyant Dinah intacte et ne sachant pas qu'il existait des jumelles, je ne savais plus que croire. Je pensais avoir été le jouet d'une hallucination. Mais comment se peut-il que vous ayez pris le risque de tuer la femme de votre associé ?

Il sourit :

— Une méprise, monsieur Fenwick, une malheureuse méprise. C'est par la faute d'un pauvre imbécile...

— Bluchner ? le coupai-je.

Il se montra surpris.

— Je vois que je n'ai pas grand-chose à vous apprendre. Oui, Bluchner. Bluchner n'était pas exactement un adepte, mais il nous fournissait les femmes avec un certain goût, je dois dire. Personne n'aurait pu penser que, sous les traits d'un propriétaire discret de restaurant végétarien, se cachait le « boucher de Charlottesville ». Il travaillait avec un type sans grand intérêt, son ancien garçon de

courses, je crois.

— Celui qui est mort en prison, il y a quelques jours ?

Il ne s'étonnait plus.

— Exact, dit-il.

— Je sais ce qui s'est passé, dis-je. Vous permettez ? Quand un jour Bluchner rencontra Dinah Oliver, la maîtresse de Larsen, il crut reconnaître en elle la jeune bibliothécaire de Charlottesville qui avait contribué à l'envoyer chez les dingues. Il pensa immédiatement à se venger. Ce qu'il ne savait pas, c'est que ce n'était pas Dinah, mais Priska Oliver, le témoin à charge. Il ignorait qu'elles étaient jumelles.

— C'est à peu près ça, convint Khouroulis. Quand je m'aperçus que Bluchner avait tué la maîtresse d'Eric, je vous avoue que j'eus grand-peur. Aucun des deux ne savait les activités ou les relations que j'avais avec l'autre, et je voulais, pour l'excellente tenue de mes affaires, que cette situation continue. Ma main gauche devait toujours ignorer les actions de ma main droite. Il fallait que j'en prenne mon parti et je devais tout arranger car le mal était fait.

— Mais qu'avez-vous pensé quand vous avez vu entrer Priska Oliver au Gir-Za ?

— J'ai été très surpris, surtout quand une enquête hâtive me prouva qu'elle habitait chez Larsen et que celui-ci la considérait comme sa femme. Et puis, des recherches plus approfondies me firent découvrir toute la vérité. Et voilà !

— Et voilà ! répétai-je.

Nous avions réintégré la salle aux tentures et nous nous assîmes. Le garde du corps s'adossait à la porte. Rien à faire tant qu'il ne nous quitterait pas. Il ne me semblait pas décidé à devoir le faire de si tôt.

Khouroulis s'abîma, les yeux clos, dans la réflexion. Cette attitude lui était coutumière et je ne pouvais qu'être étonné de la fraîcheur rosée de son visage où des milliers de petites, toutes petites rides couraient comme une résille imperceptible. Ses lèvres étaient bien dessinées, relevées par un sourire doux qui semblait brusquement ressurgir de l'enfance.

Comment imaginer que ce visage innocent d'un être bon et charmant pouvait être à l'origine de crimes aussi horribles que ceux dont je le savais coupable et coutumier ?

Et, comme pour me donner raison, il émergea brusquement de sa rêverie par ces mots :

— Plus que deux heures de cuisson.

— Deux heures, encore ! dis-je, étonné.

— Oui, c'est assez long, convint-il ; mais beaucoup moins que la préparation.

— C'est une préparation spéciale ?

Il fallait absolument que je gagne le plus de temps possible.

— Oui, dit Khouroulis. Pensez que la femme doit être saignée au cou, et, une fois absolument exsangue et précautionneusement lavée, elle est entièrement vidée puis désossée, à l'exception de la tête qui est conservée intacte, mais énucléée. On y insérera ensuite de faux yeux.

« C'est un Népalais expert et méticuleux qui est chargé de ce travail. C'est le plus vieux des deux hommes qui surveillent la cuisson et que vous avez vus tout à l'heure. Mais, s'interrompt-il, je ne voudrais pas abuser de votre résistance, et, si certains détails vous gênent, dites-le-moi, j'abrégerai. »

Je le rassurai.

On sentait que, visiblement, parler de ce sujet était pour lui le comble du bonheur. La rareté d'un interlocuteur, rareté bien compréhensible, ne faisait que rendre la chose plus délicieuse.

— Pensez, disait-il, que le corps entièrement rasé est désossé de la première vertèbre à la dernière des phalanges. L'art du découpeur consiste à garder le corps intact. Les incisions sont donc faites à l'intérieur des cuisses, sous la plante des pieds, sous les bras, aux plis de l'aîne et des aisselles, il est reconstitué dans sa forme première par une sorte de farce aux herbes odoriférantes mêlées à de la noix de caju, de la girofle et de la farine de caroube.

« Ce mélange a l'étrange propriété de durcir dans le corps, puis de ramollir arrivé à un certain seuil de cuisson, rendant ainsi la chair solide et moelleuse. La cuisson est donc délicate. Il faut, entre autres, ménager certains petits conduits qui élimineront l'eau excédentaire et répartiront l'humidité nécessaire.

« Le corps est ensuite plongé, trente-six heures, durant, dans un bain de lait de yak et de sirop de caju, additionné de sels marins et d'aromates, tels que la menthe poivrée, l'huile de pétavier sauvage, la crème extraite du fruit d'un arbre appelé le guyam, une sorte de néflier exotique, de girofle et de genièvre.

« Retiré de là, il est enfin recouvert, habillé, pour mieux dire, de feuilles de cultex et mis à cuire dans ce moule antique.

« Je pense, continua-t-il, vous avoir convaincu que l'homme *doit* se nourrir de produits que lui offre la nature environnante, dans la proportion même de l'offre, et vous conviendrez avec moi que la femme américaine est en surabondance chez nous. Le carnivorisme moderne, qui ignore la chimie biologique, a d'énormes inconvénients physiologiques, de même que le végétarisme ignorant la loi du milieu est *criminel*. Mais, monsieur Fenwick, il est temps que je me prépare pour le repas rituel. Je suis navré de devoir vous prier de réintégrer votre cellule. N'essayez pas de fuir, c'est absolument inutile. Nous

déciderons de ce que nous ferons de vous demain. Je vous prie de m'excuser. »

Il souleva la tenture et disparut.

Mon garde du corps me fit signe de passer et me suivit, silencieux comme une ombre.

Il me fit asseoir près de Priska et me passa des menottes au bras droit.

Je la retrouvai avec un plaisir immense. Elle avait pleuré, des traces de larmes sillonnaient son aimable visage, et, m'agenouillant, je l'embrassai tendrement sur les yeux tandis que la clé tournait sèchement dans la serrure.

La lumière s'éteignit brusquement.

— Oh ! Jerry !... me dit Priska.

XXIV

Je ne dis absolument rien à Priska de tout ce dont j'avais été témoin. Peut-on dire à la femme qu'on aime que sa sœur « mijote » dans la cuisine de l'étage en dessous ?

Gardant pour moi ces horribles secrets, j'essayai de calmer mon amie dans la mesure du possible. Je la câlinai doucement, la persuadant de l'inanité de ses craintes, mais m'enlisant pour ma part dans le plus profond désespoir.

Au bout d'un long moment, peut-être une heure, sa respiration m'apprit que, terrassée de fatigue et d'émotion, elle s'était assoupie... Je ne bougeai pas, malgré mon bras sur lequel sa tête pesait et qui s'ankylosait.

Je m'assoupissais à mon tour quand un bruit de clé m'alerta. La porte s'ouvrit doucement et, dans l'obscurité, quelqu'un s'approcha de moi.

Je sentis bientôt des doigts longs et frais caresser mon visage.

— Drabinjath ! soufflai-je.

L'instant d'après, ses lèvres étaient sur les miennes. Elle s'était agenouillée à mes côtés et me pressait sur sa poitrine, douce et soyeuse. Elle sentait la cannelle et le benjoin.

Elle prit conscience de la présence de Priska à mes côtés.

— Elle dort, dis-je, comme elle se retirait.

— L'aimes-tu ? me dit-elle. (Elle tripotait les menottes, je me sentis libre.)

— Je ne sais pas. Peut-être...

— Je suis venue t'aider, finit-elle par me dire. J'ai éloigné le gardien, mais il ne faut pas que l'on me trouve ici.

— Comment as-tu su ?

— J'étais avec Khouroulis quand ils lui ont téléphoné qu'ils te tenaient... Mais je n'ai pas pu venir avant.

— C'est tout de même gentil d'être venue.

Elle me donna des raisons telles que je ne pourrais pas les dire ici sans tomber dans un excès d'orgueil.

— Il faut que je parte, je ne sais pas si je te reverrai, mais prends

ça, ça pourra t'être utile.

Elle me mit dans la main une longue dague, méchante et pointue.

Je sentis encore une fois, tandis que nos doigts se liaient sur le manche du poignard, ses lèvres se poser sur les miennes, humides de désir.

Un instant après, la porte se refermait sur elle. Il ne me restait plus qu'à agir.

Le silence paraissait régner à l'étage. Il y avait de la lumière dans le couloir et je voyais le va-et-vient de notre gardien par un rai de lumière en bas de la porte.

Je réveillai Priska, lui donnai des instructions précises et j'appelai le gardien, doucement d'abord, puis de plus en plus fort. La lumière finit par s'allumer et la porte s'ouvrit.

Mon ange gardien, revolver au poing, pénétra d'un pas. Il s'arrêta quand il vit Priska évanouie.

— Quoi ? me dit-il, interrogateur.

Je haussai les épaules d'ignorance.

Il s'approcha et se pencha sur elle. Il vit mon geste une fraction de seconde trop tard. Je l'attrapai par le cou et me rejetai brusquement en arrière. Je n'avais qu'une peur : qu'il ne tire en l'air pour donner l'alarme. Je lui poussai donc précipitamment mon poignard dans le bide. Il se cambra, mais je tenais bon.

— Si tu cries, je t'éventre, lui susurrai-je.

Il haletait.

— Lâche ton flingue.

Je précisai la menace du couteau. Il lâcha le revolver. Priska s'en empara et le tint en joue tandis que je me relevais.

Je pris le revolver des mains de Priska.

— A genoux, face au mur, intimai-je à l'autre andouille.

Il essaya alors de me feinter et me plaqua aux jambes. Ça ne lui porta pas bonheur. Je me laissai brusquement tomber sur lui et, ajustant le revolver dans ma pogne, je lui en flanquai un grand coup derrière l'oreille. Il devint mou comme une chiffie.

Je lui mis une menotte, passai l'autre partie derrière le tuyau et l'autre anneau autour du deuxième poignet. Il ne bougerait plus d'un moment.

Pourtant, je ne tenais pas à ce qu'il crie quand il se réveillerait. Je cherchai en vain un mouchoir pour le bâillonner. En désespoir de cause, Priska me proposa son soutien-gorge, qu'elle retira en se contortionnant.

— Je croyais que tu n'en mettais jamais, dis-je.

— Ça dépend des jours, et c'est parfois bien pratique, la preuve...

— C'est bien vrai.

Je glissai les gros morceaux du soutien-gorge dans la bouche du gars et lui liai les bretelles autour de la tête.

Le besoin faite, je regardai Priska, la bouche sèche. Son corsage était entrouvert. Je l'attirai à moi.

— Tu crois que c'est bien le moment ? finit-elle par dire.

Elle avait raison. Je me ressaisis.

Comme nous nous engagions dans le couloir, nous entendîmes des voix ; Priska se glissa dans un coin d'ombre trop petit pour deux, et moi, j'entrai dans une chambre obscure. J'attendais, le cœur battant, serrant le couteau dans ma main. J'avais tout du pirate.

Quand le calme fut revenu, je sortis de ma cachette et j'inspectai le couloir. Il n'y avait même plus Priska. J'avais été idiot de la laisser seule. Heureusement qu'elle avait le revolver que je lui avais passé quand je ligotais l'autre imbécile. S'il lui était arrivé quelque chose, elle aurait sûrement tiré. Mais où était-elle passée ?

Je suivis le couloir, essayant d'ouvrir quelques portes, toutes fermées à clé. Finalement, comme je désespérais de ma situation, j'ouvris la dernière et je sursautai. Il y avait là un homme assez grand, vêtu d'une robe de soie, la tête cachée en partie par un masque.

Il n'avait pas l'air de m'en vouloir, car il me dit :

— Je suis prêt, je suis prêt. Je descends dans une minute.

Je planquai mon poignard et refermai la porte sur moi.

— Je ne vous connais pas, me dit-il.

— Non, je suis nouveau, je remplace Richter. Je m'appelle Bencroft.

— Enchanté, Hansom ! me dit-il. Vous n'êtes pas encore habillé ?

Je sentais l'étonnement de son attitude malgré son accoutrement. Il devenait soupçonneux.

— Non, dis-je le plus naturellement du monde et saisissant une bouteille de Coca-Cola qui traînait sur la table, je lui en refilai un grand coup sur le citron. Il s'écroula avec un « Han ! » sonore.

Je le retins dans sa chute et l'allongeai sur le canapé de la pièce.

Les trous qui, dans le masque, étaient réservés aux yeux, limitaient le champ de vision ; il n'avait sûrement pas compris ce qui lui arrivait.

Je lui retirai la robe et le masque. C'était un aimable monsieur d'une cinquantaine d'années, aux tempes grisonnantes.

Je pris sa ceinture et lui ligotai les mains. Je pris un cache-nez accroché à une patère près d'un manteau cossu. Je le lui liai à la hauteur de la bouche et, après avoir passé le masque et la robe de soie

bleue recouverte d'un signe semblable à ceux du bas, je me regardai dans la glace et me trouvai somptueusement beau. Le masque était typiquement extrême-oriental, les yeux étaient soulignés par un trait bleu turquoise.

Je me sentais curieusement à l'abri, sous cet accoutrement qui ne découvrait que ma bouche et mes mains.

Je compris vite pourquoi la mâchoire était libre et j'en eus un frisson de dégoût.

Et, pourtant, je ne pouvais pas reculer. Je me sentais attiré, je dois bien le dire, attiré par un instinct morbide.

Je refermai la porte derrière moi.

Je n'eus aucun mal à retrouver l'escalier qui conduisait à la salle du bas.

D'ailleurs, en chemin, je rencontrai plusieurs messieurs qui me ressemblaient étonnamment (nous avions tous le même masque et la même robe de soie bleue). Et c'est donc en groupe que je pénétrai dans la salle qui me devenait familière.

Pourtant, à peine le rideau franchi, j'eus un coup au cœur. Des lumières douces tamisaient l'atmosphère. De grands brûle-parfums mêlaient leurs fumées à celles de gros cierges à trois corps soudés et prodigieusement décorés. Une curieuse odeur menthée et euphorisante planait dans la salle.

Les tentures rouges prenaient des reflets changeants et moirés.

Seul, Khouroulis avait un habit plus rutilant que les nôtres ; il se tenait sur le divan de tête. Sous sa chasuble noire et or, son corps gardait sa personnalité et son volume. Le demi-masque qu'il portait était nettement plus riche ; il semblait être en cuivre, à moins qu'il ne fût tout simplement en or ; il était bordé par un léger biais, comme on dit en couture, vert absinthe, qui soulignait le volume du manque et en faisait ressortir les à-plats et les facettes qui le modelaient.

Les yeux, largement écartés, étaient profondément enchâssés sous l'avancée du front et les replis multiples qui symbolisaient les paupières.

Le front, lui, absolument large et haut, se continuait à la manière des casques d'escrimeurs jusque sous la nuque où s'appuyait le coussinet de velours qui gainait la langue de cuivre.

Seuls, son menton et sa bouche apparents lui rendaient un peu de lui-même, bien que l'on eût cherché en vain son sourire si doux.

Sa bouche se dessinait droite et ferme. La solennité du lieu et de l'action tragique qui allait s'y dérouler m'apparurent tout à coup ; et, en m'installant sur un divan près de la porte, je me demandais quel démon stupide m'avait attiré là. J'étais comme ces gens qui savent qu'un homme écrasé les dégoûte et qui percent tout de même le cercle des badauds pour parvenir au premier rang.

Mon impuissance était totale et j'étais subjugué par ce que je savais devoir arriver.

Une curieuse musique pénétrait doucement mon être et j'avais l'impression qu'elle n'existait que pour moi, à moins qu'elle ne vînt de

moi-même. Je savais très bien que, quoi qu'il arrivât, je *n'en* mangerais pas, dussé-je en mourir, et pourtant j'étais venu et je m'étais assis là ; une angoisse m'étreignait, me retournait le cœur, me communiquait une palpitation étrange, enivrante – et je ne bougeais pas.

La table au centre de la pièce était recouverte d'une nappe blanche et d'un énorme couteau à découper dont le manche, en argent travaillé, que l'on devait sûrement empoigner à deux mains, reflétait les lueurs des cierges fichés aux quatre coins, comme d'un catafalque.

Il y avait aussi, sur chaque petite table, face aux divans, une nappe blanche sur laquelle étaient posés une assiette de métal blanc, grossièrement martelée, une fourchette à trois dents, un couteau acéré.

Une coupe énorme, comme les ciboires que l'on voit dans les églises catholiques, mais dont la forme différait, était posée sur la seule table de Khouroulis, qui se distinguait également par une nappe noire. Je ne pus voir ce que contenait cette coupe, trop loin de moi.

C'est alors que retentit un gong lointain et que sept serviteurs asiatiques, torse et pieds nus, turban blanc et pantalon noir, une dague semblable à la mienne passée dans leur large ceinture de soie, vinrent se disséminer entre les sept tables. Il faudrait également compter avec eux si je devais me défendre et ça ne serait pas facile.

Je supputais mes chances, me demandant si je ne devais pas partir tandis qu'il était temps encore, quand le sort et le serviteur, qui, impassible, vint refermer la porte restée ouverte derrière moi, en décidèrent à ma place.

Je me maudissais intérieurement de mon absurde curiosité, je frémissais par avance de dégoût et d'horreur. Je sentais sous le masque la sueur m'inonder. J'étouffais littéralement d'une angoisse tachycarde qui me bousculait, quand soudain la porte centrale s'ouvrit et, portée à bras levés par quatre hommes, un gigantesque plateau d'argent apparut.

Le fait que les divans fussent profonds et le plateau porté à bout de bras ne me permettait pas de voir ce qu'il contenait.

La musique était devenue aiguë et monotone.

Puis un silence oppressant succéda, sèchement interrompu par un ordre de Khouroulis.

Docilement et avec une lenteur incroyable, les quatre indigènes baissèrent le plateau sur la table du centre, qu'il recouvrit entièrement.

Je jetai un bref coup d'œil à mes voisins. Toutes les têtes et les bustes étaient inclinés, les mains posées à plat sur les tables. Je les

imitai donc par prudence, bien que le masque m'empêchât de regarder par en dessous et je dus, ainsi, laisser s'écouler les secondes les plus longues de ma vie entière.

Quand nous relevâmes la tête, je fus pétrifié de stupeur.

Loin du dégoût que je pressentais, le spectacle qui s'offrait à mes yeux me procurait d'abominables délices.

J'avais devant les yeux le corps de Dinah. Ce corps tant aimé, aux replis secrets et soyeux, s'étalait dans toute son impudeur tranquille et coutumière. Elle reposait sur le dos, cuisses jointes. Ses yeux ouverts semblaient regarder bien plus loin que le plafond. Sa chevelure blonde (une perruque, assurément) l'auréolait de lumière.

Sa peau, malgré la cuisson, était intacte, mais paraissait maquillée. Elle était comme luisante et lisse, tendue et comme laquée. Elle était dorée ou, pour mieux dire, caramélisée, mais de façon si parfaite, si imperceptiblement fine, que seuls les reflets mouvants des cierges décelaient cet artifice, ce fard.

Je n'étais pas le seul que ce spectacle émouvait au plus haut point ; dans le silence absolu, quasi sacramentel, on décelait parfois une déglutition, un souffle infime qui ricochaient dans la salle comme des bruits nocturnes à la surface d'un étang.

Je me sentais arc-bouté tout entier, bandé comme un ressort, je me savais chaque parcelle du visage tendue jusqu'à faire apparaître à fleur de peau la blancheur ivoirine des os.

Le silence oppressant bourdonnait, si l'on peut dire, dans mes oreilles ; mon cœur battait à se rompre et je n'aurais pas su déterminer la cause exacte de ces palpitations.

Plaisir trouble ? Oppression quasi mystique ? Pétoche insupportable ?

Pourtant, le seul fait de porter un masque semblait atténuer ma peur d'une façon tout à fait efficace, comme si j'étais sûr de l'impunité absolue. Alors, attiré par la curiosité la plus sotte, je me sentais à vrai dire subjugué par tout ce que j'avais sous les yeux, la fascination de l'horrible me pétrifiait et ranimait en moi, j'ai honte de le dire, le désir le plus merveilleusement révoltant.

Khouroulis se levait, les vingt adeptes, moi compris, limitèrent.

C'est alors que je sus que tout était perdu. Mon garde du corps groggy, un tronçon de menotte au poignet, s'approcha de Khouroulis et lui parla à l'oreille. Il se raidit. Jeta un regard circulaire sur nous tous. On pouvait déceler l'attitude interrogatrice de tout cet aréopage. Tant que tout le monde s'abriterait derrière son loup, je serais à l'abri – un abri précaire, mais qui me laissait l'initiative.

Khouroulis donna un ordre. Les serviteurs s'égaillèrent à toutes les

issues, le poing sur leur poignard.

Il s'avança jusqu'à l'aplomb du visage de Dinah qui le regardait calmement de ses grands yeux inexpressifs.

— Il y a parmi nous un intrus, je le déplore. Il y va de la sécurité de tous que nous le découvrons. Cet homme ne doit pas fuir, car il est évident que ce serait notre fin à tous. Gardez votre sang-froid !

« Monsieur Fenwick, je sais que vous êtes parmi nous. Veuillez, je vous prie, vous démasquer. »

Sa voix était sombre et grondante.

Je me taisais et glissai tout doucement ma main jusqu'au poignard. Il y avait du remous, tous les masques se méfiaient de leur voisin dont ils s'éloignaient.

Un instant, le regard de Khouroulis se posa sur moi et je crus qu'il m'avait reconnu. Mais il passa.

— Enlevez tous vos masques, jeta-t-il.

Le silence devint écrasant.

— Je sais que c'est beaucoup vous demander, mais vous m'y avez forcé. Allons !

Ça n'avait pas l'air de faire plaisir à tout le monde.

J'avais les mains moites et je m'empêtrai dans ma robe qui n'avait pas d'ouverture devant, sans pouvoir saisir le poignard. Je dus faire un geste trop brusque car tout à coup deux Asiatiques m'entourèrent. Khouroulis s'approchait – il fallait faire vite.

J'avisais un adepte de ma corpulence et me précipitai sur lui :

— C'est lui, dis-je en le ceinturant c'est lui, aidez-moi !

L'homme se débattait, je le bâillonnai de ma main.

Cinq ou six hommes se précipitèrent sur lui. Je le poussai sur eux, me retournant et je flanquai un grand coup de poing au masque le plus proche. Je sentis craquer mes jointures. Visiblement, les serviteurs ne pouvaient pas se permettre de se servir de leurs armes sur n'importe qui et il fallait en profiter.

Je m'approchai d'un autre masque voisin et je lui dis :

— Ils sont fous, ils vont tous nous tuer...

L'oppression du premier acte libérait une panique trop longtemps contenue.

— Ne me touchez pas, hurla le type, ne me touchez pas !

Deux gardes se précipitèrent sur lui et le ceinturèrent.

— Ce n'est pas lui, dit quelqu'un, lâchez-le !

Et il se précipita sur les trois hommes, bientôt suivi par d'autres personnes.

Je m'approchai comme je pus de la sortie, mais je fus happé par

une main qui me saisit fermement le bras, m'obligea à me retourner.

Je fis face. Khouroulis s'accrochait à moi, me saisissait par un bord du masque. Je sentis tout craquer et j'eus l'impression soudaine de me retrouver tout nu.

Je lançai mon poing qui arrêta son cri sur le bord de deux dents brisées. Son masque m'entailla la main, douloureusement...

Je me retournai.

XXVI

Je me retournai, face à tous les autres.

Les adeptes étaient massés dans un coin. Les serviteurs de couleur, eux, se déplaçaient dans ma direction, en ligne d'attaque, leur poignard tenu ferme à la hauteur du ventre.

J'étais pas fiérot. Je relevai une mèche rebelle collée par la sueur. Mon oreille droite me brûlait, qui avait été pour ainsi dire arrachée en même temps que le masque. J'étais essoufflé et j'avais l'impression de n'entendre que mon cœur battre (pour combien de temps encore ?) dans le silence qui retombait sur tout, en même temps que la poussière.

Un gémissement ramena notre attention sur Khouroulis, qui se relevait, d'abord sur un genoux, puis tout debout en s'aidant du revers de ses mains. Il grogna quelque chose comme « aidez-moi, nom de Dieu ! » qui fit accourir deux, trois gonzes, mais ça ne servit à rien car il était déjà sur pied. Il sortit un mouchoir et s'épongea la bouche, il eut une moue dégoûtée et se passa délicatement le bout de l'index droit sur la brèche des deux dents cassées, qui branlaient.

Ce petit intermède servit de trêve et chacun put reprendre son souffle.

Soudain, il éclata, rouge de colère.

— Qu'est-ce que vous attendez, tas d'idiots ? Qu'il meure de vieillesse ?

Ça fit reculer les adeptes et avancer les Asiatiques comme un seul homme.

Je me surpris en train de compter, sans savoir quoi, ni sans grand espoir d'arriver à cent.

Un deux, trois, nous irons au bois.

Et ces saligauds m'accompagneraient jusque-là.

Quatre, cinq, six, cueillir des cerises... J'avais fait machinalement un pas en arrière. Sept, huit, neuf, l'un d'eux changea son couteau de main, je refis un pas en arrière. J'avais un mal de chien à ne pas crier, mes genoux claquaient, rien ne pouvait plus sauver mes tripes. En proie à la superstition la plus crasse, je me surpris à penser :

« Si j'arrive à vingt et un je suis sauvé ». treizquatorzquinz. Bientôt

ce serait le mur. Et ce fut le mur que je trouvai avec mon talon. Je le cherchai en vain de la main. Et je perdis l'équilibre ; ce n'était que le bois d'un divan dans lequel je m'affalai, un divan comme toujours profond comme un tombeau. C'était déjà la ruée, j'essayai sans résultat, de me dépatouiller de ce piège à cons. Ramenant vivement mes genoux à la hauteur du menton, je les détendis d'une brusque secousse sur les deux premiers arrivés. J'entendis un cri de Khouroulis.

« Vivant, vivant ! » hurla-t-il, et j'étais d'accord avec lui, mais pourvu qu'on l'écoute. L'un de mes assaillants plongea sur moi. Je roulai sur moi-même pour l'éviter mais pas assez vite pour ne pas recevoir son coude dans le dos. Je le sentis qui s'accrochait à la tenture au-dessus de ma tête, et je compris ce qui m'arrivait quand je me retrouvai noyé sous la masse spongieuse, à la fois douce et rugueuse du velours. Une quinzaine de poignes solides me saisirent sans ménagement. Deux mains modelaient ma tête, cherchaient ma nuque à tâtons, il y eut une pause durant laquelle j'eus le temps de me demander ce qu'aurait fait Douglas Fairbanks à ma place, et puis le coup m'atteignit brutalement derrière l'oreille Et une fois de plus ce fut la grande lueur et le trou noir.

A force de me faire taper sur la tête j'allais devenir complètement idiot. Mais ça n'avait plus tellement d'importance après tout. Je dus tressauter car il y eut un deuxième coup comme accompagné d'un coup de feu.

Le coup avait été nettement amorti par le velours de la tenture car je me réveillai à la première averse. Je m'ébrouai comme un canard hydrophobe. Je regardai autour de moi. J'étais dans une forêt dont les arbres aux troncs bleu nuit avaient poussé durant mon sommeil à même le marbre. Une furieuse palpitation qui semblait prendre sa source du côté de la selle turcique se propageait dans toute la mâchoire. Je levai les yeux le long des troncs, ils se penchaient sur moi, ce n'étaient que des jambes de flics, des flics qui faisaient la ronde. L'un d'eux allait m'envoyer encore un verre d'eau à la figure, mais Caccintini l'arrêta d'un geste.

— Je vous présente la reine des pommes.

Je me mis sur mon séant et tendis la main vers un gros type aussi large que haut qui s'arc-bouta pour m'aider à me relever. Mes jambes n'étaient pas très sûres et je dus m'appuyer à lui.

— Je vous présente le capitaine Fulton, de la Brigade des Stupéfiants.

Le gros me reprit la main qu'il serra comme s'il n'allait jamais me la rendre. Il ouvrit pour le coup huit neuf fois la bouche convulsivement.

— C'est du joli travail, finit-il tout de même par dire. Le plus beau

coup de filet de l'année.

— L'encouragez pas, le prévint Caccintini, cette andouille est capable de remettre ça dès ce soir. On appelle ça un masochiste. Tout ce qu'il mérite, c'est un drôle de savon, mais on peut même pas, ça lui ferait plaisir.

Je me tâtai le crâne. A la place de l'os mastoïde, je retrouvai un œuf de cane.

— Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous plaindre ? rigola Caccintini. Depuis quand êtes-vous au courant de tout ça ?

Il pointait son pouce renversé dans la direction de la table. Je me retournai et j'eus un sursaut, ils avaient recouvert le corps de Dinah d'un grand drap blanc.

— Des vrais cinoques ? Hein ? Hein ? dit Fulton, le gars des Drogues, stupéfait.

— Ils en bouffaient, renchérit Caccintini, et le plus beau c'est que ça risquait de faire école... dans le beau monde, tout au moins... Pour le moment on a reconnu un gouverneur...

— Un gouverneur ? m'écriai-je.

— Sans blague, un gouverneur et aussi un metteur en scène de cinéma, deux avocats en renom et plusieurs industriels. Rien que ça ! Nous avons trouvé une tripotée de vêtements féminins. Ça servira au procès.

— Vous avez arrêté Bluchner ?

— Il était pas dans le lot des bouffeurs, mais on l'a arrêté comme il mettait les bouts en compagnie d'une tapette.

— Non mais, je vous demande un peu, s'étonna encore Fulton, qu'est-ce qu'ils vont pas chercher ?

Dans son esprit ça s'adressait à tous les criminels de la création.

— Quand je pense qu'ils ne risquent même pas la mort, reprit-il.

— L'asile, tout au plus, assura Caccintini. Quant à la plupart des métèques qui leur servaient d'esclaves, ils n'étaient pas entrés aux États-Unis très régulièrement. On va les expulser dare-dare.

— Au fond, dis-je, il n'y a que Larsen et ses copains pour risquer le gnouf ?

— C'est à peu près ça. Mais c'est mieux que rien.

— J'ai des tas de papiers sur Larsen, dis-je, des comptes, et pas mal d'autres choses, vraisemblablement.

— Où ça ? dit Caccintini.

— Dans la voiture, à deux pas d'ici.

— On verra ça plus tard.

— Mais, et Priska Oliver ?

— Eh bien, c'est grâce à elle que nous sommes ici. J'ai préféré qu'elle ne voie pas sa sœur dans cet état. Je vous connais, vous me l'auriez reproché toute ma vie.

— Et puis, dis-je, cette fois vous n'aviez pas besoin de quelqu'un pour reconnaître le corps.

— En effet, la ressemblance est frappante. (Il alla d'un pas égal relever la partie supérieure du drap et resta perplexe.) C'est étrange, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce qui est étrange ? dis-je en m'approchant.

— Un peu tout...

Je regardais, moi aussi de tous mes yeux, le froid avait figé et comme craquelé les chairs du visage racorni et brun. La peau se cristallisait superficiellement. Les cierges soufflés ne donnaient plus aucune vie au regard. Caccintini laissa retomber le drap avec une grimace. Il se tourna vers moi.

— D'après vous, qui est-ce ?

Je restai bouche bée.

— Dinah Oliver, qui voulez-vous que ce soit ? Ou Ivy Barlow, comme vous voudrez, c'est la même. Ivy Barlow c'était son nom de music-hall.

— En êtes-vous sûr ?

— Que c'est la même.

— Non ! Que c'est elle.

— Qui voulez-vous que ce soit d'autre ?

— Je ne veux rien, moi ; je ne sais pas, pourquoi pas Priska Oliver ?

— Mais tout simplement parce qu'elle est là-haut, vivante !

— Vivante !... hésita-t-il... Ça se défend ! A moins que...

— A moins que quoi ? Dites-le, puisque vous avez une idée derrière la tête !

— A moins que ça ne soit Dinah.

— Dinah ? Mais elle n'est pas morte, non ?

— Qui vous l'a dit ?

— Priska !

— Et qui d'autre ?

— Personne !

Je voyais très bien ce qu'il sous-entendait. Il me passa alors un vieux journal. Il avait un air vaguement familier. Mais oui, c'était le journal que j'avais lu dans le restaurant où j'attendais tante Flo, le jour où tout avait commencé. Je tournai la page et j'y trouvais comme je m'y attendais la photo de Jane Mansfield. Je lus l'article, une première

fois assez vite ; puis je le relus plus lentement.

En gros, plusieurs personnes avaient été témoins de l'enlèvement d'une jeune femme dans la Vingt-quatrième Rue. Et la police s'interrogeait pour savoir qui avait bien pu être enlevé, aucune disparition n'ayant été signalée. Je levai les yeux sur Caccintini, qui commenta :

— Nous sommes à peu près sûrs qu'il y avait un privé sur le coup. Il a bavardé devant un indicateur. Seulement il a disparu, lui aussi. Sa petite amie prétend qu'elle ne l'a vu depuis pas mal de temps. Enfin, plus moyen de mettre la main sur lui.

— Je ne vois pas ce qui vous chiffonne, dis-je.

— Presque rien, en effet ; mais suivez-moi bien, Fenwick. L'enlèvement que les gens ont vu, paraît être de toute évidence celui d'une des sœurs Oliver. Seulement, il a eu lieu un samedi. Celle qui reste et qui dit être *Priska* Oliver, dit également et avec un billet de train à l'appui être arrivée le jeudi qui a précédé l'enlèvement. Rien donc n'aurait pu l'empêcher de voir sa sœur. Et pourtant, elle ne l'a pas vue. Pourquoi ? D'après moi, mais ce ne sont là que des suppositions, si elle ne veut pas dire qu'elle a rencontré sa sœur avant qu'elle ne se soit fait enlever, c'est uniquement parce que Dinah Oliver avait tout intérêt à disparaître.

— Et alors ?

— Et alors ! Mais vous êtes bouché ! Il lui suffisait de prendre l'identité de sa sœur *Priska* pour que tout le monde y croie.

— Quel intérêt avait-elle ?

— *Priska*, elle, n'avait aucun intérêt à disparaître, mais *Dinah* était sur le point d'être arrêtée pour diverses choses telles que participation à un rapt d'enfant, trafic de drogues et autres. Mais il est évident que nous sommes maintenant réduits à l'impuissance, car il n'y a aucune preuve de ce que j'avance : c'étaient effectivement des jumelles assez parfaites. Et disons, voulez-vous, que *Dinah* Oliver est morte, et que c'est *Priska* Oliver que vous allez retrouver et qui vous attend là-haut. Au revoir, Fenwick et à bientôt.

Durant notre conversation, les flics étaient sortis par groupes ou isolément. Leur présence se faisait sentir dans toute la maison, leurs piétinements de buffles ébranlaient l'escalier. Il n'y avait évidemment plus personne pour prouver que *Priska* Oliver était bien elle, et que *Dinah* était vraiment morte.

Dinah ! *Priska* ! *Prinah* ! *Diska* !

Priska ! *Dinah* ! *Diska* ! *Prinah* !

Et ce dégueulasse de Caccintini qui m'avait envoyé ce doute dans les pattes pour que je m'y casse la tronche. Et je me la cassais bel et

bien, la tronche, pauvre andouille !

Je remontai les marches de cet escalier si souvent emprunté que j'en arrivais presque à croire qu'il était à moi... J'ouvris plusieurs portes avant de trouver Din... Priska, assise comme une petite fille bien sage, les poings serrés sur son mouchoir entre les cuisses, les traits tirés, un monceau de mégots débordant du cendrier.

— Jerry ! hurla-t-elle, quand elle me vit.

L'instant d'après, elle était dans mes bras. Elle y sanglota de joie. Et moi, tandis que j'embrassais ses joues humides, je ne pouvais m'empêcher de me demander s'il est possible de se marier sans savoir quelle est réellement la femme que l'on épouse, s'il est possible de vivre éternellement en compagnie d'un doute, si j'allais longtemps me poser la question : Priska, mon Ange, ou Dinah, mon Démon ?

Achevé d'imprimer

le 7 juin 1977.

Firmin-Didot S.A.

Paris – Mesnil.

Imprimé en France

N° d'édition : 21790.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1977. – 0435

{1} Johnnie : Cabinets – du nom de l'inventeur anglais Sir John Harrington (1753-1807) de la Royal Academy.

{2} Golden Gâte : entrée du port de San Francisco.

{3} Célèbre équipe américaine de base-ball.

{4} Bloody Mary : Mary la Sanglante = Cocktail vodka-jus de tomate.

{5} En français dans le texte.

{6} Mélange de liqueur de gingembre et vodka.

{7} Écrivain américain célèbre pour son humour noir. Il disparut dans les rangs de Pancho Villa.

{8} Paracelse (1493-1541) : père de la médecine hermétique.

{9} Allusion à un passage célèbre d'*Alice au pays des merveilles*.

{10} Jeu de mots intraduisible en français. Misbegot, veut dire « avorton », « mal conçu ».

{11} Chef du parti fasciste anglais.

BALAFRE POUR HOMMES.



"T'auras pas mal si tu te laisses faire", murmura-t-il. La voix était douce, le ton rassurant. Mais le fil d'acier commençant à entamer la peau de son cou, Bill préférait ne pas se fier aux bons sentiments.

Sa main tâtonna désespérément, rencontra la bouteille de Balafre. Le filin d'acier se resserra. Bill se tendit. La bouteille de Balafre lancée à toute volée vers son agresseur, des éclats de verre brun, du sang, puis le silence. Il venait de sacrifier une bouteille de Balafre. Il en était malade.

Balafre. Eau de toilette, after shave. LANCÔME.

aimez-vous les femmes ?

- Dans les toilettes... y a un client qui ne va pas bien du tout... et même il est mort... je crois.

- Vous croyez ?

- Oui... il tire la langue.

Le flic me tira la langue :

- Je suis mort, moi ? fit-il, sarcastique.

- Ecoutez, lui dis-je, vous, vous avez peut-être vos raisons, mais, lui, il n'avait aucune raison de le faire... On ne se connaissait pas...

Désabusé, le flic me suivit.



Photo Walter Carone

